

ŒUVRES

DE

J. F. DUCIS.

TOME SECOND.

PARIS.

LADVOCAT, QUAI VOLTAIRE, N° 23,
ET AU PALAIS-ROYAL;
AIMÉ ANDRÉ, QUAI DES AUGUSTINS, N° 59.

OEUVRES

DE

J. F. DUCIS.

PARIS.—DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX,
rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, n° 8.

ŒUVRES

DE

J. F. DUCIS.

TOME SECOND.



PARIS.

LADVOCAT, QUAI VOLTAIRE, Nº 23,

ET AU PALAIS-ROYAL;

AIMÉ ANDRÉ, QUAI DES AUGUSTINS, Nº 59.

M DCCC XXVII.

LE ROI LÉAR,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée pour la première fois en 1783.

ÉPITRE DÉDICATOIRE
A MA MÈRE.

Ma tendre et respectable Mère,

Oui, c'est à vous que je dois dédier un ouvrage dont tout le mérite peut-être est dans une sensibilité héréditaire que j'ai puisée dans votre sein. N'est-ce pas vous qui avez pleuré la première sur le sort de Léar? Pourrais-je jamais oublier ces heures délicieuses, où, dans le calme d'une soirée d'hiver, sous votre toit solitaire et tranquille, vous faisant connaître pour la première fois ce père abandonné; interrompu moi-même au milieu de ma lecture par notre commune émotion, dans le plaisir et le trouble de la douleur, je me vis tout à coup baigné des larmes de mes enfans, de ces deux orphelines, qui ne m'ont jamais causé d'autre chagrin que de retracer trop vivement à mon souvenir les graces intéressantes, et surtout l'ame si pure et si sensible de leur mère?

Privés, hélas! trop tôt de son appui, elles ont du moins, après notre malheur, retrouvé ses secours dans vos foyers, et ses leçons dans vos exemples. Objet, dès mon enfance, de votre tendresse particulière, sans doute parce que j'en avais le plus de besoin, vous êtes devenue ma mère une seconde fois en voulant encore, dans l'âge du repos, vous dévouer à la culture de deux plantes délicates qui ne pouvaient plus croître et s'élever que sous votre abri. Combien d'autres bienfaits personnels ai-je recueilli dans vos bras! Quel ami secourut jamais son ami par plus d'effets avec moins de paroles! Ah! si j'emporte une idée consolante dans la tombe (où puissé-je descendre avant vous!) ce sera celle de vous avoir payé ce tribut solennel de ma reconnaissance. Non : désormais, quel que soit le sort de mes travaux, ni les succès, ni les disgraces qui les attendent n'altéreront dans mon ame le bonheur de sentir et d'éprouver tous les jours, avec les mêmes délices, que vous êtes ma mère.

Ma tendre mère,

Votre très humble et très obéissant fils,

DUCIS.

AVERTISSEMENT.

La traduction du Théâtre de Shakespeare par M. le Tourneur est entre les mains de tout le monde; ainsi chacun peut voir aisément ce que j'ai tiré de cet auteur célèbre, et ce qui est de mon invention dans cette tragédie. Je sais tout ce que je dois au bonheur du sujet, dont j'ai été averti par mes larmes dans le charme de la composition. Cependant j'ai tremblé plus d'une fois, je l'avoue, quand j'ai eu l'idée de faire paraître sur la scène française un roi dont la raison est aliénée. Je n'ignorais pas que la sévérité de nos règles et la délicatesse de nos spectateurs nous chargent de chaînes que l'audace anglaise brise et dédaigne, et sous le poids desquelles il nous faut pourtant marcher dans des chemins difficiles avec l'air de l'aisance et de la liberté. Je suis bien éloigné de croire que cet affranchissement des règles, cette indépendance même poussée à l'excès, diminuent en rien la gloire de Shakes-

peare, c'est-à-dire du plus vigoureux et du plus étonnant poëte tragique qui ait peut-être jamais existé; génie singulièrement fécond, original, extraordinaire, que la nature semble avoir créé exprès, tantôt pour la peindre avec tous ses charmes, tantôt pour la faire gémir sous les attentats ou les remords du crime. Il m'est sans doute échappé bien des fautes dans cet ouvrage; mais je me félicite au moins d'avoir fait couler quelques larmes dans une pièce utile aux mœurs, où j'ai vu les pères conduire leurs enfans. Puissent ceux de mes lecteurs qui l'ont accueillie au théâtre, ne pas oublier, pour m'être encore favorables, avec quelle noblesse, quelle admirable simplicité, quelle ame et quels accens puisés au sein même de la nature, un acteur chéri du public a rendu le personnage d'un roi et d'un père abandonné, vieillard vraiment déplorable, tombé dans la misère pour avoir été trop généreux, et dans la démence pour avoir été trop sensible! Il est doux au spectateur attendri de reconnaître dans un grand talent qui le frappe, dans des moyens extérieurs qui l'enchantent, cet accord si précieux du talent avec

le caractère, et de n'avoir pas à séparer son estime de son suffrage. Il lui semble alors que sa jouissance et ses larmes sont plus pures, et qu'il a de plus le plaisir d'applaudir aux mœurs et à la vertu.

NOMS DES PERSONNAGES.

LÉAR, ancien roi d'Angleterre[1].

RÉGANE, seconde fille de Léar, mariée au duc de Cornouailles.

HELMONDE, troisième fille de Léar, non mariée.

LE DUC D'ALBANIE, époux de Voluérille, fille aînée de Léar.

LE DUC DE CORNOUAILLES, époux de Régane, seconde fille de Léar.

LE COMTE DE KENT, seigneur anglais.

EDGARD, fils du comte de Kent.

LÉNOX, autre fils du comte de Kent.

NORCLÈTE, pauvre vieillard.

OSWALD, officier du duc de Cornouailles.

VOLWICK, STRUMOR, } autres officiers du duc.

PRINCIPAL CONJURÉ du parti d'Edgard.

UN SOLDAT du duc de Cornouailles.

UN AUTRE SOLDAT du duc de Cornouailles.

Personnages muets.

GARDES du duc d'Albanie.

GARDES du duc de Cornouailles.

SOLDATS ou armée du duc de Cornouailles.

CONJURÉS du parti d'Edgard.

La scène est en Angleterre; l'action se passe, pendant le premier et le second acte, dans un château fortifié du duc de Cornouailles; et, pendant les troisième, quatrième et cinquième, sous l'abri et auprès d'une caverne, au milieu d'une forêt.

[1] Ce rôle était joué par M. Brizard.

LE ROI LÉAR.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un château fortifié du duc de Cornouailles.

SCÈNE I.

LE DUC DE CORNOUAILLES, OSWALD.

OSWALD.

Quoi, seigneur! c'est ici, dans ces hardis remparts,
Que l'orgueil de leurs tours défend de toutes parts,
C'est au fond des forêts, au pied de ces murailles,
Que je viens retrouver le duc de Cornouailles!
Quelle raison, seigneur, dans cet affreux séjour
Vous a fait tout à coup transporter votre cour?

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Tu l'apprendras, Oswald. Qu'avec impatience
Sur ces bords dangereux j'attendais ta présence!
Parle, que fait Léar?

OSWALD.

Seigneur, de ses longs jours,
Auprès de Volnérille, il achève le cours;
Mais j'ai cru remarquer, dans sa morne tristesse,

Le dépit d'un vieillard que tout choque et tout blesse,
Qui de l'amour du trône est toujours possédé,
Et pleure en frémissant le rang qu'il a cédé.
Lorsqu'au duc d'Albanie unissant Volnérille,
Il le fit par l'hymen entrer dans sa famille,
Quand bientôt de Régane il vous nomma l'époux,
Il sait qu'il partagea l'Angleterre entre vous;
Et c'est ce souvenir, pour lui plein d'amertume,
Qui, plus lourd que les ans, l'accable et le consume.
On dit même, seigneur, qu'en ses ennuis secrets
Il laisse pour Helmonde échapper des regrets;
On dit qu'après l'avoir et chassée et maudite,
Il rappelle en son cœur cette fille proscrite;
Qu'il la croit innocente, et voudrait aujourd'hui
L'opposer à ses sœurs, et s'en faire un appui;
Lui rendre avec éclat, par un nouveau partage,
Et sa part et ses droits dans son vaste héritage,
Et peut-être, seigneur, par un grand changement,
Renverser tout l'état pour régner un moment.
Un inconstant vieillard, lassé du diadème,
Abdique imprudemment, et s'en repent de même:
Long-tems sur sa couronne il tourne encor les yeux.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Et voilà le motif qui m'amène en ces lieux.
J'ai craint de ce vieillard l'altière inquiétude;
J'ai craint que de ces bois l'épaisse solitude
Ne cachât un ramas de brigands révoltés,
A rétablir Léar par l'intrigue excités.

En révolutions l'Angleterre est féconde.
Instruit que des complots favorisaient Helmonde,
Dans ces forêts, Oswald, je suis vite accouru.
Mes soldats rassemblés sur mes pas ont paru;
Et, sous prétexte, ami, de défendre un rivage,
Où le Danois bientôt doit porter le ravage,
Je viens surprendre ici mes odieux sujets;
Je viens dans leur naissance étouffer leurs projets;
Je viens pour les punir : et, si ma violence
Tant de fois sans pitié déploya ma vengeance,
Tu conçois aisément que je ferai couler
Le sang des criminels qui m'auront fait trembler.

OSWALD.

Eh! croyez-vous, seigneur, qu'Helmonde encor respire?
Quand j'ai cherché ses pas, tout ce qu'on m'a pu dire,
C'est qu'une nuit profonde enveloppe son sort,
Ou qu'enfin ses malheurs l'ont conduite à la mort.
Non, rien ne doit troubler Régane et Volnérille;
Helmonde a de Léar cessé d'être la fille.
Quand Léar le voudrait, il tenterait sans fruit
D'armer pour elle un droit que son crime a détruit.
Pourrait-il oublier l'éclat de sa colère?

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Connais mieux, cher Oswald, ce fougueux caractère:
Il fut extrême en tout; jamais dans sa bonté,
Jamais dans sa rigueur il ne s'est arrêté.
Avant les attentats de sa coupable fille,
Il paraissait pour elle oublier sa famille;

Il la voyait, Oswald, comme un présent des dieux,
Dont la beauté céleste enchantait tous les yeux;
Il adorait en elle un fruit de sa vieillesse;
Il l'accablait des soins d'une aveugle tendresse.
Bientôt il l'a punie avec sévérité.
Kent osa la défendre, et Kent fut écarté;
Il paya par l'exil quarante ans de services.
En irritant, Oswald, sa haine ou ses caprices,
Un moment peut suffire à l'armer contre nous.
Du sort, du sort perfide enfin je crains les coups.
Je ne sais quel instinct, quelle terreur profonde,
Me dit que le soleil luit encor pour Helmonde.
Je tremble d'un péril que je ne connais pas.
Je démens, malgré moi, le bruit de son trépas.
Ne crois point, cher Oswald, cette crainte légère:
Souvent une étincelle embrasa l'Angleterre:
Son peuple m'est connu. Suivi de mes soldats,
Partout dans ces forêts, ami, porte tes pas;
Parcours leur profondeur, écoute leur silence:
Pousse jusqu'à l'excès la sage défiance:
Qu'il ne soit ni détour, ni réduit, ni rocher,
Où ton œil ne pénètre et n'aille la chercher.
Livre, livre en mes mains cette tête ennemie...
On vient: pars... C'est Régane et le duc d'Albanie,
Et les deux fils de Kent, qui s'offrent à mes yeux.
(Oswald sort.)

SCÈNE II.

LE DUC DE CORNOUAILLES; RÉGANE, duchesse de Cornouailles; LE DUC D'ALBANIE, EDGAR, LÉNOX.

LE DUC D'ALBANIE.

Duc, enfin le devoir m'éloigne de ces lieux.
De nos droits contestés les bornes sont prescrites;
Un traité les restreint dans leurs justes limites.
De la paix entre nous les nœuds sont affermis.
Pour repousser partout nos communs ennemis,
J'ai partout de nos bords assuré la défense.
Ma cour depuis long-tems demande ma présence;
J'y retourne, seigneur. Je vais bientôt revoir
L'auguste bienfaiteur dont je tiens mon pouvoir,
Ce généreux Léar qui m'accorda sa fille,
Qui, sans éclat, sans sceptre, auprès de Volnérille,
Trop content d'être aimé, voulut mourir en paix,
Et daigna pour retraite agréer mon palais.
Sa bonté pouvait-elle éclater davantage?

RÉGANE.

De notre juste amour, duc, portez-lui l'hommage;
Unissez vos respects avec ceux de ma sœur,
Et de ses jours nombreux prolongez la douceur :
Mais surtout dans son ame et sensible et profonde,
Puisiez-vous effacer le souvenir d'Helmonde,

De cette fille ingrate, et qui par ses forfaits...

LÉNOX.

Des forfaits! Elle! O dieux, je ne le crus jamais!

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Téméraire, osez-vous, par ces discours...

EDGARD.

Mon frère!

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Voilà les sentimens où l'a nourri son père;
C'est l'ouvrage de Kent...

LE DUC D'ALBANIE.

Dites plutôt l'ardeur
D'un âge impétueux qui parle avec candeur.
Je n'ai jamais d'Helmonde approfondi le crime;
Mes yeux ont toujours craint de percer cet abyme:
J'en laisse avec respect le jugement aux dieux.
Duchesse, et vous, seigneur, recevez mes adieux.
Je reviendrai bientôt si l'honneur me rappelle.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Comptez, dans nos périls, sur un avis fidèle.
Si l'insolent Danois tente quelques efforts,
Mon camp, prêt à marcher, vous attend sur ces bords.

(Le duc d'Albanie sort.)

SCÈNE III.

LE DUC DE CORNOUAILLES, RÉGANE, EDGARD, LÉNOX.

LE DUC DE CORNOUAILLES, à Edgard et à Lénox.

Et vous, jeunes soutiens de votre antique race,
Fils du comte de Kent, quand votre noble audace
Voit partout sur mes pas accourir nos guerriers,
Je ne vous presse point de cueillir des lauriers.
J'ai plaint, j'ai révoqué l'exil de votre père.
Vous dépendez de lui. Votre valeur m'est chère :
Mais, quels que soient mes vœux, j'attendrai que sa voix
S'expliquant sur ses fils, en dispose à son choix.

(Il sort avec la duchesse.)

SCÈNE IV.

EDGARD, LÉNOX.

EDGARD.

Hé bien, mon cher Lénox...

LÉNOX.

Je vois trop que la guerre
Contre le Danemarck arme encor l'Angleterre.

EDGARD.

Dans le fond de ton cœur ne murmures-tu pas
Qu'une oisive langueur doive enchaîner ton bras ?

LÉNOX.

J'en gémis. Mais enfin, si vous voulez m'en croire,
Oublions, cher Edgard, les combats et la gloire.
Mon père nous attend. Venez, allons tous deux
Consoler ses ennuis sous son toit vertueux.
En vieillissant, hélas! toujours plus solitaire,
L'aspect de ses enfans lui devient nécessaire.
Il m'envoie en ces lieux, au nom de son amour,
Dans son sein paternel hâter votre retour.

EDGARD.

Ah, dieux!

LENOX.

Sa volonté, son ordre est manifeste :
Je vous l'ai dit, mon frère.

EDGARD.

O devoir trop funeste!
Son ordre m'est sacré, je voudrais le remplir :
Et qu'il m'en coûte, hélas! de lui désobéir!

LÉNOX.

Vous n'obéirez point?

EDGARD.

Je n'en suis plus le maître.

LÉNOX.

Songez, mon cher Edgard, que son sang nous fit naître;
Qu'il compte les instans; que ses justes transports
Peuvent, si nous tardons, l'appeler sur ces bords.

EDGARD.

Que me dis-tu, Lénox!

LÉNOX.

Ainsi, quittant un frère,
Seul, et pour l'affliger, je vais revoir mon père!
Quoi! déja trop sensible aux charmes d'une cour,
Auriez-vous oublié cet innocent séjour
Où notre père, heureux, sans remords, sans murmure,
Retrouva dans l'exil les biens de la nature?
Eh! quel fut son forfait? Comment mérita-t-il
Les rigueurs de Léar, et son injuste exil?
En l'osant supplier de rester toujours maître,
De mourir sur le trône où le ciel le fit naître,
De ne point abdiquer un pouvoir souverain
Que sa vieillesse un jour regretterait en vain.
Et c'est vous à la cour, vous, qui prétendez vivre!
L'erreur d'un fol espoir, qui déja vous enivre,
Vous aurait-elle offert ses dangereux poisons?
Ne vous souvient-il plus de ces hautes leçons
Que d'un père à nos yeux déployait la sagesse,
Quand il peignait des cours l'intrigue et la bassesse;
Ces courtisans profonds, ces ministres adroits,
Élevant leur pouvoir sur la langueur des rois;
Tous ces tyrans ligués, ravis enfin de l'être,
Se partageant entre eux le sommeil de leur maître;
Sous le vice insolent le mérite abattu;
L'horrible calomnie égorgeant la vertu:
Quand il nous racontait, dans sa douleur profonde,
Les pleurs, le désespoir de l'innocente Helmonde,
D'Helmonde que Léar, terrible et furieux,

Chassa de son palais en invoquant les dieux,
Repoussant de son sein cette fille timide,
La nommant, à grands cris, barbare et parricide?
Là, sans qu'il pût jamais reprendre ce discours,
Ses sanglots dans sa bouche en arrêtaient le cours.
Il a pleuré sa mort... Vous soupirez, mon frère?

EDGARD.

Eh! si je t'expliquais tout cet affreux mystère,
Si j'allais, éclairant cet abyme odieux,
Dans toute son horreur le montrer à tes yeux!

LÉNOX.

Ah, parle!

EDGARD.

Helmonde!

LÉNOX.

Hé bien?

EDGARD.

J'ai vu couler ses larmes.
Hélas! le jeune Ulric, trop sensible à ses charmes,
Venait de déposer son sceptre à ses genoux.
Léar avec plaisir le nommait son époux.
Ivre de sa conquête, il partait avec elle.
Jaloux de transporter une reine si belle,
Les flots impatiens frémissaient dans nos ports;
Et déja les Danois l'attendaient sur leurs bords.
Volnérille sa sœur, dévorant son murmure,
En rompant cet hymen, crut venger son injure.
« Quoi! dit-elle à son père, Helmonde épouse un roi

« Qui semble au nord entier vouloir donner la loi,
« Qui joint à ses états la puissante Norwége,
« Qui de ses monts glacés, qu'un long hiver assiége,
« Peut déchaîner d'un mot dans nos champs inondés
« De ses affreux soldats les torrens débordés!
« Eh! qui nous défendra de sa fureur guerrière,
« S'il partage avec nous la trop faible Angleterre,
« Si l'hymen de ma sœur l'établit en des lieux
« Dont la conquête aisée éblouira ses yeux?
« Cet hymen, il est vrai, couronne votre fille :
« Mais comptez-vous pour rien Régane et Volnérille?
« Contre l'usurpateur quel sera notre appui?
« Sans soutien, sans secours, nous tremblerons sous lui.
« Seigneur, il en est temps, épargnez à cette île
« Tous les malheurs qu'enfante une guerre civile :
« Dans des fleuves de sang craignez de la plonger;
« Ne l'asservissez pas sous un joug étranger :
« D'un conquérant cruel n'armez point la furie :
« C'est moi, votre maison, l'état qui vous en prie.
« De cet hymen fatal craignez l'horrible fruit. »
La vieillesse est tremblante, et Léar fut séduit.

LÉNOX.

Voilà pourquoi d'Ulric la trop juste colère,
Pour venger son affront, menace l'Angleterre.
Par quel refus sanglant osa-t-on l'outrager!

EDGARD.

Ce prince, en s'éloignant, jura de se venger.
Léar redoutait tout. L'adroite Volnérille

Lui fit voir pour Ulric les transports de sa fille,
Son dépit, son orgueil, sa froideur, son ennui,
Qui semblait croître encore en s'approchant de lui;
Comment ses vœux trompés, l'aigrissant contre un père,
Rappelaient son amant au sein de l'Angleterre.
Un bruit en même temps par ses soins fut semé,
Que par elle en secret ce prince était aimé;
Qu'ils nourrissaient tous deux leur coupable espérance;
Qu'elle attisait de loin sa flamme et sa vengeance;
Et qu'aux armes d'Ulric ses dangereux ressorts
Devaient ouvrir bientôt l'Angleterre et ses ports.
Tout l'état convaincu poussa des cris contre elle;
On la nomma perfide, ingrate, criminelle:
Le peuple, extrême en tout, la vit avec horreur:
Et, lorsque tout fut plein du bruit de sa fureur,
Ce bruit, dont la terreur grossissait les merveilles,
De Léar tout à coup vint frapper les oreilles
Volnérille était là. Dès lors, sans hésiter,
Jusqu'aux derniers excès elle osa s'emporter;
Elle accusa sa sœur du plus énorme crime,
Sut, à force d'audace, étourdir sa victime,
Lui reprocha ses pleurs, ses feux, sa trahison,
L'horreur d'un faux écrit, la noirceur du poison,
Le parricide enfin.

LÉNOX.

Quoi! sa bouche impunie...

EDGARD.

C'est là son privilège, on croit la calomnie.

Léar alors, Léar frappé de ses forfaits,
Et s'ouvrant à grand bruit les portes du palais :
« Dieux, dit-il à genoux, dieux, servez ma vengeance;
« Notre injure est commune, et c'est vous qu'on offense.
« Qu'errante et fugitive au milieu des déserts,
« Sans monter jusqu'à vous, ses cris percent les airs!
« Sous quelque roche aride étouffez la cruelle !
« Que nos mers et nos ports soient tous fermés pour elle !
« Pour tarir dans les cœurs toute compassion,
« Peignez dans tous ses traits ma malédiction,
« Et le crime, et la coupe, et l'horrible breuvage,
« Et d'un père expirant la déplorable image ! »
Il se lève à ces mots. Tout le peuple irrité
L'environne, frémit, se tait épouvanté.
Ils ne conçoivent point l'horreur d'un si grand crime.
Mille mains aussitôt entraînent la victime.
J'ai vu...

LÉNOX.

N'achève pas.

EDGARD.

En peignant ses douleurs,
Comme mon père, hélas! je sens couler mes pleurs.

LÉNOX.

Qui n'en verserait pas!

EDGARD.

O malheureuse Helmonde!

LÉNOX.

Ainsi donc la vertu devient l'horreur du monde,

Et le crime est en paix !

EDGARD.

Après ce coup affreux,
L'infortuné Léar, crédule et généreux,
Au prince d'Albanie accorda Volnérille :
Le duc de Cornouaille obtint son autre fille,
Régane : et ses états, entre eux deux partagés,
Sous la loi de ces ducs aujourd'hui sont rangés.

LÉNOX.

Qu'ils règnent, j'y consens. Ah ! si le ciel propice
Eût aux vertus d'Helmonde enfin rendu justice !
Au fer de ses tyrans s'il l'eût daigné cacher !
Si sa douce innocence avait pu le toucher !
Si ses beaux yeux encor s'ouvrant à la lumière...

EDGARD.

Hé bien, que ferais-tu ? Parle, achève.

LÉNOX.

O mon frère !
De quel zèle animé j'irais la secourir,
M'armer pour sa vertu, la défendre, ou mourir !

EDGARD.

Lénox...

LÉNOX.

Edgard...

EDGARD.

Mon frère...

LÉNOX.

Oh, ciel ! ton cœur soupire !

EDGARD.

Apprends dans ce moment qu'Helmonde...

LÉNOX.

Elle respire!

EDGARD.

Elle vit.

LÉNOX.

Justes dieux!

EDGARD.

Lénox, rassure-toi :
Il lui reste un vengeur, et ce vengeur, c'est moi.

LÉNOX.

Tout mon sang, s'il le faut, coulera pour Helmonde.
Comment l'as-tu sauvée?

EDGARD.

En la cachant au monde.
Mais, pour mieux effacer la trace de ses pas,
J'ai fait courir partout le bruit de son trépas.
Le ciel m'a secondé. Dans ce bois solitaire,
L'impénétrable horreur d'un rocher tutélaire
Sous un abri sacré la dérobe aux humains :
Mon œil seul en connaît l'entrée et les chemins.
C'est là, sachant son sort, que sa vertu tranquille
D'un vieillard indigent a partagé l'asile.
On le nomme Norclète.

LÉNOX.

A-t-elle, en son malheur,
Su le sort de Léar?

EDGARD.

Ah ! c'est là sa douleur.
L'ingrate Volnérille, impunément cruelle,
Tandis que son époux est occupé loin d'elle,
De mépris, de dégoûts, d'outrages ténébreux
Abreuve goutte à goutte un vieillard malheureux,
Insulte à ses soupirs, à sa douleur timide,
Goûte en paix les horreurs de ce long parricide,
Et ne se souvient plus, assise au rang des rois,
Que Léar fut son père, et lui céda ses droits.
Elle ose l'accuser, pour couvrir ses injures,
D'aigrir les mécontens par de secrets murmures,
D'armer leur intérêt, d'exciter leur désir
A lui rendre un pouvoir qu'il cherche à ressaisir.
Le palais cependant, à ses maîtres docile,
L'accable sans pitié de son dédain servile.
Et moi, murmurant seul, dans mon cœur indigné,
Je plaignais un vieillard, un père abandonné,
Oublié de son sang, de sa cour et du monde.
Témoin de ses malheurs, j'en instruisis Helmonde ;
Tu conçois, cher Lénox, qu'en mes tristes récits,
Des tableaux si cruels devaient être adoucis.
Helmonde, en m'écoutant, semblait fixer son père.
Je la vis, immobile, et frémir, et se taire ;
Loin des cruels humains, on eût dit que les dieux,
Au fond d'un antre, exprès, la cachaient à leurs yeux.
Tout semblait consacrer, par je ne sais quels charmes,
Le rocher, les roseaux, confidens de ses larmes,

Son humble vêtement dont la simplicité
Dérobait sa naissance, et non pas sa beauté.
Quelquefois, au travers de sa douleur touchante,
Un souris s'égarait sur sa bouche innocente :
Ses yeux baignés de pleurs et son front abattu
Peignaient le désespoir de la douce vertu.
Que sa douleur encore embellissait leurs charmes !
Mon frère, que devins-je à l'aspect de ses larmes !
J'excitai sa vengeance. A ses ordres soumis,
Je parlai, je courus, j'assemblai des amis.
« Anglais, leur ai-je dit, un monstre plein de rage
« Appesantit sur nous le plus vil esclavage,
« Irrite avec plaisir notre juste fureur,
« Et la haine privée, et la publique horreur :
« Tout son règne odieux n'est qu'un tissu de crimes :
« Comptez, si vous pouvez, les noms de ses victimes.
« L'impitoyable Oswald, ce sinistre étranger,
« Aiguise le poignard qui va nous égorger.
« Cet obscur assassin, n'ayant dans sa misère
« Aucun nœud qui l'enchaîne, aucun bien qu'il espère,
« Attend tout de son maître, et n'a point d'autre appui
« Que le métier sanglant qu'il exerce pour lui.
« Jusqu'à ce jour, du moins, sa lâche obéissance
« Lui vendait loin de nous son bras et son silence ;
« Mais il doit arriver, il doit dans ce palais
« Montrer bientôt un front chargé de ses forfaits ;
« La mort suivra ses pas. Ce tigre qu'on abhorre
« De son regard déja nous marque et nous dévore.

« Pâlirons-nous toujours sous des couteaux sanglans ?
« Depuis quand les Anglais souffrent-ils des tyrans ? »
Je leur propose alors d'attaquer Cornouailles,
De forcer ce cruel jusque dans ses murailles,
De l'écraser du poids de son sceptre d'airain,
Et de rendre à Léar le nom de souverain.
Ils applaudissent tous. Ici, dans ce bois sombre,
Je les ai dispersés pour mieux cacher leur nombre :
Près de moi cette nuit leurs chefs vont s'assembler :
Pour frapper ce grand coup, nous allons tout régler.
Je me déclare alors, et je marche à leur tête.

LÉNOX.

C'en est fait, je te suis, je pars! rien ne m'arrête.

EDGARD.

Mon père nous attend. Songes-tu bien...

LÉNOX.

Je veux
Les voir, m'armer, combattre, et mourir avec eux.

EDGARD.

J'entends du bruit. On vient. Juste ciel! c'est mon père.
Tu connais sa valeur; Helmonde lui fut chère.
Cachons-lui des projets qu'il voudrait partager,
Et pour nous seuls au moins réservons le danger.

SCÈNE V.

EDGARD, LÉNOX, LE COMTE DE KENT.

LE COMTE.

Suivez-moi, mes enfans. Ma triste expérience
Ne m'alarmait que trop sur votre longue absence.
J'ai craint que loin de moi quelque indigne raison
N'écartât pour jamais l'espoir de ma maison.
Je viens pour vous chercher. C'est sur votre tendresse
Que Kent avec plaisir appuya sa vieillesse.
Ces paternelles mains, dans mon humble séjour,
Ne vous ont point formés pour les mœurs de la cour :
Rentrons dans nos déserts, où la vertu ternie
Ne frissonna jamais devant la calomnie.
Partons, mon cher Edgard.

EDGARD. (à part.)

Hélas! mon père... Ah, dieux!

LE COMTE.

Quel indigne lien vous enchaîne en ces lieux?

EDGARD.

Edgard, auprès de vous, pour vous seul voudrait vivre.
Je n'ose m'expliquer... mais je ne puis vous suivre.

LE COMTE.

Ingrat, c'en est assez. Toi, Lénox, suis mes pas.

LÉNOX.

Mon frère a ses desseins; je ne le quitte pas.

LE COMTE.

(à Lénox.) (à Edgard.)
Qu'entends-je... Et ces desseins, quels sont-ils?

EDGARD.

O mon père...

LE COMTE.

Va, je suis peu jaloux de percer ce mystère.
Je ne m'étonne plus de ces retardemens
Qui trompaient de mon cœur les plus doux mouvemens.
Mes vœux les rappelaient vers ces tristes demeures;
Je hâtais leur retour, et la fuite des heures.
De quels tourmens, ô ciel ! m'as-tu donc accablé !
J'ai langui dans l'exil, à la brigue immolé;
Et lorsqu'enfin des ans les ennuis m'environnent,
Ce sont mes propres fils, mes fils qui m'abandonnent!
Je vais donc loin de vous mourir dans les regrets.
Etait-ce là, cruels, le prix de mes bienfaits?
Un espoir vient de luire à votre ame inquiète :
Qui sait dans quel péril ce vain espoir vous jette?
(à Lénox.)
Mon fils, va, ne crains rien, tu peux me confier
Le projet où ton frère osa t'associer.
Si l'honneur vous l'inspire...

LÉNOX.

Hé bien ?

EDGARD.

Arrête.

LE COMTE.

Achève.

LÉNOX.

Que faire, ô ciel!

LE COMTE.

Poursuis.

EDGARD.

Tout mon cœur se soulève.

(à Lénox, en lui montrant le comte.)

Regarde en quels périls un mot va le plonger.

LE COMTE.

N'importe.

EDGARD.

Ils sont affreux.

LE COMTE.

Je veux les partager.

EDGARD.

Dans notre résistance unissons-nous, mon frère;
Et craignons d'exposer une tête si chère.

LE COMTE.

Non, non, je ne suis pas trompé par ce détour:
Les desseins généreux ne craignent point le jour.
Demande à tes aïeux, à ces guerriers célèbres,
S'ils dérobaient les leurs dans la nuit des ténèbres.
Pour venger l'innocence et sauver la vertu,
C'est toujours en champ clos qu'ils ont tous combattu.
Ils voulaient des témoins, et toi tu les redoutes:
Mon fils ne marche pas dans de si nobles routes.

Car, qui m'assurera si, troublant mon repos,
Tes projets ignorés ne sont pas des complots,
Si tu n'en seras pas la première victime,
S'ils ne respirent pas et l'audace et le crime,
Et si leur fruit honteux, par un mortel affront,
Ne va pas avilir et ma race et mon front?

EDGARD.

Et c'est mon père, ô ciel! qui me fait cette injure!
Votre nom s'en indigne, et ma gloire en murmure.
Mais je suis votre exemple, et c'est sur vos leçons
Que j'appris à braver les injustes soupçons.
Ne me reprochez pas un coupable mystère :
Hé! puis-je à mes périls associer mon père?
J'imiterai si bien nos illustres aïeux,
Qu'à mon tour sur Edgard j'attacherai leurs yeux.
En expirant du moins nous nous ferons connaître,
Mais avec tant d'éclat, qu'on vous verra peut-être
Porter vous-même envie à des trépas si beaux,
Et de pleurs d'alégresse arroser nos tombeaux.
Que dis-je! Dans vos bras (tout m'invite à le croire)
Nous reviendrons bientôt jouir de notre gloire.
Heureux alors tous trois...

LE COMTE.

Tes vœux sont surperflus:
Ces bras, ces bras pour toi ne se rouvriront plus.
Embrassez-moi, cruels.

LÉNOX.

Ce pardon me rassure.

LE COMTE.

Est-il en mon pouvoir d'étouffer la nature?
Ciel, qui sais leurs desseins daigne les protéger!
Je vais trembler pour vous.

EDGARD.

Je crains peu le danger.
Allons, mon frère, allons; j'ai besoin de ton zèle :
Marchons où mes sermens, où la vertu m'appelle.
(Edgard sort avec Lénox.)

SCÈNE VI.

LE COMTE DE KENT.

Ils me laissent, hélas! Lénox m'eût obéi,
Si son frère à l'instant ne l'eût pas affermi.
Comme il m'a résisté! Pourtant, je le confesse,
J'ai d'un fils dans son cœur reconnu la tendresse.
Ils m'aiment. Je les plains de leur témérité :
Mais toujours vers l'excès cet âge est emporté.
Telle est donc l'infortune et le destin des pères,
Que ce titre en tout temps produisit leurs misères,
Et que de leurs enfans, s'ils sont nés généreux,
La vertu les accable et pèse encor sur eux!

SCÈNE VII.

LE COMTE DE KENT, LE DUC D'ALBANIE.

LE DUC.

Comte, le roi Léar (j'en reçois la nouvelle)
A quitté Volnérille, et s'est éloigné d'elle :
J'en ignore la cause : on ne m'informe pas
Vers quels lieux dans sa fuite il a tourné ses pas.
Je connais trop pour lui votre amitié fidèle,
Pour n'en pas dans l'instant avertir votre zèle.

LE COMTE.

Quel motif de sa fille a pu le séparer ?

LE DUC.

On dit que sa raison commence à s'égarer.
Souvent de notre esprit la honteuse faiblesse
Est le fruit malheureux de l'extrême vieillesse.

LE COMTE.

Il gémit dès long-temps sous le poids de ses jours.

LE DUC.

On croit qu'enfin la mort va terminer leur cours.

LE COMTE.

Je ne le plaindrai point.

LE DUC.

A cette tête auguste,
Cher comte, nous prenons l'intérêt le plus juste.
Ne partons pas encore.

LE COMTE

Allons, j'attends ici
Que son malheureux sort soit du moins éclairci.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LE COMTE DE KENT.

Quoi! Léar tout à coup a quitté Volnérille!
Il vient de s'échapper du palais de sa fille!
Quel est donc son espoir, et que faut-il penser?
Sur ses cheveux blanchis les ans doivent peser.
Dieux! s'il allait sentir, dans sa vieillesse extrême,
La nudité d'un front privé du diadème!
O trop funeste excès! Ses aveugles bontés
Ont produit ses erreurs et ses calamités.
N'importe, c'est un père, et ses maux sont les nôtres.
Hélas! il a cru voir ses vertus dans les autres.
O malheureux Léar! puissent de tes bienfaits
Tes enfans si chéris ne te punir jamais!

SCÈNE II.

LE COMTE DE KENT, VOLWICK.

VOLWICK.

Seigneur, dans ce moment, un vieillard déplorable
Que la crainte, la honte, et la misère accable,

Attendant sous ces murs le retour de la nuit,
Vient enfin d'implorer ma main qui l'a conduit.
En parlant de son sort, votre nom qui le touche,
Deux fois avec tendresse est sorti de sa bouche.
Instruit que dans ces lieux il pourrait vous revoir,
Une douce espérance a paru l'émouvoir :
Il voudrait vous parler.

LE COMTE.

Quel est-il?

VOLWICK.

Je l'ignore.
Ses bras pressent son sein que le chagrin dévore.
Au froid dur et cruel dont ses sens sont glacés,
Il joint le froid des ans sur sa tête amassés.
Caché sous des lambeaux, un reste de richesse
Semble encor de son rang accuser la noblesse.
On lit avec pitié ses naïves douleurs
Dans ses yeux affaiblis et creusés par les pleurs.
Il disait, «Mes enfans!» Les dieux, qu'il nous rappelle,
Ont peint dans tous ses traits la bonté paternelle.
J'ai cru qu'en rougissant, par ce muet discours,
Sa pauvreté timide implorait mon secours.
A pas silencieux, sous ce portique sombre,
Troublé, couvrant sa tête, il s'est glissé dans l'ombre.
Il est là.

LE COMTE.

Qu'il paraisse.

SCÈNE III.

LE COMTE DE KENT, VOLWICK, LÉAR.

VOLWICK, à Léar qu'il introduit.

Oui, vous pouvez entrer.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LE COMTE, LÉAR.

LE COMTE, à part, en regardant Léar.

Son œil ne me voit point et paraît s'égarer.

(Il recule; et, plein de surprise et de compassion, il observe Léar dans un silence immobile.)

LÉAR, promenant un regard vague autour de lui.

Je n'aperçois pas Kent. Il plaindra ma misère;
Il est né généreux : je le crois... Ciel! un père!
Des monstres dévorans sont entrés dans mon sein.
Quoi! ma fille! mon sang... couronné par ma main!
Oh! ma raison s'enfuit à cette horrible idée!
Léar, tu n'es plus rien; ta puissance est cédée;
Tu te repens trop tard... Sous quels traits odieux
La perfide peignait l'innocence à mes yeux!
Avec quel art sa voix m'entraînait vers l'abyme!
J'ai proscrit la vertu pour couronner le crime.
Helmonde, tu m'aimais... Je sens deux traits brûlans

S'enfoncer dans mon cœur; mes remords, mes enfans.

(avec un regard toujours vague.)

Kent n'est pas dans ces lieux!

LE COMTE, se jetant aux pieds de Léar.

O mon prince! ô mon maître!

LÉAR.

Je revois mon ami. Peux-tu me reconnaître?

LE COMTE.

Ah! puisqu'à moi, seigneur, vous daignez recourir,
Kent ne vous quitte plus; Kent est prêt à mourir.

LÉAR.

Tu déchires mon cœur.

LE COMTE.

Séchez, séchez vos larmes.

LÉAR.

Tu me l'avais prédit; j'ai blâmé tes alarmes;
J'ai ri de tes conseils : mon sort s'est accompli.
Ce front, par la couronne autrefois ennobli,
Tu le revois honteux, souillé, couvert d'outrages.
Sans suite, sans honneur, privé des avantages
Dont tout vieillard obscur jouit à son foyer,
Sous l'horreur du mépris il m'a fallu ployer.
Mon âge et mes bienfaits, rien n'a touché ma fille.
Dieux, punissez un jour l'ingrate Volnérille!
Tandis que son palais brillant, tumultueux,
Retentissait du bruit des festins somptueux;
Tandis qu'avec éclat, sous des voûtes pompeuses,
S'élevaient des concerts les voix harmonieuses,

Seul, et dans l'ombre assis, confus, humilié,
Je mangeais, en pleurant, le pain de la pitié:
Encor me fallait-il cacher souvent mes larmes.
Pour ses barbares yeux ma peine avait des charmes.
Ce monstre avec plaisir préparait le poison;
Elle irritait mes maux pour troubler ma raison;
Payait les ris moqueurs d'une insolente troupe.
J'ai bu le désespoir dans cette horrible coupe.
Enfin de son palais je me suis échappé;
Mais d'un coup plus cruel je fus bientôt frappé.
Dans de vastes forêts, seul sous leur nuit profonde,
Le remords m'apporta le souvenir d'Helmonde.
J'observais tous les lieux, caverne, antre, rocher,
Où quelque dieu peut-être aurait pu la cacher.
Hélas! je me peignais ses vertus et ses charmes,
La candeur de ses traits, la douceur de ses larmes,
Son noble désespoir, lorsque, dans ses adieux,
Ses yeux chargés de pleurs cherchaient toujours mes yeux.
« Mon père, disait-elle, ô mon auguste père!
« Faut-il qu'à votre cœur je devienne étrangère! »
Et j'ai pu la maudire! et j'ai pu la chasser!
Voilà, voilà le trait dont je me sens percer:
Mes malheurs ne sont rien. Ciel, arme ta vengeance!
J'ai plongé le poignard au sein de l'innocence:
Mes bienfaits ont toujours cherché mes ennemis,
Et mon sort fut toujours d'accabler mes amis.
O supplice! ô douleur! Cher Kent, je t'en conjure,
Apaise, en m'immolant, les dieux et la nature.

Presse-les de m'ôter, par de soudains transports,
En troublant ma raison, l'horreur de mes remords.

LE COMTE.

Hélas! qu'un pareil vœu jamais ne s'accomplisse!
Mais tâchez d'assoupir cet éternel supplice;
Peut-être la douleur altérant votre esprit...

LÉAR.

Calme donc dans mon cœur le poison qui l'aigrit.
J'ai toujours devant moi ma détestable fille;
A mes regards trompés tout devient Volnérille.
Je crois alors sentir dans mon flanc déchiré
Le poignard qu'une ingrate y retourne à son gré.
Souvent, ma chère Helmonde, à travers un nuage,
Semble m'offrir de loin sa douce et tendre image.
J'approche; et son aspect, dans ma cruelle erreur,
Me fait rougir de honte, et frémir de terreur.

LE COMTE.

Ah! ne redoutez pas sa vue ou sa vengeance.

LÉAR.

J'ai tout fait pour sa sœur; tu vois ma récompense.
Si Volnérille ainsi reconnut ma bonté,
Qu'attendrai-je d'Helmonde après ma cruauté?
Son ame a dû s'aigrir au sein de la misère;
J'aurai dénaturé cet heureux caractère.
O fardeau trop pesant pour mon cœur abattu!
J'ai donc commis le crime, et détruit la vertu!
La honte, la douleur, le remords, tout m'égare.
S'il faut, hélas! s'il faut que je te le déclare,

Mon ami, mon cher Kent... le dirai-je... Oui, je crois
Que déja mon esprit s'est troublé quelquefois.

LE COMTE.

Non, sa clarté toujours est trop vive et trop pure...

LÉAR.

Ah! c'est là, mon cher Kent, c'est là qu'est ma blessure.
Je n'en guérirai pas. Je prévois...

LE COMTE.

Quel soupçon!

LÉAR.

Le malheur tôt ou tard éteindra ma raison.

LE COMTE.

N'exposez pas du moins un si noble avantage.
Pour être malheureux, êtes-vous sans courage?
Les piéges des méchans vous ont enveloppé;
Mais c'est le sort d'un roi d'être souvent trompé.
Laissez, laissez aux dieux, amis de l'innocence,
Le soin de réveiller, de mûrir leur vengeance.
Votre sang vous poursuit dans vos propres états:
Depuis quand les enfans ne sont-ils plus ingrats?
Avez-vous dû compter sur un amour frivole
Qui nous flatte un moment, et pour jamais s'envole,
Qui, sur le moindre appât de plaisir et d'honneur...

LÉAR.

Quoi! tes enfans, cher Kent, ont détruit ton bonheur!

LE COMTE.

Du bonheur! du bonheur! En est-il sur la terre?
Qui ne veut point souffrir doit trembler d'être père.

Hélas ! j'avais deux fils. Ils ont trompé mes vœux :
Je ne sais quel projet les a séduits tous deux ;
Jusques à leurs vertus, tout me devient contraire.
Encor, dans mes chagrins, s'il me restait leur mère !
Mon roi, m'en croirez-vous ? ayons dans la douleur
La fermeté de l'homme et celle du malheur.
Dans les modestes champs laissés par mes ancêtres
Fuyons l'indigne aspect des ingrats et des traîtres :
Leur asile innocent convient aux cœurs blessés ;
Leur sol pour deux vieillards sera fertile assez.
Là, rien n'est imposteur : la terre avec usure,
Par des trésors certains, nous paiera sa culture.
Ce bras, nerveux encore, est propre à l'entr'ouvrir ;
Il combattit pour vous, il saura vous nourrir.
Le toit de mes aïeux, leur antique héritage,
Si vous y consentez, voilà notre partage.

LÉAR.

Oui, cher Kent, contre moi je devrais m'indigner,
Si ton offre un moment avait pu m'étonner ;
Mais (je t'ouvre mon cœur), quand je perds Volnérille,
Régane dans ces lieux m'offre encore une fille.
Il est vrai qu'alarmé par mon premier malheur,
J'ai craint de la trouver trop semblable à sa sœur :
Voilà par quel motif, injurieux peut-être,
Je me suis devant elle abstenu de paraître ;
Mais j'ai senti mon ame, et même ma raison,
Désavouer bientôt ce pénible soupçon.
Régane ne vient point (ami, tu peux m'en croire)

Sous des traits odieux s'offrir à ma mémoire.
Je n'ai point remarqué dans ses plus jeunes ans
Qu'elle annonçât dès lors de coupables penchans.
Pourquoi n'en pas goûter le favorable augure!
Tout mon sang n'est pas sourd au cri de la nature.

LE COMTE.

Seigneur...

LÉAR.

Je le sais trop, Léar est malheureux;
Mais les destins toujours ne sont pas rigoureux.
De mes filles, hélas! quand l'une me déteste,
Il est bien juste, ami, que l'autre au moins me reste.
Que veux-tu, mon cher Kent? Pardonne à mes vieux ans;
Je cherche encor, je cherche à trouver des enfans;
Sur le bord du tombeau leur présence m'est chère;
J'aime à me voir en eux; j'ai besoin d'être père:
Excuse ma faiblesse.

LE COMTE.

Hé bien, seigneur, du moins,
Pour n'être pas trompés, employons tous nos soins.
Sorti d'un piége affreux, tremblez, dans votre fille,
Tremblez de rencontrer une autre Volnérille.
Je ne sais, mais mon cœur ne se rassure pas.
Avant d'être éclairci, ne suivez point mes pas.
S'il vous reste en ces lieux un seul sujet fidèle,
Je saurai le trouver, interroger son zèle.
Adieu. Daignez m'attendre; et bientôt je revien,
Si je puis obtenir cet utile entretien.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LÉAR.

Non : le sort à mes vœux ne sera plus rebelle,
Puisqu'il vient de me rendre un ami si fidèle.
Régane, en me gardant des sentimens plus doux,
Les aura fait passer au cœur de son époux.
L'homme est compatissant, il n'est point né barbare;
De monstres, grace au ciel, la nature est avare.
O dieux! de quels transports dans ses bras animé,
Je vais goûter enfin le bonheur d'être aimé!
Ma fille, plus ta sœur outragea la nature,
Plus tes soins consolans vont charmer ma blessure.
Va, lorsque dans ton sein je vole avec ardeur,
Je ne viens point chercher le sceptre et la grandeur;
Ce n'est pas là le bien pour qui mon cœur soupire :
Je cherche des enfans, et non pas un empire.
Dans mes plus grands ennuis, je n'ai point regretté
L'appareil et les droits du rang que j'ai quitté :
Oui, Régane, à mes yeux sa pompe être étrangère;
J'ai cessé d'être roi, mais non pas d'être père.
Ce nom, ce nom lui seul...

SCÈNE VI.

LÉAR, RÉGANE, LE DUC DE CORNOUAILLES, LE DUC D'ALBANIE, GARDES DU DUC DE CORNOUAILLES, GARDES DU DUC D'ALBANIE.

RÉGANE, à Léar.

Vous, seigneur, en ces lieux !
Auriez-vous craint d'abord de paraître à nos yeux ?
Pourquoi courir chez Kent? On vient de m'en instruire,
Et soudain dans vos bras...

LÉAR.

M'y voilà, je respire.
Ma fille, ah ! laisse-moi, dans nos embrassemens,
Goûter les doux transports de ces heureux momens.
Combien j'ai désiré de jouir de ta vue !

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Je partage, seigneur, cette joie imprévue.
Couronné par vos mains, chargé de vos bienfaits,
Leur mémoire en mon cœur ne s'éteindra jamais :
Que mon sang s'y tarisse, avant qu'il les oublie !

LÉAR, au duc d'Albanie.

Vous, duc, soyez content ; votre attente est remplie.
Vous ne reverrez plus, à votre heureux retour,
Un vieillard importun fatiguer votre cour.
Votre docile épouse, à vos ordres fidèle,
Vient de vous affranchir de ma plainte éternelle :
Ils ont été suivis ; et jamais un époux

Ne fut, quoique de loin, mieux obéi que vous.

LE DUC D'ALBANIE.

Quelle horreur! Ainsi donc mon épouse cruelle
Me peignait comme un monstre aussi barbare qu'elle!
Je passais pour ingrat! Seigneur, c'est dans ma cour
Que je veux hautement vous marquer mon amour,
Et, tombant à vos pieds jusques en sa présence,
Confondre ses mépris par mon obéissance.
Oubliez le passé, revenez près de nous.
Je demande sa grace, et l'implore à genoux.

LÉAR.

Que votre noble cœur conçoit mal mon injure!
Duc, je croirais moi-même outrager la nature,
Si je pouvais jamais, sous un nouvel affront,
Dans son palais indigne aller courber mon front.
Où croyez-vous des dieux que la majesté sainte,
Pour se rendre visible, ait gravé son empreinte,
Si les traits paternels n'offrent pas à la fois
Leur sagesse, leurs soins, leur puissance, leur droits,
Leur bonté, dont j'ai fait un si funeste usage?
Quoi! joindre la noirceur, l'artifice à la rage!

(à Régane, croyant voir Volnérille, avec un air d'égarement commencé.)

Ainsi, faisant parler les ordres d'un époux,
Tu m'accablais, barbare, en dérobant tes coups!

RÉGANE.

Seigneur, vous vous trompez; jugez mieux votre fille:
Je suis, je suis Régane, et non pas Volnérille.

LE DUC D'ALBANIE, bas à Régane.

Sa raison s'est troublée ; il se méprend.

RÉGANE.

Hélas !

Ces mains ne vous ont point chassé de mes états.

LÉAR.

Qu'ai-je entendu ! Chasser ! A-t-on vu sur la terre
Des enfans, même ingrats, oser chasser leur père ?
Chasser ! ce crime affreux, avec ton air soumis,
Tes outrages cachés sans éclat l'ont commis.
Hé ! dis-moi, tes états, d'où les tiens-tu, perfide ?
J'en ai comblé trop tôt ton espérance avide.
Réponds : Quels sont tes droits ? Quel mérite avais-tu ?
Celui de me tromper par ta fausse vertu,
De noircir dans ta sœur la timide innocence,
Contre elle, par degrés, d'attiser ma vengeance.
Que sont donc devenus ces fastueux sermens
Qui m'avaient tant promis les plus doux sentimens,
Des respects si profonds, une amitié si tendre ?
Tu m'as puni bientôt d'avoir pu les entendre :
Mes chagrins m'ont appris qu'un père infortuné
N'est qu'un fardeau pesant, quand il a tout donné.
Les larmes d'un vieillard, souffert par indulgence,
Peuvent mouiller la terre, et s'y perdre en silence.
Tu ne t'attendais pas que, pour te démentir,
(en montrant le duc d'Albanie.)
La vérité sitôt de son cœur dût sortir.
Oui, duc, de ma pitié je ne puis me défendre :

Qu'avais-tu fait aux dieux, pour devenir mon gendre?
Hélas! en t'unissant à ce tigre inhumain,
J'ai placé dans ton lit un poignard sur ton sein.
Ai-je pu mettre au jour cette exécrable fille?

RÉGANE.

Ainsi votre œil trompé voit toujours Volnérille!
Vos maux dans cette erreur viennent de vous plonger.

LÉAR, revenant à lui.

Ah, pardonne! A ce point j'aurais pu t'outrager!
Je t'aurais confondue avec cette furie!
Tu le vois, ma raison s'est déja affaiblie.
(mettant la main sur son cœur.)
Si je la perds bientôt, c'est de là, je le sens,
Que l'orage naîtra pour troubler tous mes sens.

SCÈNE VII.

LÉAR, RÉGANE, LE DUC DE CORNOUAILLES, LE DUC D'ALBANIE; GARDES DU DUC DE CORNOUAILLES, GARDES DU DUC D'ALBANIE; LE COMTE DE KENT.

LE COMTE.

(à part.) (à Léar.)
Volwick m'a tout appris. Non, tu n'as plus de fille.
Ce palais est pour toi tout plein de Volnérille.
(montrant le duc de Cornouailles.)
Régane est digne en tout de ce monstre odieux.
Tu cherchais la vertu; le crime est en ces lieux.

LE DUC DE CORNOUAILLES, en montrant le comte de Kent.

Qu'on le charge de fers.

LE DUC D'ALBANIE, au duc de Cornouailles.

Pourquoi lui faire outrage?
Vous devez honorer son zèle et son courage.
Je défendrai Léar.

LÉAR.

Non, non, je ne veux pas
D'une guerre intestine embraser vos états.
(au duc d'Albanie.) (à Régane et au duc de Cornouailles.)
Mon ami, je te plains. Et vous, enfans perfides,
Unissez dans mes mains vos deux mains parricides.

(Il saisit leurs mains et les joint l'une dans l'autre.)

Non, je ne cherche plus à me venger de vous.
(au duc de Cornouailles en lui montrant Régane.) (à Régane en lui montrant le duc de Cornouailles.)
Duc, voilà ton épouse. Et voilà ton époux.

RÉGANE.

Qu'entends-je!

LÉAR.

O toi, nature, écoute ma prière!
Redoutable nature, entends la voix d'un père!
A ce couple inhumain si jamais ta bonté
Réservait les présens de la fécondité;
Si leur hymen devait, fidèle à tes promesses,
D'un enfant à ce monstre accorder les caresses,
Trompe, trompe ses vœux, et suspends ton dessein;
Sèche-s-en l'espérance et le fruit dans son sein:

Ou plutôt, pour former ces ingrats dignes d'elle,
Exauce en ta fureur les vœux de la cruelle!
Que ton instinct vengeur lui fasse idolâtrer
Un fils qui s'étudie à la désespérer,
Qui tourne en ris moqueurs les soins de sa tendresse,
Qui hâte sur son front les traits de la vieillesse,
Qui la traîne au tombeau par de longues douleurs;
Et qu'alors elle apprenne, en dévorant ses pleurs,
Qu'un serpent irrité, dans sa morsure horrible,
Lance un dard moins aigu, moins brûlant, moins sensible,
Que le supplice affreux d'avoir pu mettre au jour
Des enfans scélérats qui trompent notre amour!
(au comte.)
C'en est fait, mon ami, j'ai cessé d'être père.

RÉGANE.

Seigneur...

LÉAR.

Sortez.

LE DUC D'ALBANIE.

Seigneur...

LÉAR.

Sortez.

LE DUC D'ALBANIE.

Quelle colère!

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Duc, nous apaiserons ce transport furieux.

LÉAR.

Ingrats, je vous maudis, et voilà mes adieux.
(Ils sortent tous, excepté Léar et le comte.)

SCÈNE VIII.

LÉAR, LE COMTE DE KENT.

LÉAR.

Soutiens-moi, mon ami, je sens que je succombe.

LE COMTE.

Ah! ce dernier malheur va vous ouvrir la tombe!

LÉAR.

Et tu me plains!

LE COMTE.

Hélas!

LÉAR.

Cache-moi ces douleurs.
L'œil de l'homme, cher Kent, n'est pas fait pour les pleurs.
Moi, m'entends-tu gémir?

SCÈNE IX.

LÉAR, LE COMTE DE KENT, VOLWICK.

LE COMTE, à Volwick.

Que viens-tu nous apprendre?

VOLWICK.

Ah! mes larmes, seigneur, se font assez entendre!
Enfin leur barbarie a comblé leurs forfaits :
Il vous faut dans l'instant sortir de ce palais.

LE COMTE.

Quoi! dans l'instant! la nuit!

VOLWICK.

Le plus terrible orage
Qui jamais dans les airs ait déployé sa rage
Répand sur la nature et l'horreur et l'effroi.

LE COMTE.

La nuit!

VOLWICK, à voix basse.

Partez, seigneur, partez; sauvez le roi.

LE COMTE.

Ami, je te comprends.

VOLWICK.

Fuyez; le fer s'apprête.

LÉAR, avec joie et d'un air égaré.

Je sens qu'avec plaisir je verrai la tempête.
(on voit un éclair.)
L'éclair brille : marchons.
(au comte.)
Tu ne me quittes pas?

LE COMTE.

Jusqu'au dernier soupir j'accompagne vos pas.

(Volwick sort d'un côté; Léar et le comte de Kent sortent de l'autre.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une forêt hérissée de rochers ; dans le fond, une caverne, auprès de laquelle est un vieux chêne. Il est nuit. Le temps est disposé à un orage épouvantable.

SCÈNE I.

EDGARD, LÉNOX ; UN PRINCIPAL CONJURÉ, UNE PARTIE DES CONJURÉS OU SOLDATS D'EDGARD.

EDGARD.

(aux conjurés.) (montrant Lénox.)

Amis, oui, ce guerrier, c'est Lénox, c'est mon frère ;
Il aspire au bonheur de venger l'Angleterre.
Le sang l'unit à moi, l'honneur l'unit à vous,
Et son bras s'applaudit de combattre avec nous.
Je vous l'avais prédit : Oswald vient de paraître ;
Il n'a qu'un seul moment entretenu son maître :
Le tyran l'a soudain chargé d'ordres secrets ;
Et c'est vous dire assez qu'il dicta des forfaits.
Mais n'admirez-vous point comment, parmi ces roches,
Ces forêts, ces torrens, nous cachant ses approches,
Cornouailles lui-même est venu nous chercher ?
Amis, le péril presse ; il est temps d'y marcher.

Ah ! qui n'avouerait pas notre juste furie ?
Nous perdons un tyran, nous sauvons la patrie ;
Nous replaçons au trône un prince infortuné,
Qu'à des pleurs dès long-temps sa fille a condamné.

LE PRINCIPAL CONJURÉ.

Quel destin pour un roi ! quel tourment pour un père !

EDGARD.

Ce n'est point ce tourment qui seul le désespère.

LE PRINCIPAL CONJURÉ.

Helmonde est trop vengée.

EDGARD.

Hélas ! sur ses malheurs
Helmonde est la première à répandre des pleurs.
Mais il est temps, amis, d'éclaircir ce mystère.
C'est moi qui dans ces bois, respectant sa misère,
L'ai confiée aux soins d'un vieillard ignoré
Qui cherche en vain le nom d'un objet si sacré.
Je n'ai point jusqu'ici voulu vous parler d'elle :
L'amour seul du pays enflamma votre zèle.
Mais ses pleurs, je l'avoue, avaient mis dans mon sein
Et le germe et l'ardeur de mon noble dessein :
Enfin, c'est elle ici dont le vœu nous rassemble.
Il n'a point fallu d'art pour nous unir ensemble :
Nous nous cherchions l'un l'autre ; et ce concert si grand
Est un présage heureux de la mort d'un tyran.
Ces forêts, cette nuit, ce ciel, tout nous seconde.
Nous combattrons. Pour qui ? pour Léar, pour Helmonde.
Est-il quelqu'un de nous qui dans un tel danger

Ne croie avoir son père ou sa sœur à venger ?
Grands dieux ! en ce moment Léar verse des larmes.
Défendez votre cause en protégeant nos armes !
Nos jeunes cœurs sont purs ; nos bras vous sont soumis :
Daignez les employer contre vos ennemis !
C'est vous, c'est un vieillard, la beauté, qu'on opprime.
Le fer est préparé ; livrez-nous la victime :
Et, s'il nous faut mourir, que nos pères jaloux
Gravent sur nos tombeaux : « Ils sont dignes de nous. »

LE PRINCIPAL CONJURÉ.

Entre ses mains, amis, jurons d'être fidèle.

EDGARD.

Suspendez ces sermens et ces marques de zèle.
Une autre a seule ici droit de les recevoir :
Cette autre, c'est Helmonde, et vous allez la voir.
Je m'en vais à l'instant vous la chercher moi-même.

(Il court au fond de la caverne.)

SCÈNE II.

LÉNOX ; UN PRINCIPAL CONJURÉ, UNE PARTIE DES CONJURÉS OU SOLDATS D'EDGARD.

LÉNOX, *en voyant Helmonde qui s'avance.*

O prodige, ô vertu digne du diadème !
Oui, la terre et les cieux sont déclarés pour nous.

SCÈNE III.

LÉNOX; UN PRINCIPAL CONJURÉ, UNE PARTIE DES CONJURÉS OU SOLDATS D'EDGARD; EDGARD, HELMONDE.

EDGARD, amenant et montrant Helmonde.

Amis, voilà l'objet qui nous rassemble tous.
Dans cet antre écarté cachant son sort funeste,
Elle a pleuré Léar : le ciel a fait le reste.

HELMONDE.

Mortels compatissans, daignent les justes dieux
Sur vos nobles projets fixer toujours les yeux !
Ils lisent dans mon ame abattue et flétrie ;
Ils savent si jamais les malheurs l'ont aigrie.
Mais pouvais-je oublier mon père dans les pleurs ?
Des ingrats tout-puissans sont bientôt oppresseurs.
Le ciel vous fit Anglais : vous avez pris les armes.
Je n'ai pour vous aider que des vœux et des larmes.
Faites régner mon père. Hélas ! qu'au lieu d'affront,
Le bandeau de vos rois brille encor sur son front !
Qu'à ses regards surtout je ne sois plus coupable !
Cependant si le ciel, plus doux, plus favorable,
Ne vous eût pas courbés sous un sceptre odieux,
Sans meurtres, sans combats, combien j'eusse aimé mieux,
Dans ces forêts cachée, heureuse en ma misère,
(en montrant la caverne.)
Offrir cet humble asile à mon vertueux père,

Consoler sa vieillesse, et, par de tendres pleurs,
Lui faire, entre mes bras, oublier ses malheurs!

EDGARD.

Reconnaissez Helmonde à ce noble langage.
Mais, madame, il est temps d'accepter notre hommage.
(en mettant la main sur la garde de son épée.)
Par ce fer, le premier, je jure à vos genoux...
(les éclairs brillent, et le tonnerre gronde.)

LE PRINCIPAL CONJURÉ.

Ciel! quel bruit! quels éclairs! Grands dieux, qu'an-
[noncez-vous?

LÉNOX.

Est-ce un présage heureux? Que faut-il que je pense?

EDGARD.

C'est le ciel qui s'apprête à venger l'innocence.
Jurez tous par Léar de le proclamer roi,
De mourir pour Helmonde, ou de vaincre avec moi.
(Il tire son épée.)

LE PRINCIPAL CONJURÉ, tirant aussi son épée : tous les autres l'imitent.

Nous le jurons.

EDGARD.

Amis, la nuit sera terrible :
Ce ciel sombre et vengeur, armé d'un feu visible,
Va d'un affreux tonnerre effrayer les humains.
Un autre aussi rapide est caché dans nos mains :
C'est ce fer; et marchons; mais, dans notre furie,
N'étendons point nos coups sur le duc d'Albanie;
Respectons ses vertus.

(aux conjurés, en montrant Lénox.)

Amis, suivez ses pas :
Le poste est important. Je ne tarderai pas
A rejoindre avec vous tout mon camp qui s'assemble ;
Et nous irons après vaincre ou mourir ensemble.

(Lénox sort avec tous les conjurés.)

SCÈNE IV.

EDGARD, HELMONDE.

HELMONDE.

Vous me quittez, Edgard !

EDGARD.

Puis-je trop tôt courir
Dans le champ glorieux que l'honneur va m'ouvrir ?

HELMONDE.

Le péril sera grand.

EDGARD.

Il m'en plaît davantage.

HELMONDE.

Que de sang, juste ciel, va rougir ce rivage !
Tous vos braves amis...

EDGARD.

Leur sort sera trop doux
De songer en mourant qu'ils combattaient pour vous.
Bientôt Léar vengé par leur valeur guerrière...
Dieux ! vous versez des pleurs !

HELMONDE.

Mon trop malheureux père,
Jusque dans ces forêts le bruit en a couru,
D'auprès de Volnérille, hélas! a disparu.

EDGARD.

(à part.) (haut.)
Oh, ciel! N'en croyez pas ce qu'un vain bruit peut dire.

HELMONDE.

Eh! qui sait maintenant en quels lieux il respire,
S'il est vivant encor, si Régane à son tour
Ne l'a pas, sans pitié, chassé loin de sa cour.
(Grand bruit de tonnerre avec des éclairs.)
Si c'était là son sort, hélas! Tonnerre, arrête!
De Léar fugitif ne frappe point la tête!
N'oubliez pas, grands dieux, que ce prince autrefois,
Tandis qu'il a régné, fit respecter vos lois.
Sur un faible vieillard défendez aux orages,
Défendez aux hivers d'imprimer leurs outrages!
Assoupissez des vents l'épouvantable voix!
Je ne demande plus qu'il monte au rang des rois :
Qu'il vive, c'est assez! Vers sa fidèle Helmonde
Tournez, dans ces déserts, sa course vagabonde ;
Pour lui faire oublier deux enfans trop ingrats,
Que je puisse un moment le serrer dans mes bras!
Je mourrai de plaisir, si je revois mon père.

EDGARD.

(Un grand coup de tonnerre avec des éclairs.)
Ah! le ciel aux humains a déclaré la guerre ;

La terre est consternée et muette d'effroi.

HELMONDE.

Du moins, mon cher Edgard, vous êtes près de moi.
Ah! ne me quittez pas.

EDGARD.

Dans cette humble retraite,
Madame, un souterrain, sous sa voûte muette,
Pendant cette tempête, est propre à vous cacher :
La foudre et ses éclats n'en sauraient approcher :
Votre œil d'un ciel brûlant n'y verra plus la flamme.

HELMONDE.

Ah! je frémis, Edgard.

EDGARD.

Venez, rentrons, madame.
Que le tonnerre ébranle et la terre et les cieux :
Votre cœur est trop pur pour rien craindre des dieux.

(Ils se retirent dans la profondeur du souterrain.)

SCÈNE V.

LÉAR.

(On le voit de très loin, à la lueur des éclairs, à travers les arbres de la forêt, seul, égaré, et promenant sa vue avec douleur et inquiétude.)

Je n'aperçois plus Kent. L'ombre épaisse et l'orage
Ont égaré mes pas dans ce désert sauvage.
Mon œil épouvanté le cherche... et je ne voi
Que le ciel menaçant prêt à fondre sur moi.

(Le tonnerre éclate, les éclairs embrasent l'horizon, les vents sifflent, la grêle tombe sur la tête chauve et nue de Léar.)

Redoublez vos efforts, cieux, tonnerre, tempête!
Versez tous vos torrens, tous vos feux sur ma tête!
Je n'en murmure pas, je la livre à vos coups;
Léar n'a point le droit de se plaindre de vous.
Exercez donc sur moi toute votre furie;
Frappez ce corps mourant, cette tête flétrie,
Ce front mal défendu par quelques cheveux blancs
Qu'au gré de leurs combats se disputent les vents:
N'y voyez plus la place où fut mon diadème.
Sans pouvoir de mon sort accuser que moi-même,
Me voici sous vos coups humblement incliné,
Dans ces vastes forêts sans guide abandonné,
Privé du tendre ami qui suivait ma misère,
Glacé par vos frimas, resté seul sur la terre,
Pauvre et faible vieillard, chassé de sa maison,
Dont les enfans ingrats ont troublé la raison.

SCÈNE VI.

LÉAR, LE COMTE DE KENT.

LE COMTE, sortant d'entre les arbres.

O mon prince!

LÉAR.

Cher comte!

LE COMTE.

Enfin, je vous retrouve.

LÉAR.

Nous voilà réunis.

LE COMTE, à part.

Quel destin il éprouve!

(haut.)

Ma voix vous appelait quand vos sens étonnés...

LÉAR.

Quelle nuit, mon cher Kent, pour les infortunés!

(en regardant la tempête.)

Quand le ciel est en feu, sous vos chastes asiles,
Dormez, cœurs innocens, soyez du moins tranquilles:
Mais vous surtout, tremblez au fond de vos palais,
Ingrats, à qui les dieux ne pardonnent jamais!
Parlez : entendez-vous ces accens redoutables,
Ces messagers de mort, tonnant sur les coupables?
Pour moi, j'ai la douceur, dans cet affreux danger,
Que le crime à mon cœur est du moins étranger;
On m'a fait plus de mal que je n'en ai pu faire.

LE COMTE.

Tâchons de découvrir quelque abri solitaire.
Ah! tous vos sens glacés...

LÉAR.

Cher ami, tu le vois,
La nature en fureur n'épargne point les rois.

LE COMTE.

Vous n'en faites que trop la dure expérience.

LÉAR.

J'apprends, par ma douleur, à plaindre l'indigence.
Hélas! à leur grandeur les rois trop attachés
Du sort des malheureux sont faiblement touchés.
Peut-être en ce moment quelque vieillard expire.
Combien d'infortunés, soumis à notre empire,
Réclament loin de nous la nature et nos soins!
J'ai peut-être moi-même oublié leurs besoins.

LE COMTE.

Non, vos peuples jamais n'ont senti la misère.

LÉAR.

Crois-tu qu'encor pour eux ma mémoire soit chère?

LE COMTE.

Ils ne sont point ingrats.

LÉAR.

Mes enfans l'ont été.

LE COMTE.

Jamais leur nom par moi ne sera répété.
(La lueur des éclairs fait apercevoir la caverne au comte de Kent.)
C'est trop tarder : marchons... D'une voûte ignorée
Ces éclairs dans l'instant me découvrent l'entrée.
Ne la voyez-vous point?

LÉAR.

Je ne l'aperçois pas.

LE COMTE.

Par pitié pour tous deux, venez, suivez mes pas.

LÉAR.

Tu le veux?

LE COMTE.

Avançons.

LÉAR, s'arrêtant tout à coup.

Cher comte, arrête, arrête!

LE COMTE.

Vos yeux ont assez vu cette horrible tempête :
Quel funeste plaisir pouvez-vous y trouver?

LÉAR.

Une autre dans mon sein va bientôt s'élever.

LE COMTE.

Seigneur,au nom des dieux, mon souverain, mon maître,
Le ciel de nos malheurs aura pitié peut-être :
Ne me résistez plus; hélas dans ces forêts
Les monstres sont cachés sous leurs antres secrets :
Vous seul, de tant d'états, votre antique héritage,
N'aurez-vous pas du moins un asile en partage?
Entrons, seigneur, entrons sous cet obscur séjour.
Je vous tiens lieu de tout, d'amis, d'enfans, de cour:
C'est le sort de mon sang de vous être fidèle.
Faut-il que par des pleurs je vous prouve mon zèle?
Faut-il que, me jetant à vos sacrés genoux...

LÉAR.

Ah! tu brises mon cœur.

SCÈNE VII.

LÉAR, LE COMTE DE KENT, NORCLÈTE.

NORCLÈTE.

Qui s'approche?

LE COMTE.

C'est nous:
Errans dans ces forêts, nous cherchons un asile.

NORCLÈTE.

Cet humble souterrain vous offre un toit tranquille.
Poursuivrait-on vos jours?

LÉAR.

Quoi! tu ne le sais pas?
On ne voit plus partout que des enfans ingrats.

NORCLÈTE.

Ils n'ont que trop souvent désolé les familles.

LÉAR, *avec un air d'égarement doux et paisible.*

Aurais-tu donc aussi donné tout à tes filles?

NORCLÈTE.

A ma vieillesse au moins cet abri fut laissé.

LÉAR.

Tes enfans, mon ami, ne t'ont donc point chassé?

NORCLÈTE.

La mort depuis long-temps en a privé Norclète.

LÉAR.

Que je te trouve heureux d'avoir une retraite!

NORCLÈTE, avec une compassion tendre.

Son sort me fait pitié.

LÉAR.

Sais-tu pourquoi les airs
Sont émus pas les vents, rougis par les éclairs,
Pourquoi des monts au loin tu vois fumer la cime?

NORCLÈTE.

Non.

LÉAR, avec un air de confidence et de mystère.

Viens, approche-toi. J'ai commis un grand crime...
Tu recules, ami! je n'en murmure pas.

NORCLÈTE.

Ciel! qu'avez-vous donc fait?

LÉAR, avec un attendrissement douloureux.

J'eus une fille, hélas...

(prenant tout à coup un visage riant, et comme se souvenant de très loin et avec effort.)

Oh! oui, je m'en souviens. Elle était jeune et belle.

LE COMTE, montrant Léar, qui tombe tout à coup dans une espèce d'insensibilité et d'anéantissement.

Il ne nous entend plus.

NORCLÈTE, au comte.

Ah! dites, que fait-elle?

LE COMTE.

Hélas! nous l'ignorons.

NORCLÈTE.

Avait-elle un époux?

LE COMTE.

Pourquoi, vieillard, pourquoi me le demandez-vous ?

NORCLÈTE.

C'est qu'ici, dans le fond de ma caverne obscure,
Respire auprès de moi la vertu la plus pure.

LE COMTE.

Qui ? parle.

NORCLÈTE.

Une beauté qui, douce, et sans témoins,
Prodigue à mes vieux ans sa tendresse et ses soins.

LE COMTE.

Sa naissance ?

NORCLÈTE.

A ses mœurs, à son voile champêtre,
Je crois que dans ces bois le destin l'a fait naître.

LE COMTE.

As-tu lu dans son cœur ses secrets sentimens ?

NORCLÈTE.

Son cœur avec effort renferme ses tourmens.
Elle dit quelquefois : « O mon père ! ô mon père ! »

LE COMTE, en regardant Léar.

Achève, achève, ô ciel ! et finis sa misère.
(à Norclète.)
Qui l'a mise en tes mains ?

NORCLÈTE.

Un jeune homme.

LE COMTE.

Son nom ?

NORCLÈTE.

Edgard.

LE COMTE.

Mon fils ! qu'il vienne.

(Norclète va promptement le chercher.)

(à Léar.)

Ah ! reprends ta raison :
Réveille-toi, Léar. Dieux ! veillez sur mon maître.
Qu'il résiste à sa joie !

SCÈNE VIII.

LÉAR, LE COMTE DE KENT, NORCLÈTE, HELMONDE, EDGARD.

LE COMTE, continuant.

(apercevant Helmonde et Edgard.)

Ah! je les vois paraître.

HELMONDE.

O surprise ! ô bonheur!

LE COMTE.

Mon fils !

EDGARD.

Mon père !

LE COMTE.

Edgard,
Va, tu peux hardiment t'offrir à mon regard.
(montrant Helmonde.)
Tes soins devaient sauver une tête si chère :

(montrant Léar.)

Le ciel a tout conduit. Vois ton prince.

HELMONDE.

O mon père!

LE COMTE.

Mon roi, c'est votre Helmonde. Ah! revenez à vous.
Sentez, sentez ses mains qui pressent vos genoux.

LÉAR, égaré.

De qui me parles-tu?

LE COMTE.

D'un objet plein de charmes,
Qui vous plaint, vous chérit, vous baigne de ses larmes,
De votre fille.

LÉAR, repoussant Helmonde avec horreur.

O ciel!

HELMONDE.

Il ne me connaît plus.

LÉAR, à part.

On nous a découverts; nous sommes tous perdus.

(à Helmonde.)

Sais-tu mon nom?

HELMONDE.

Léar.

LÉAR.

Que m'es-tu?

HELMONDE.

Votre fille

LÉAR.

(toujours égaré.) (croyant la voir.)
Qu'on la charge de fers. Avancez, Volnérille.
(croyant voir Régane.)
Vous, Régane, approchez.
(s'adressant à Volnérille et à Régane qu'il croit voir.)
Me reconnaissez-vous?
Qui vous donna le jour, votre sceptre, un époux?
(à Helmonde, croyant voir Volnérille.)
Et toi, qui contre Helmonde excitas ma vengeance,
Devant moi sans pitié tu traînas l'innocence :
(il va pour la saisir.)
Il est temps...

HELMONDE.

Arrêtez!

LÉAR.

Plus de pardon.

HELMONDE.

O cieux!

LÉAR, en la saisissant.

Je te traîne à ton tour au tribunal des dieux :
Les voilà tous assis pour juger des perfides.

LE COMTE.

Oubliez, s'il se peut, des enfans parricides.

LÉAR.

Qui? moi, les oublier! Dieux, jugez entre nous!
Les accusés tremblans sont ici devant vous.
J'atteste avec serment, par ces mains paternelles,
Que toujours dans mon cœur je portai les cruelles.

Vous auriez dû donner à ces monstres affreux
Quelque enfant meurtrier qui m'aurait vengé d'eux.
Éclatez, il est temps; c'est moi qui vous implore :
Ne craignez pas pour eux que le sang parle encore;
Pour lancer votre arrêt, pour diriger vos coups,
Sur vos trônes sacrés je m'assieds avec vous.

LE COMTE.

Leur pitié quelquefois les porte à la clémence.

LÉAR.

Ah! je n'étais pas né pour aimer la vengeance.

HELMONDE, au comte.

Si j'osais lui parler?

LE COMTE.

Ah! son cœur surchargé
A besoin, par des pleurs, d'être enfin soulagé.
Ne troublez point leur cours.

LÉAR.

(Il s'assied sur un débris de rocher.)

Régane, Volnérille,
Avez-vous oublié que vous étiez ma fille?
Vous en coûtait-il trop de vous laisser toucher
Par mes tendres bienfaits qui venaient vous chercher?
N'avez-vous pas senti l'inévitable empire
Qu'exerce la bonté sur tout ce qui respire?
Le tigre, jeune encor, dans son antre cruel,
Ne porte point la dent sur le sein maternel :
Et vous m'avez chassé, la nuit, moi, votre père,
Qui n'a gardé pour lui que l'exil, la misère!

Si j'eus un trône, hélas! ce fut pour vous l'offrir.
Quel crime ai-je commis, que de trop vous chérir?

LE COMTE.

Vous pleurez!

LÉAR.

Oui, je pleure. Ah! je sens ma blessure.
Dans ces tristes forêts errer à l'aventure,
Sans secours, sans asile! ô père infortuné!
Dieux! ôtez-moi le cœur que vous m'avez donné.
(changeant de figure et de voix.)
Je ne pleurerai plus.

HELMONDE.

Il change de visage.

LE COMTE.

Il l'avait pressenti ce trouble et cet orage.
Madame, son tourment n'est pas près de finir.

HELMONDE.

Près de lui, mes amis, il faut nous réunir.

LÉAR.

(à Norclète.) (au comte et à Edgard.)
Vieillard, approche-toi. Vous, de vos mains pressantes,
Étouffez, s'il se peut leurs fureurs renaissantes.

HELMONDE.

Comme son cœur frémit!

LE COMTE.

De quel trouble il est plein!

LÉAR.

Arrachez, mes amis, ces serpens de mon sein!

Ah, dieux! Ah! je me meurs!

HELMONDE.

Quel tourment il endure!

LÉAR.

Je sens leur dent cruelle élargir ma blessure :
Ils s'y plongent en foule, ils en sortent sanglans.

HELMONDE.

Ces monstres si cruels, ah! ce sont ses enfans!

LÉAR.

Les ingrats! Les ingrats!

HELMONDE.

Mes amis, il succombe...
Dieux, daignez nous unir! Dieux, ouvrez-moi la tombe!

LÉAR.

Qu'entends-je?

HELMONDE.

Ma douleur.

LÉAR.

Ah! que ses traits sont doux!
Mon cœur est moins souffrant, moins triste auprès de vous.
Elle était de votre âge.

HELMONDE.

Eh! si le ciel propice
La rendant à vos vœux...

LÉAR.

Oh! voilà mon supplice.
Je n'oserai jamais...

HELMONDE.

Pourriez-vous bien, hélas!
Prête à vous embrasser, l'écarter de vos bras!

LÉAR.

Que dites-vous? ô ciel! je verrais ma victime...

HELMONDE.

Ne l'aimeriez-vous plus?

LÉAR.

Après, après mon crime
De ce fer à l'instant je m'immole à ses yeux.

HELMONDE, *aux genoux de Léar.*

Mais si, par ses respects, ses soins religieux,
Son amour...

LÉAR.

Écoutez : vous voyez ma misère:
Peut-être n'ai-je plus ma raison tout entière.
Je doute, je ne sais si je dois écouter
Un doux pressentiment qui cherche à me flatter :
C'est dans la sombre nuit un éclair qui me brille.
Un tendre instinct me dit que vous êtes ma fille;
Mais peut-être qu'aussi, pour calmer ma douleur,
Votre noble pitié cherche à tromper mon cœur...
Es-tu mon sang?

HELMONDE.

Mon père!

LÉAR.

O moment plein de charmes

HELMONDE.

Helmonde est dans vos bras, voyez couler ses larmes.

LÉAR, tirant son épée, et voulant s'en percer.

Hé bien, puisque tu l'es, voilà mon châtiment.

HELMONDE.

Que faites-vous, grands dieux!

LÉAR.

Je te venge.

HELMONDE.

Un moment!

Je vous trompais, seigneur; vous n'êtes point mon père.

LÉAR.

Oses-tu prendre un nom que la vertu révère!
Va, ne m'abuse plus; va, fuis loin de mes yeux.
Helmonde, hélas! n'est plus... et moi, je vois les cieux.
Ces cieux de qui les traits n'ont point frappé ma tête!
Arbres, renversez-vous! écrasez-moi, tempête!
Est-ce bien toi, cruel, dont l'injuste courroux
Proscrivit la vertu tremblante à tes genoux?

(les bras étendus vers le ciel.)

Ma fille, entends mes cris! vois le coupable en larmes!
Ma douleur, à tes yeux, peut-elle avoir des charmes?
Va, tes sœurs m'ont puni. Connais encor ma voix;
Je t'appelle, en mourant, pour la dernière fois.
Pardonne à ce vieillard que le remords déchire.

(Il tombe sans mouvement sur un débris de rocher.)

C'est son cœur qui te venge, et c'est là qu'il expire.

HELMONDE, se jetant sur le corps de son père

Ah, dieux!

EDGARD, courant vers Helmonde.

Helmonde!

LE COMTE, relevant Léar avec le secours de Norclète.

Hélas! ô mon prince! ô mon roi!

HELMONDE.

Prenez soin de mon père, Edgard, et laissez-moi.
(au comte, à Norclète et à Edgard, en se joignant à eux.)
Amis, que je vous aide! O mon auguste père!
Que ne vois-je finir ma vie ou ta misère!
O ciel! dans son esprit ramène enfin la paix,
Et daigne à ses douleurs égaler tes bienfaits!

(Ils transportent Léar immobile dans la partie la plus profonde de la caverne, et on cesse de les voir.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre est le même qu'au troisième acte.

SCÈNE I.

LE COMTE DE KENT, EDGARD.

LE COMTE.

Oui, je l'avoue, Edgard, une cause si belle
Avait droit d'enflammer ton courage et ton zèle ;
J'approuve avec transport tes desseins généreux :
Tous nos efforts, mon fils, sont dus aux malheureux.
Dis-moi, que fait ton frère ?

EDGARD.

Il anime, il seconde
Les vengeurs vertueux de Léar et d'Helmonde.
Mais les momens sont chers. Je connais les chemins :
Remettons et la fille et le père en leurs mains.
Je pars ; et, ramenant une vaillante élite,
Aussitôt vers mon camp j'assure leur conduite.
Quel sera le transport, l'espoir de nos héros,
En les voyant tous deux marcher sous nos drapeaux !

Tout enfin du succès semble m'offrir l'augure;
Des citoyens ligués au nom de la nature,
Un vieillard devant eux exposant sa douleur,
La majesté des ans, du trône, du malheur.
Oui, vers mon camp les dieux, ces dieux que j'en dois croire,
Déja pour le venger appellent la victoire.
Quand viendra le moment de voler aux combats?

LE COMTE.

Mais comment dès ce jour l'emmener sur tes pas?
Comment charger son front du poids de la couronne,
Si pour jamais, mon fils, sa raison l'abandonne,
S'il traîne dans la honte un sceptre humilié,
Vil spectacle à la fois d'opprobre et de pitié?

EDGARD.

Ne désespérons point. Dans ce cœur trop sensible
L'orage s'est calmé par un éclat terrible.
La douceur du repos, par ses charmes puissans,
Vient enfin, sous nos yeux, d'enchaîner tous ses sens.
Qui sait si le sommeil, qui déja dans ses veines
Fait couler sa fraîcheur et l'oubli de ses peines,
Ce sommeil qui, calmant les plus fougueux transports,
Assoupit tout dans l'homme, excepté le remords,
Ne rallumera point cette céleste flamme
Que des enfans ingrats ont éteinte en son ame?
Car son égarement n'est pas le triste fruit
D'un corps trop épuisé que l'âge enfin détruit;
C'est l'effet d'une plaie et profonde et cruelle
Que creusa dans son sein la douleur paternelle.

Je ne me trompe point ; oui, j'ai vu dans ses traits
Briller quelques rayons de bonheur et de paix.

SCÈNE II.

LE COMTE DE KENT, EDGARD, HELMONDE.

HELMONDE.

Cher comte, enfin les dieux ont daigné, sur nos têtes,
Après tant de courroux, enchaîner les tempêtes :
Le jour n'est pas éteint ; et son heureux retour
Pour les mortels encore annonce leur amour.
En jouirons-nous seuls ? Si sa douce lumière
Pouvait, à son réveil, flatter l'œil de mon père !
Si cet œil, que des pleurs ont trop long-temps blessé,
Par ses tendres rayons se sentait caressé !
S'ils l'aidaient, par degrés, à reconnaître Helmonde !
Sur de faibles secours mon vain espoir se fonde ;
Mais, quels qu'ils soient enfin, je les implore tous,
Et ma douleur au moins se consulte avec vous.

EDGARD.

Madame, il me suffit : je vais trouver Norclète :
Mes soins dans un moment vous auront satisfaite.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LE COMTE DE KENT, HELMONDE.

LE COMTE.

Madame, pardonnez, si mon fils à l'instant
Va rejoindre à grands pas le parti qui l'attend.
Il reviendra bientôt. Une escorte fidèle
Doit vous rendre aux vengeurs dont le cri vous appelle.

SCÈNE IV.

LE COMTE DE KENT, HELMONDE, LÉAR, EDGARD, NORCLÈTE.

(Edgard et Norclète apportent Léar endormi sur un lit de roseaux, et le placent vis-à-vis des rayons de l'aurore naissante qui pénètrent dans la caverne.)

LE COMTE à Helmonde.

Mais voici votre père.

HELMONDE.

Ah! ciel!

EDGARD, à Helmonde.

Souffrez qu'Edgard
S'arme pour vous, madame, et presse son départ.
(à Norclète.)
Vous savez nos desseins. Toi, près de cette voûte,
Sous ces bois, ces rochers, regarde, observe, écoute.

Tout m'est suspect, ami, dans ces sombres forêts :
Épie, en te cachant, les mouvemens secrets,
Le bruit le plus léger, la voix, le pas des traîtres,
Et reviens dans l'instant en avertir tes maîtres.

NORCLÈTE.

A mon zèle, seigneur, qu'un tel devoir est doux !
J'obéis à votre ordre, et je sors avec vous.

(Il sort avec Edgard.)

SCÈNE V.

LE COMTE DE KENT, HELMONDE, LÉAR.

HELMONDE.

Que pensez-vous, cher comte ? Hélas! voilà mon père.
Son trouble est-il calmé ? Que faut-il que j'espère ?
Lisez-vous sur son front quelque présage heureux ?

LE COMTE.

Je n'y remarque rien qui détruise vos vœux.

HELMONDE, baisant doucement le front de Léar endormi.

Tendre cœur de mon père, oh! puissent de ma bouche
Sortir de doux accens dont le charme te touche !
Qu'ils guérissent la plaie et les coups douloureux
Dont mes sœurs ont percé ce cœur trop généreux!

LE COMTE, à part.

Oh, ciel, que de vertus ! Ame sensible et pure,
Sous quels indignes traits te peignit l'imposture !

HELMONDE.

Quand mes sœurs à ton sang n'auraient pas dû le jour,

Au cri de la pitié leur sexe était-il sourd!
(en pleurant.)
Mon père, étais-tu fait pour incliner ta tête
Sous le poids des torrens vomis par la tempête!
Hélas! je les ai vus, ce front, ces cheveux blancs,
Sous le feu des éclairs, insultés par les vents!
Quelle nuit en horreurs fut jamais plus fertile!
Au dernier des humains j'eusse ouvert un asile;
Et toi, mon père, et toi... voilà tous les secours
Que le ciel m'a prêtés pour conserver tes jours;
Ces bras qui t'ont reçu, la caverne où nous sommes,
Le mépris qui te cache à la fureur des hommes,
Ce déplorable lit, ces roseaux, que du moins
La pauvreté sensible offrit à tes besoins.
Ah! si par tes douleurs la raison t'est ravie,
Sans peine à te servir je consacre ma vie.
(au comte.)
Le jour de la raison peut-il se rallumer!

LE COMTE.

Il est des végétaux d'où l'art sait exprimer
Quelques sucs bienfaisans dont la puissance active
Rappelle en notre esprit sa clarté fugitive.

HELMONDE.

Admirables présens, végétaux précieux,
Pour guérir les mortels, nés du souffle des dieux,
Si vous pouvez m'entendre et sentir mes alarmes,
Fleurissez pour mon père, et croissez sous mes larmes!
Ne trompez pas mes vœux! et vous, sommeil, et vous,

Répandez sur ses yeux vos pavots les plus doux!
Que jamais leur fraîcheur ne baigne ma paupière
Que vous n'ayez rendu le repos à mon père...
Ah, cher comte! son front a paru s'éclaircir.

LE COMTE.

Daigne le ciel entendre un si juste désir!

HELMONDE.

Si sa faible raison se ranimait encore!
Le calme de ses trais peut-être en est l'aurore.
Mais il s'éveille.

LÉAR.

O ciel! quel spectacle nouveau!
Pourquoi me forcez-vous à sortir du tombeau?
(charmé par les rayons de l'aurore.)
O la douce lumière... Ah! d'où reviens-je? où suis-je?
Ce jour, ce lieu, ce corps, tout me semble un prestige;
Tout chancelle et s'échappe à mes yeux incertains;
Je n'ose qu'en tremblant me fier à mes mains.
Dans cet état honteux j'ai pitié de moi-même.

HELMONDE.

Regardez-moi, seigneur; songez que je vous aime.

LÉAR.

Ah! ne m'insultez pas.
(Il va pour se mettre aux pieds d'Helmonde.)

HELMONDE, le relevant.

Seigneur, que faites-vous?
C'est à moi qu'il convient d'embrasser vos genoux.

LÉAR.

Vous voyez, je suis faible.

HELMONDE.

Hélas!

LÉAR.

Ma fin s'apprête;
Les ans se sont en foule entassés sur ma tête.
Daignez me protéger.

HELMONDE.

Contre qui?

LÉAR.

Contre... Hé quoi!
Vous ne savez donc pas leurs complots contre moi?

HELMONDE.

Quels sont vos ennemis?

LÉAR.

Attendez... ma mémoire...
Je ne m'en souviens plus.

HELMONDE.

De votre antique gloire
On parle quelquefois.

LÉAR.

Vous le croyez? Ce bras
S'est souvent signalé jadis dans les combats.

HELMONDE.

Quels drapeaux suiviez-vous dans votre ardeur guerrière?
Auriez-vous été roi?

LÉAR.

Roi? non; mais je fus père.

HELMONDE.

Sans doute vous plaignez les pères malheureux?

LÉAR.

Mon cœur s'est de tout temps intéressé pour eux.
Ce nom me plaît toujours; il a pour moi des charmes.

HELMONDE.

Hélas! j'en connais un bien digne de mes larmes!

LÉAR.

Est-ce le vôtre?

HELMONDE.

Ah, dieux!

LÉAR.

Vous versez des pleurs.

HELMONDE.

Oui.

LÉAR.

Pourquoi, si vous l'aimez, n'être pas avec lui?
Est-il dans ces climats? Est-il vivant encore?

HELMONDE.

Il vit.

LÉAR.

Quel est son nom?

HELMONDE.

Léar.

LÉAR.

Léar! J'ignore

Ce qu'il peut être.

HELMONDE, à part.

Hélas!

LÉAR.

Et vous connaît-il?

HELMONDE.

Non.

LÉAR.

Pourquoi?

HELMONDE.

Ses longs malheurs ont troublé sa raison.

LÉAR.

Il a donc bien souffert? Eh! qui les a fait naître?

HELMONDE.

De coupables enfans qu'il aima trop peut-être.

LÉAR.

Des enfans! en effet, ils sont tous des ingrats.
Mais vous, à ces cœurs durs vous ne ressemblez pas;
Vous respectez les dieux, vous aimez votre père?

HELMONDE.

Quel présent plus sacré m'ont-ils fait sur la terre!

LÉAR.

Ah! s'ils m'avaient donné deux filles comme vous!
Mais, hélas...

HELMONDE.

Achevez.

LÉAR.

Ils m'ont, dans leur courroux,

Donné deux monstres qui...

HELMONDE.

Parlez : qui...

LÉAR, avec un souvenir confus.

Leurs visages,

Leurs traits me sont présens.

HELMONDE.

Songez à leurs outrages.

Ne vous souvient-il plus qu'on vous ait offensé ?

LÉAR.

Oui...d'un palais...la nuit...je crois qu'on m'a chassé.

HELMONDE.

Vous rappelleriez-vous le nom de votre fille ?

LÉAR.

C'est... Régane... Oui, Régane.

HELMONDE.

Et l'autre ?

LÉAR.

Volnérille.

HELMONDE, montrant le comte.

Les traits de ce guerrier ne vous frappent-ils pas ?

LÉAR.

C'est mon ami, c'est Kent ; il a suivi mes pas.

(à Helmonde, comme s'il se la rappelait coufusément.)

Mais vous ?

HELMONDE.

Je ne suis point, hélas ! une étrangère.

LÉAR.

Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez un père ?

HELMONDE.

Oui.

LÉAR.

Qu'il vivait encor, qu'il était malheureux,
Que vous l'aimiez?

HELMONDE.

Sans doute.

LÉAR.

Eh ! quel revers affreux
Vous a donc séparés... Mes souvenirs reviennent.
Avez-vous des sœurs?

HELMONDE. (à part.)

Oui... Ciel, que mes vœux l'obtiennent!
Sa raison va renaître : accomplis ton dessein!

LÉAR.

Mon cœur frémit, s'élance, il bondit dans mon sein.
Oui, vous avez des sœurs. Mon esprit se rappelle
Que leur cédant mon trône... Il s'égare, il chancelle,
Sa clarté disparaît. Dieux! fixez ce flambeau,
Ou plongez-moi vivant dans la nuit du tombeau!
(à Helmonde.)
Que vous disais-je? Hé bien... Ah! daignez m'en instruire.
Je crois qu'enfin pour moi ma raison vient de luire.
O qui que vous soyez, ne m'abandonnez pas,
Aidez-moi par pitié!

HELMONDE.

Je vous disais... hélas!

LÉAR.

Oui, vos pleurs, je le vois, cachent quelque mystère.
Quel est votre pays, votre nom, votre père?
O doux espoir... Grands dieux, s'il n'est pas une erreur,
Rendez-moi ma raison, pour sentir mon bonheur.
(au comte de Kent.)
Mon ami, je mourrai de l'excès de ma joie.

LE COMTE, bas à Helmonde.

Redoutez les transports où son ame se noie.

HELMONDE.

Vers son sein malgré moi mes bras sont emportés;
Je ne résiste plus.

LÉAR.

Mon cœur parle.

LE COMTE, à Helmonde.

Arrêtez!

HELMONDE.

La nature m'entraîne.

LÉAR.

Et moi, le sang m'éclaire.

HELMONDE.

Reconnaissez Helmonde.

LÉAR.

O ma fille!

HELMONDE.

O mon père!
Nous voilà réunis : oubliez vos malheurs;
Confondons nos destins et notre ame et nos pleurs.

LÉAR.

Larmes de mon enfant, coulez sur ma blessure;
Dans ce cœur paternel consolez la nature;
Coulez avec lenteur sur ses replis sanglans
Que la dent des ingrats déchira si long-temps.
Oui, je sens que tes pleurs, en baignant mon visage,
M'ont rendu ma raison, m'en font chérir l'usage.
Oh! reste sur mon sein. Vingt siècles de tourment
Seraient tous effacés par un si doux moment.
Dieux! veillez sur ses jours. Dieux! pour faveur dernière,
Que j'expire en ses bras du bonheur d'être père!

HELMONDE.

Ils viennent d'exaucer mon plus tendre désir:
Pour vous, auprès de vous, je veux vivre et mourir.

LÉAR.

Hélas! dans quel état, ma fille, es-tu réduite?

HELMONDE.

Seigneur, de vos destins laissez-moi la conduite.
Vos tyrans sont haïs, vos défenseurs sont prêts:
Edgard les a pour nous cachés dans ces forêts.
Pour vous mettre en leurs mains il va bientôt paraître.
Voici, voici l'instant de détrôner un traître.
De la couronne encor votre front va s'orner.

LÉAR.

Je pourrai donc, ma fille, enfin te la donner.
O noble et brave Edgard!

LE COMTE.

Je réponds de son zèle.

LÉAR.

Il est né de ton sang, il doit m'être fidele.

HELMONDE.

Il veilla sur mon sort dans mon adversité.

LÉAR, au comte.

Et toi, dans mon malheur, tu ne m'as pas quitté.
Vous serez les vengeurs de Léar et d'Helmonde.

SCÈNE VI.

LE COMTE DE KENT, HELMONDE, LÉAR, NORCLÈTE.

NORCLÈTE.

Madame, en parcourant cette forêt profonde,
J'ai su, par un soldat que m'offrait le hasard,
Que le duc est tout prêt à marcher contre Edgard.
Régane, m'a-t-il dit, irrite sa colère,
Et ces bois vont servir de théâtre à la guerre.
Il croit que dans ce jour la perte du combat
Va soulever contre eux le peuple et le soldat;
Que ce peuple en secret n'attend que leur disgrace
Pour rappeler Léar et le mettre à leur place.
Je revenais vers vous, prompt à vous informer
D'un avis important qui peut vous alarmer,
Lorsque j'ai vu soudain, troublé par leurs approches,
Des soldats par le duc envoyés sous ces roches,
Qui, d'un front attentif et d'un air curieux,
Partout semblaient porter leur esprit et leurs yeux.

Il n'en faut point douter, l'on cherche à vous surprendre.

HELMONDE, à Léar.

A mes justes désirs, seigneur, daignez vous rendre.
Je ne crains que pour vous : moi, sous ce vêtement,
Je puis à leur recherche échapper aisément.
Hélas ! c'est à vous seul que leur fureur s'attache.
Dans cet antre profond souffrez que je vous cache.

LÉAR.

Me cacher !

LE COMTE, montrant Helmonde à Léar.

Eh ! seigneur, regardez son effroi.

LÉAR, en suivant Helmonde.

Allons, défends mes jours, je cède ; ils sont à toi.

(Il s'enfonce dans la caverne avec Helmonde.)

SCÈNE VII.

LE COMTE DE KENT, NORCLÈTE.

LE COMTE.

O vous, dieux immortels, arbitres des batailles,
Verriez-vous d'un même œil Léar et Cornouailles !
Leur cause est différente, et vous la connaissez.
Chaque parti s'approche, il est temps, prononcez.
L'honneur d'un tel combat m'est interdit peut-être :
Vengez par mes deux fils les affronts de mon maître.
Les momens les plus vifs et les plus dangereux,
Les postes du péril, je les retiens pour eux.

Mais, hélas! protégez et leurs jours et leur gloire,
Ou payez-moi du moins leur sang par la victoire.
Vous n'entendrez de Kent ni plainte ni soupir,
S'ils ont eu pour leur roi le bonheur de mourir.

SCÈNE VIII.

LE COMTE DE KENT, NORCLÈTE, HELMONDE.

HELMONDE.

Je respire, cher Kent: le creux d'un chêne antique,
Où d'un obscur détour conduit la route oblique,
Vient de cacher mon père; et c'est là, dans la nuit,
Qu'il pourra se soustraire à l'œil qui le poursuit.

SCÈNE IX.

LE COMTE DE KENT, NORCLÈTE, HELMONDE,
OSWALD; SOLDATS DE SA SUITE.

OSWALD.

Qui demeure en ces lieux?

NORCLÈTE.

Moi.

OSWALD.

Votre nom?

NORCLÈTE.

Norclète.

OSWALD, montrant le comte.

Quel est cet étranger?

NORCLÈTE.

Cherchant une retraite,
Il a trouvé ce toit: je me suis acquitté
Des devoirs naturels de l'hospitalité.

OSWALD, en montrant Helmonde.

Cette fille?

NORCLÈTE.

Est la mienne.

OSWALD.

On dit que ces bois sombres
Cachent un fugitif égaré sous leurs ombres.

HELMONDE.

Quel est ce fugitif?

OSWALD.

Léar.

HELMONDE.

Ah! ses malheurs
Auront fini ses jours réservés aux douleurs.

OSWALD.

Auriez-vous de sa mort entendu la nouvelle?

HELMONDE.

Le bruit en a couru; je le crois trop fidèle.

OSWALD, à ses soldats.

Remplissons nos devoirs: sous ce long souterrain
Voyez, cherchez partout, vos flambeaux à la main.

(Les soldats allument leurs flambeaux à une lampe qui brûle dans la caverne; Oswald descend avec eux dans la partie intérieure du fond, et ils en visitent tous les détours.)

HELMONDE, au comte de Kent, à voix basse, en tremblant.

Ils vont tout observer sous ces voûtes secrètes.

LE COMTE, aussi à voix basse.

Dérobez et la crainte et le trouble où vous êtes.

HELMONDE.

Grands dieux! vous m'entendez!

NORCLÈTE.

Ah! malgré moi je sens
La terreur me saisir, et glacer tous mes sens.

OSWALD.

(aux soldats qui reviennent avec lui.) (à Norclète.)

Léar n'est point ici. Sortons. Vieillard, écoute :
Si Léar, par ses pleurs, sous cette horrible voûte,
Vient implorer la nuit, tremblant, saisi d'effroi,
La grace d'y fouler ces roseaux près de toi,
Sois sourd à sa prière, et demeure inflexible.

HELMONDE.

Il est donc menacé d'un péril bien terrible?

OSWALD.

Si jamais Cornouaille est maître de son sort...

HELMONDE.

Hé bien! son traitement, quel sera-t-il?

OSWALD.

La mort.

(Helmonde tombe évanouie entre les bras de Norclète.)

OSWALD, regardant Helmonde.

Sa douleur m'est suspecte et me cache un mystère.
(à ses soldats.)
Qu'on l'emmène.

LE COMTE, en tirant son épée.

Arrêtez!

OSWALD.

Que prétendez-vous faire?

LE COMTE.

Je la défendrai seul.

OSWALD.

Tes efforts seront vains.
Soldats, sans plus tarder, tirez-la de ses mains.

LE COMTE.

Osez-vous bien, cruels...

OSWALD.

Obéissez sur l'heure.

LE COMTE.

Avant qu'on me l'arrache, il faudra que je meure.
Mes bras, mes faibles bras sur son corps attachés...

SCÈNE X.

LÉAR, LE COMTE DE KENT, NORCLÈTE, HELMONDE, OSWALD; SOLDATS DE SA SUITE.

LÉAR, avec douleur et abandon.

Me voici, me voici; c'est moi que vous cherchez :
On me peut aisément connaître à ma misère;

C'est moi qui suis Léar, c'est moi qui suis son père.
Ce vieillard généreux, par son zèle animé,
C'est Kent : son seul forfait est de m'avoir aimé.
(montrant Helmonde.)
Sauvez ma fille et lui; mais moi, que je périsse!
Mon gendre et ses deux sœurs vous paieront ce service.
Tuez-moi par pitié; brûlez ces cheveux blancs,
Ce chêne dont le tronc m'a reçu dans ses flancs.
(à Helmonde.)
Hélas! nous n'aurons pas gémi long-temps ensemble.

HELMONDE.

Ah! plutôt tous les trois que la mort nous rassemble!
(en montrant les soldats.)
Suivons leurs pas, mon père.

OSWALD.

Allons, je l'ai promis,
Au duc, qui les attend, livrer ses ennemis.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre est le même qu'aux troisième et quatrième actes.

SCÈNE I.

LE DUC DE CORNOUAILLES, OSWALD; GARDES.

LE DUC fait signe à ses gardes de se retirer : ils se retirent.

Ministre intelligent de ma fureur secrète,
Toi qui lis mes terreurs dans mon ame inquiète,
Qui, sur le moindre signe expliquant mon courroux,
Perces d'abord le sein que j'indique à tes coups,
Oswald, mon cher Oswald, grace à ta diligence,
Léar avec sa fille est donc en ma puissance !
Voilà cette caverne où, loin de tous les yeux,
Ils dirigeaient sans bruit leurs complots odieux,
Où, sous l'obscurité d'une forêt profonde...

OSWALD.

Seigneur, seule en ces bois j'ai fait garder Helmonde.
Elle est près de ces lieux ; Léar, en ce moment,
S'abandonne aux erreurs d'un doux égarement ;
Mais, s'il revient à lui, d'abord occupé d'elle,
Par des cris douloureux je crains qu'il ne l'appelle.
Vos soldats au combat sont tout prêts à marcher :
Mais Edgard semble fuir, et n'ose vous chercher.

Votre épouse, seigneur, ici prompte à se rendre,
S'avance sur mes pas, et vous allez l'entendre.

LE DUC.

Il suffit, cher Oswald; sois prêt, et te souviens
D'exécuter d'abord ses ordres et les miens.
Le sort va de mes coups servir la hardiesse;
Et je peux... Laisse-nous, j'aperçois la duchesse.
(Oswald sort.)

SCÈNE II.

LE DUC ET LA DUCHESSE DE CORNOUAILLES.

LE DUC.

Madame, il était temps que, servant mes desseins,
Oswald remît Léar et sa fille en mes mains :
Quelques momens plus tard, je n'en étais plus maître;
Ils passaient dans un camp, sous les drapeaux d'un traître,
Qui de son camp, déja soulevé contre nous,
Par leur présence encore aigrirait le courroux.
Il voit avec dépit, malgré sa vigilance,
Leur prompt enlèvement tromper son espérance.
Non, je ne crains plus rien.

RÉGANE.

Tous ses soldats troublés
Dans ces sombres forêts sont, dit-on, rassemblés.

LE DUC.

Vous les verrez bientôt me demander leur grace,
Et d'un chef imprudent abandonner l'audace.

Mon camp, prêt à marcher, veille, et me répond d'eux.

RÉGANE.

Léar pour nous peut-être est encor dangereux.

LE DUC.

Que craindre d'un vieillard que réclame la tombe,
Dont la raison s'éteint, dont le parti succombe,
Qui présente, immobile, à l'œil épouvanté,
La misère, l'enfance et la caducité!
Non, non, ce n'est point lui qui cause mes alarmes.

RÉGANE.

Est-ce Helmonde?

LE DUC.

Elle-même, oui : ses soupirs, ses larmes,
Des sujets toujours prêts à s'armer contre nous,
Ces titres que le sang lui donne comme à vous,
Son malheur, sa beauté, je ne sais quel empire
Qui naît de ce mélange, et dont le charme attire;
Pour un père opprimé cet amour prétendu
Dont le bruit imposant s'est partout répandu :
Oui, jusqu'à son nom seul, tout excite ma crainte.

RÉGANE.

Ne pouvez-vous, seigneur, en repousser l'atteinte?

LE DUC.

Je le voudrais sans doute.

RÉGANE.

Hé quoi! douteriez-vous
Du forfait qui la rend criminelle envers nous?
N'est-ce pas elle enfin dont l'insolente audace

Vient d'armer vos sujets, aspire à notre place,
Qui d'avance en son cœur dévorait notre rang,
Et va couvrir ces bords de carnage et de sang?
Mais c'est peu d'un combat; craignez ses artifices.
Votre cour, votre camp, sont pleins de ses complices :
Tout est danger pour nous. Voyez avec quel art
Elle a, sans se montrer, séduit Lénox, Edgard!
Je n'en cite que deux; mille autres peuvent l'être.
Vous savez si les cœurs sont aisés à connaître;
Si près de nous sans cesse un zèle insidieux
Y fait mentir la voix, et le geste, et les yeux.
Un revers peut soudain tromper notre espérance,
Et même contre nous tourner notre puissance.
Helmonde vit encore : avant de la juger,
Il faut tout éclaircir, la voir, l'interroger,
Prononcer en pleurant un arrêt nécessaire,
Du grand nom de justice en couvrir le mystère,
Et faire ainsi tomber, sous le glaive abattu,
Ce fantôme enchanteur d'une fausse vertu.
Voilà le seul remède où mon espoir se fonde.

LE DUC.

(Les gardes paraissent.)
Gardes, que dans l'instant on nous amène Helmonde.

(Les gardes sortent.)

RÉGANE.

Mon esprit sur un point voudrait être éclairci :
Vous m'entendez, je pense! Oswald...

LE DUC.

Il est ici.

Il n'attend que mon ordre.

RÉGANE, à part, apercevant Helmonde.

Allons... Elle s'avance :
D'un courroux trop ardent domptons la violence.

SCÈNE III.

Le duc de CORNOUAILLES, RÉGANE, HELMONDE; gardes.

LE DUC.

Madame, à notre aspect, votre cœur agité
Conçoit, par ses complots, ce qu'il a mérité :
S'il se sent criminel, il sait ce qu'il redoute.

HELMONDE.

Vous êtes tout-puissant; je dois frémir sans doute :
Mais, quel que soit mon sort, j'ai rempli mon devoir.
Il n'est plus qu'un malheur qui me puisse émouvoir :
Je sens s'ouvrir mon ame aux plus vives alarmes,
Et ce n'est pas sur moi que je verse des larmes.
Hélas! songez du moins, quand je m'offre à vos coups,
Qu'un vieillard vous implore, et tombe à vos genoux;
Il y courbe, en tremblant, sa tête paternelle.
Souffrez que, sans témoins, à sa douleur fidèle,
Dans mes bras quelquefois, il puisse s'attendrir,
Et, déja dans la tombe, achever d'y mourir.
A la même pitié je ne dois pas prétendre;
Mais si le sang aussi pour moi se fait entendre,

Ne m'ôtez pas, ma sœur (leur terme n'est pas loin),
Quelques jours malheureux dont mon père a besoin.
Quand il ne sera plus, tranchez soudain ma vie :
Sans crainte alors...

RÉGANE.

De tout je veux être éclaircie.

HELMONDE.

Que me demandez-vous?

LE DUC.

Par quels moyens, pourquoi
Le bras de mes sujets s'est-il levé sur moi?

HELMONDE.

Hélas...

LE DUC.

Parlez, madame.

RÉGANE.

Où donc est ce courage
Qui d'un père opprimé devait venger l'outrage?
Ce cœur si généreux l'a-t-il déja perdu?

HELMONDE.

S'il m'avait pu trahir, vous me l'auriez rendu.

RÉGANE.

Il est plus d'un secret dont il faut nous instruire;
Et dans de tels forfaits...

HELMONDE.

Je vais tous vous les dire.
J'aime, j'aime mon père. Au bruit de ses malheurs,
J'ai voulu le venger; j'ai senti ses douleurs:

La cour, le peuple, Edgard, tous ont plaint son injure.
J'ai pour mes conjurés le ciel et la nature.

LE DUC.

Vous attendiez Léar dans cet antre odieux ?
Qui l'a guidé vers vous ?

HELMONDE.

Les éclairs et les dieux.

LE DUC.

Qui corrompit Edgard ?

HELMONDE.

L'aspect de mes misères.

LE DUC.

Vos complices ?

HELMONDE.

Tous ceux qui respectent leurs pères.

LE DUC.

Leurs noms ?

HELMONDE.

Je les tairai.

LE DUC.

Je veux les découvrir.

RÉGANE.

Les plus cruels tourmens...

HELMONDE.

Ma sœur, je sais mourir :
Vers un si beau trépas je marche enorgueillie.
On cache ses forfaits ; les miens, je les publie.
Eh ! qu'avais-je besoin d'enflammer vos sujets ?

Ils couraient tous en foule appuyer mes projets;
Ils semblaient tous venger leur père et leur injure.
Le peuple avec transport sent toujours la nature.
Tremblez, ingrats, tremblez : j'arme ici contre vous
Les pères, les enfans, les femmes, les époux.
(au duc.)
Tyran, tu répondras des destins de mon père;
Te voilà de ses jours comptable à l'Angleterre.
Tu frémiras peut-être en ordonnant les coups.
Que dis-je! ah! pardonnez; je tombe à vos genoux.
Vous n'avez rien à craindre : oubliez mon offense;
Vous pouvez sans péril écouter la clémence.
Duc, soyez généreux : souvenez-vous, hélas!
Que Léar vous donna sa fille et ses états.
Ah, ma sœur! apaisez sa fureur vengeresse.
Du saint nœud de l'hymen attestez la tendresse;
Si vous craignez leurs coups, pour désarmer nos dieux,
Ma sœur, voyez mes bras étendus vers les cieux :
J'oublierai mes affronts, ma fuite, ma misère;
Non, je ne vous hais pas, si vous aimez mon père.

SCÈNE IV.

LE DUC DE CORNOUAILLES, RÉGANE, HELMONDE; GARDES; LÉAR, LE COMTE DE KENT.

LÉAR, derrière le théâtre.

Ma fille, entends ma voix!

HELMONDE, au duc.

Ah! plaignez ses malheurs.
Il m'apporte en mourant ses dernières douleurs:
Hélas! vous n'aurez pas besoin d'un parricide.

LÉAR, entrant sur la scène avec un égarement paisible et plein de tendresse.

Vers vous, mes chers enfans, c'est le ciel qui me guide.
(en mettant Régane entre les bras du duc.)
Cher duc, voilà mon sang, et je te l'ai donné.
Je ne me repens pas de t'avoir couronné.

HELMONDE.

Voilà donc l'ennemi que vous avez à craindre!
Mais son malheur vous touche, et vous semblez le plaindre.

SCÈNE V.

LE DUC DE CORNOUAILLES, RÉGANE, HELMONDE; GARDES DU DUC DE CORNOUAILLES; LÉAR, LE COMTE DE KENT, LE DUC D'ALBANIE; GARDES DU DUC D'ALBANIE.

LE DUC D'ALBANIE.

Duc, tout prêt à tenter le destin des combats,
Le camp d'Edgard s'approche et croît à chaque pas.
Tremblez qu'à ses désirs le succès ne réponde.
On s'arme pour Léar, on idolâtre Helmonde;
Tout respire et la guerre et la haine et l'effroi.
Tandis qu'il en est temps, empêchez, croyez-moi,
Que le sort contre vous ne médite un outrage,
Que ces rochers bientôt ne fument de carnage.
Pour prévenir, seigneur, ces combats inhumains,
Daignez remettre Helmonde et Léar en mes mains.
Je brigue ce dépôt. Et d'abord, à ce titre,
Je réponds de la paix, et je m'en rends l'arbitre:
Edgard se soumettra.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Qu'avec des révoltés
L'honneur d'un souverain descende à des traités!
Approuvez bien plutôt ma trop juste colère.

LE DUC D'ALBANIE.

(montrant Helmonde.) (montrant Léar.)
Duc, voilà notre sœur, et voilà notre père.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Le nom de souverain n'est-il donc rien pour vous?

LE DUC D'ALBANIE.

Le sang et la nature ont leurs droits avant nous.
(montrant Léar et Helmonde.)
Puis-je les emmener? Quelle est votre réponse?

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Sur leur sort, quel qu'il soit, c'est moi seul qui prononce.
Je les garde, seigneur.

LE DUC D'ALBANIE.

Ils sont en sûreté?

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Je sais ce qui convient à ma tranquillité.

LE DUC D'ALBANIE.

J'ai fait ce que j'ai dû, seigneur, je me retire.
Chacun a ses desseins: je n'ai plus rien à dire.
Puisse le ciel bientôt prononcer entre nous!
Mais par aucun lien je ne tiens plus à vous.
Adieu, seigneur.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Adieu.
(Le duc d'Albanie sort avec ses gardes.)

SCÈNE VI.

LE DUC DE CORNOUAILLES, RÉGANE, HELMONDE; GARDES DU DUC; LÉAR, LE COMTE DE KENT.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Je crains peu sa vengeance.
La force est dans mes mains.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS; STRUMOR.

STRUMOR, au duc.

Seigneur, Edgard s'avance,
Il renverse, il détruit vos bataillons épars;
Et va bientôt ici porter ses étendards :
Tout fuit devant ses coups, et déja la victoire...

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Courons à ce rebelle en arracher la gloire.
Vous, Régane, écoutez.

(Il parle bas à la duchesse.)

RÉGANE.

Il suffit.

LE DUC DE CORNOUAILLES, aux gardes qui sont dans l'enfoncement.

Vous, soldats,

(leur montrant Léar et Helmonde.)

Restez, veillez sur eux, et ne les quittez pas.

(Il sort avec Strumor d'un côté, et Régane sort de l'autre.)

SCÈNE VIII.

HELMONDE, LÉAR, LE COMTE DE KENT; GARDES DU DUC DE CORNOUAILLES.

LÉAR, à Helmonde et au comte.

Vous m'aimez, vous?

LE COMTE.

Hélas!

HELMONDE.

En doutez-vous, mon père?

LÉAR.

Ma fille, non, jamais tu ne me fus plus chère.
Quel que soit mon destin, je vivrai près de toi;
Je ne me plaindrai plus.

SCÈNE IX.

HELMONDE, LÉAR, LE COMTE DE KENT; GARDES DU DUC DE CORNOUAILLES; OSWALD, SOLDATS DE SA SUITE.

OSWALD, à Helmonde.

Madame, suivez-moi.

HELMONDE, montrant Léar.

Vous venez nous chercher tous les deux?

OSWALD.

Non, madame.

HELMONDE.

Quoi! seule! La terreur est au fond de mon ame.
Cher Kent... vous m'entendez...

LE COMTE, *avec des larmes qu'il s'efforce de retenir.*

Hélas!

HELMONDE, *d'une voix basse et très éteinte, pour n'être pas entendue de Léar.*

Plus affermi,
Vivez, fermez sans moi les yeux de votre ami;
Réservez pour lui seul toute votre tendresse.
Mais cachez-lui surtout... C'est assez... Je vous laisse.

LÉAR.

Tu me quittes?

HELMONDE.

Bientôt je reviens en ce lieu.

LÉAR.

Si j'attendais long-temps...

HELMONDE.

Adieu, mon père, adieu.
(Oswald la fait environner de ses soldats, et l'emmène.)

SCÈNE X.

LÉAR, LE COMTE DE KENT; GARDES DU DUC DE CORNOUAILLES.

LÉAR.

Kent... je la reverrai?

LE COMTE.

Le ciel qui nous rassemble

Va, pour toujours, seigneur, nous réunir ensemble.

LÉAR.

Quel bonheur! se chérir, ne se jamais quitter!
Sous ce toit innocent tous les trois habiter!
Dans ces jours de douleur et de crime où nous sommes,
Du moins dans ces déserts, nous échappons aux hommes.
(croyant voir revenir Helmonde.)
Ah, ma fille! c'est toi! Doux charme de mes maux,
Reviens auprès de moi t'asseoir sur ces roseaux.
Oh! oui, si je te perds, il faut m'ôter la vie!

SCÈNE XI.

LÉAR, LE COMTE DE KENT; GARDES DU DUC DE CORNOUAILLES; LE DUC DE CORNOUAILLES, EDGARD enchaîné; UN SOLDAT DU DUC, UN AUTRE SOLDAT, SOLDATS OU ARMÉE DU DUC DE CORNOUAILLES.

(Ces soldats entrent d'un air de triomphe, avec leurs drapeaux victorieux, et ceux qu'ils ont pris dans le combat.)

LE DUC, tenant à la main son épée sanglante.

Dans les flots de leur sang ma main s'est assouvie.
J'ai paru; la victoire a volé sur mes pas.
(à Edgard.)
Perfide, à ma fureur tu n'échapperas pas.
Lénox est dans mes fers.

EDGARD.

Quoi! tyran que j'abhorre!

Quoi! le ciel t'a fait vaincre, et je respire encore!
De mon trépas du moins, cruel, hâte l'instant.

LE DUC.

Tes vœux seront remplis; c'est la mort qui t'attend
Je n'écouterai plus ni pitié ni nature.
(à Léar.)
Vieillard, tu gémiras dans une tour obscure.
(au comte.)
Toi, dans les mêmes fers, expire auprès de lui.

LÉAR, au duc.

Hélas! ma fille au moins me servira d'appui.

LE DUC.

Ta fille! elle n'est plus.

LÉAR.

Ma fille!

EDGARD.

O ciel!

LE COMTE.

Barbare!

EDGARD.

Ce parricide affreux, ta bouche le déclare!

LE DUC.

Oui, d'Oswald dans son sang les bras se sont trempés:
Je ne crains plus rien d'elle, et les coups sont frappés.

LÉAR.

Tigre, tu m'as rendu ma raison tout entière.
C'en est donc fait, ô ciel! j'ai cessé d'être père.
(tombant évanoui sur le débris d'un rocher.)
Mon Helmonde n'est plus!

LE DUC.

Qu'on l'emporte, soldats.

LE COMTE.

Barbare, achève enfin tous tes assassinats!
Reviens à toi, Léar, prends la main de ton guide.
(montrant Léar.) (montrant le duc.)
O ciel! voilà le père, et voilà l'homicide!
La couronne, le jour, il leur a tout donné;
Et ce sont ses enfans qui l'ont assassiné!

EDGARD, dans les bras du comte.

Mon père!

LE COMTE.

Cher Edgard!

LE DUC.

Allons, qu'on les sépare:
Emmenez-les, soldats.

EDGARD.

Je resterai, barbare!
De quel front oses-tu commander en ces lieux,
Où ton froid parricide a fait pâlir les dieux?
Vois ces nobles guerriers, avilis par ta gloire,
Pleurer de leurs drapeaux la honte et la victoire.
Helmonde a donc péri! ses mânes irrités
Vont demander vengeance, et vont être écoutés.
Tyran, tu braves tout; ton pouvoir te rassure;
Mais tu n'as pas vaincu ces dieux et la nature,
La nature indomptable, et qui, dans sa fureur,
Hors de son sein sacré te jette avec horreur.

Soldats, à mon secours!

UN DES SOLDATS DU DUC, passant du côté d'Edgard.

J'embrasse ta défense;
Je combattrai pour toi!

(Des soldats en assez grand nombre passent à la fois du côté d'Edgard.)

LE DUC.

(Ses soldats, en beaucoup plus grand nombre, et prêts à combattre, restent auprès de lui. Il est à leur tête l'épée à la main.)

(au parti d'Edgard.)

Tremblez, traîtres!

EDGARD.

Vengeance!

(aux soldats du duc.)

Amis, quoi! vous servez sous un monstre odieux,
Couvert du sang d'Helmonde, abhorré par les dieux,
Les dieux qui vont sur vous envoyer leur colère!

(au duc, montrant Léar, et s'avançant vers lui.)

Il te manque un forfait: monstre, égorge ton père.

LÉAR, revenant à lui au nom de père, avec joie et un reste d'égarement.)

Oui, je le suis.

LE DUC, furieux.

Hé bien...

UN AUTRE SOLDAT DU DUC.

Meurs, traître!

(Il le désarme, et tourne son épée contre lui, prêt à le percer.)

EDGARD, voyant le danger du duc, et courant au soldat qui va le tuer.

Il est ton roi.

(Tous les soldats du duc l'abandonnent ; ils se rangent dans l'instant du parti d'Edgard, et tombent avec respect aux pieds de Léar : ils baissent devant lui leurs armes, et inclinent leurs drapeaux.)

LE DUC.

Où suis-je?

EDGARD, aux soldats qui sont aux pieds de Léar.

Quelle gloire et pour vous et pour moi!

(au duc.)

Te voilà seul, sans arme, en butte à leur furie.
C'est moi qui, dans les fers, dispose de ta vie.
Est-il un ciel vengeur? Parle, reconnais-tu
L'invincible pouvoir qu'il donne à la vertu?
Va trouver tes pareils, Régane et Volnérille.

(aux soldats.)

Qu'on l'entraîne, soldats.

(Les soldats l'entraînent aussitôt.)

SCÈNE XII.

LÉAR, LE COMTE DE KENT, EDGARD; GARDES ET SOLDATS DU DUC DE CORNOUAILLES; LE DUC D'ALBANIE, HELMONDE; GARDES DU DUC D'ALBANIE.

LE DUC D'ALBANIE, mettant Helmonde dans les bras de Léar.

Léar, voilà ta fille.

J'avais tout craint d'Oswald; Oswald levait la main :

J'ai couru l'arracher à ce monstre inhumain.
Moi-même dans son sang j'ai noyé le perfide.
Volnérille, en ces lieux, doublement parricide,
Évitant mes regards, et voilant sa noirceur,
Irritait sourdement les transports de sa sœur.
On vient de les saisir. Le peuple est autour d'elles,
Et veut, dans sa fureur, déchirer les cruelles.
On s'écrie, on les traîne, au milieu des affronts,
Vers un séjour d'horreur, vers des gouffres profonds,
Où la nuit, et des fers, couvrant leurs mains impies,
Au soleil pour jamais vont cacher ces furies.
Leur crime a mérité le plus horrible sort;
Mais votre nom, seigneur, les dérobe à la mort.
On bénit vos vertus, on court, on vole aux armes.
Tous les cœurs sont émus, tous les yeux sont en larmes.
Vivez, régnez, mon père.

LÉAR.

O clémence des dieux,

(en regardant Helmonde.)

De quel spectacle encor vous enivrez mes yeux!

HELMONDE.

Entre les mains d'Edgard ils ont mis leur puissance
Pour punir des ingrats et venger l'innocence.

EDGARD.

Hélas! père trop tendre et roi trop généreux,
En m'exposant pour vous, j'ai cru m'armer pour eux.

LÉAR.

J'admire, en l'adorant, cette équité profonde.

Approchez-vous, Edgard; approchez-vous, Helmonde.
Recevez, mes enfans, avec le nom d'époux,
Celui de souverain qui m'est rendu par vous.
Pour payer vos vertus, que sont des diadèmes!
L'un à l'autre en présent je vous donne vous-mêmes.
(au duc d'Albanie, en lui montrant Helmonde.)
Duc, je te dois ses jours : jouis de tes bienfaits,
En voyant les heureux que ta grande ame a faits.
Que n'ai-je, ô mon cher fils, ô héros que j'adore,
Une Helmonde à t'offrir, s'il en était encore!
(en montrant Edgard et Helmonde au comte.)
Kent, voilà nos enfans; tu veilleras sur eux.
Et vous, qui m'accordez ces amis généreux,
Avant de m'endormir dans la nuit éternelle,
Dieux! laissez-moi goûter leur tendresse fidèle!
Si ma raison s'éteint, daignez la rallumer;
Ou laissez-moi du moins un cœur pour les aimer!

FIN DU ROI LÉAR.

MACBETH,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée, pour la première fois, en 1784, et remise au théâtre avec des changemens en 1790.

AVERTISSEMENT.

Après avoir eu le bonheur de faire passer avec quelque succès sur la scène française plusieurs tragédies du célèbre Shakespeare, j'ai été tenté d'y faire connaître aussi son *Macbeth*, la plus terrible de ses productions dramatiques.

Peut-être aurais-je dû craindre que cette pièce, quoique fort applaudie à Londres, n'eût pas le même sort à Paris, à cause de la nature du sujet. Je me suis appliqué d'abord à faire disparaître l'impression toujours révoltante de l'horreur, qui certainement eût fait tomber mon ouvrage ; et j'ai tâché ensuite d'amener l'ame de mon spectateur jusqu'aux derniers degrés de la terreur tragique, en y mêlant avec art ce qui pouvait la faire supporter. Il m'a paru que mes précautions n'avaient pas été infructueuses, et que la critique même la moins indulgente, en attaquant mon sujet, ne me contestait pas du moins le mérite de la difficulté vaincue.

Quant à la manière dont j'ai traité le fond de ce sujet vraiment terrible, le lecteur verra ce qui m'appartient, et ce que je dois à Shakespeare, dont la traduction de M. Le Tourneur est entre les

mains de tout le monde. Quant au style, je n'y ai laissé que le moins d'imperfections qu'il m'a été possible; et j'ai soigné de mon mieux mon dialogue, persuadé que la vérité dans les sentimens et dans les caractères est surtout ce qui anime un ouvrage dramatique.

Mais en cessant de parler de cette tragédie dans laquelle j'ai fait des retranchemens considérables d'après les avertissemens du plus éclairé des juges, le public, je ne puis m'empêcher de dire ici combien j'ai d'obligation aux talens de l'actrice [1] qui a rempli le rôle de Frédegonde. Avec quelle sûreté de jeu, quelle supériorité d'intelligence, quelle souplesse et quelle vigueur elle a rendu la brûlante ambition, l'infernale adresse et l'exécrable fermeté de ce personnage ! comme elle a été surtout extraordinaire, au cinquième acte, dans sa scène de somnambule, d'où dépendait le sort de l'ouvrage; dans cette scène singulière, hasardée pour la première fois sur notre théâtre! comme elle a frappé de surprise et d'immobilité tous les spectateurs ! quelle attention! quelle terreur! quel silence! Puissé-je, dans cette scène mémorable où l'actrice française s'est placée à côté de madame Sidons, si fameuse en Angleterre dans le même rôle et dans la même scène, où le burin nous a conservé ses traits et

[1] Madame Vestris.

son attitude; puissé-je avoir fait passer la hardiesse et l'expression du grand poëte qui m'en a offert le modèle; de ce poëte si fécond, si naturel, si pathétique et si terrible, à qui je rapporte avec tant de reconnaissance et les paisibles jouissances de mon travail, et les marques flatteuses d'approbation dont le public m'a quelquefois honoré; de ce poëte enfin dont je suis l'ouvrage, et chez qui je viens de puiser encore les tragédies d'*Othello* et de *Jean-sans-Terre!* Puissé-je, dans le rôle de Macbeth, avoir peint avec quelque force la dignité de l'ame humaine, la dignité originelle d'une ame née pour la vertu, mais qui, malheureusement dégradée et comme détruite par le crime, cherche encore avec tant de douleur à se recomposer parmi ses ruines!

NOMS DES PERSONNAGES.

DUNCAN, roi d'Écosse.

MALCOME, fils de Duncan, héritier de la couronne.

GLAMIS, premier prince du sang.

MACBETH, prince du sang, commandant l'armée de Duncan.

FRÉDEGONDE, femme de Macbeth.

LOCLIN, } guerriers sous les ordres de Macbeth.
SÉTON, }

SÉVAR, montagnard écossais, cru père de Malcome.

LE JEUNE FILS DE MACBETH, personnage muet.

UN SOLDAT.

GRANDS d'Écosse,
PEUPLE,
GUERRIERS,
MONTAGNARDS, } personnages muets.

La scène est en Écosse, dans la province et dans le palais d'Inverness. Le premier acte se passe dans la forêt du même nom.

MACBETH.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'endroit le plus sinistre d'une forêt antique, des rochers, des antres, des précipices, un site épouvantable. Le ciel est menaçant et ténébreux.

SCÈNE I.

DUNCAN, GLAMIS.

GLAMIS.

Seigneur, où sommes-nous? jamais des cieux plus sombres
De ces tristes forêts n'ont épaissi les ombres.
Quels antres! quels rochers! j'admire avec terreur
De ce désert muet la ténébreuse horreur:
Ici les seuls torrens ont marqué leur passage.

DUNCAN.

Arrêtons-nous, ami. Va, ce désert sauvage
Par son terrible aspect afflige moins mes yeux
Que d'un mortel ingrat le visage odieux.

GLAMIS.

Mais quels desseins, seigneur, vous ont avec mystère
Fait diriger vos pas vers ce lieu solitaire?

DUNCAN.

Un vieillard doit s'y rendre, et de notre entretien
Dépend tout le bonheur de l'Écosse et le mien.

GLAMIS.

Quel est donc ce vieillard, seigneur, dont la prudence
Mérita de son roi l'auguste confidence?

DUNCAN.

C'est un de ces mortels qui, dans l'obscurité,
Par de mâles travaux domptent l'adversité;
Qui près de leurs enfans, de leurs chastes compagnes,
Coulent des jours heureux au sein de ces montagnes.
Tu le verras bientôt; et, certains de ta foi,
Nos cœurs vont librement s'expliquer devant toi :
J'ai, dans cet entretien, besoin de ta prudence.

GLAMIS.

Seigneur, je sens le prix de cette confiance :
Vous ne l'ignorez pas. Que j'ai plaint vos malheurs,
Quand la mort de vos fils vint combler vos douleurs;
Quand Donalbain périt, et dans d'indignes piéges
Tomba, si jeune encor, sous des mains sacriléges!
Fallait-il que Malcome, hélas! à peine né,
Fût sitôt, sous vos yeux, au berceau moissonné?
Le barbare Cador, auteur de tant de crimes,
Fit immoler, dit-on, ces deux tendres victimes.
Il crut, de la discorde exécrable tison,
Faire passer bientôt le sceptre en sa maison.
Fier d'oser y prétendre, avec quel artifice
De sa superbe audace il couvrit l'injustice!

Comme il sut, par l'éclat de ses droits captieux,
Égarer les esprits, éblouir tous les yeux,
Préparer le pouvoir que son parti lui donne,
Vous disputer enfin le sceptre et la couronne,
Et tourner contre vous des sujets révoltés,
Trop aisément, hélas! vers un traître emportés!
Alors l'Écosse entière, alors notre patrie
Devint un champ d'horreurs, de meurtre et de furie,
Où chacun prit son poste, où chacun dans son camp,
Ou s'arma pour Cador, ou s'arma pour Duncan.
Hélas! ces deux partis, sans pouvoir se détruire,
Ne se sont accordés qu'à déchirer l'empire;
Et vainement encor, dans le trouble et l'effroi,
Le roi cherche son peuple, et le peuple son roi.

DUNCAN.

Que j'étais loin, ami, de prévoir un tel crime!
Cador, tu m'as trompé, je t'ai cru magnanime!
Il méditait alors ce qu'il voulait oser.
Qui l'eût cru, que le ciel dût le favoriser;
Que, suivant ses drapeaux, la coupable victoire
Dût lui prostituer ses lauriers et sa gloire!
Glamis, j'ai vu ma cour flotter entre nous deux,
Ou servir sans pudeur ses forfaits trop heureux.
Eh! voilà donc, grands dieux! les droits de la couronne
Au moment où la force, hélas! nous abandonne!
Ainsi de ses succès cet oppresseur souillé,
De mes états bientôt m'aura donc dépouillé!
Encore une victoire, et devant ce perfide

Tu me verras bientôt, sans défense, sans guide,
Ou lui livrant ma tête, ou, sous quelque rocher,
Au sein de ces déserts, contraint de me cacher.

GLAMIS.

Ah, seigneur! dissipez cette crainte importune,
Trop ordinaire effet d'une longue infortune.
Songez, déja du sort craignant moins le courroux,
Que c'est Macbeth qui veille, et qui combat pour vous.
Voyez avec quel art, sûr de sa renommée,
Il observe Cador, il contient son armée;
Il presse avec lenteur le jour où ses exploits
Feront bientôt rentrer tout l'état sous vos lois.
C'est l'intrépide Herford qui seconde son zèle:
Craignez-vous qu'un des deux ne vous soit infidèle?
Ces deux princes, seigneur, vous chérissent tous deux.

DUNCAN.

Hélas! j'ai cru Menteth aussi fidèle qu'eux.
Cependant, cher Glamis, un arrêt équitable
Va peut-être bientôt le déclarer coupable.
On dit que ses complots, que je ne connais pas,
A l'insolent Cador promettaient mon trépas.
Ainsi vers un abyme entraîné par un traître,
Ce n'est qu'en y tombant qu'on peut se reconnaître;
Ainsi nos cœurs trompés prodiguent leur amour
Aux vœux d'un scélérat qu'on doit haïr un jour!

GLAMIS.

Un mortel généreux connaît mal l'imposture;
Aisément dans un autre il croit voir sa droiture:

Des piéges qu'on lui dresse il n'est point occupé;
Et, ne trompant jamais, il est toujours trompé.
La défiance, hélas! vous fut trop tard connue.
Sans doute justement votre ame prévenue,
Après tant de forfaits et tant de trahisons,
A trop acquis le droit de s'ouvrir aux soupçons;
Mais Macbeth, mais Herfort, votre noble espérance,
Qu'à votre auguste sang attache la naissance,
Tous deux de votre trône héritiers après moi,
Peuvent-ils vous laisser des doutes sur leur foi?
Mais d'où vient que vos yeux pleins de sombres alarmes,
Se baissent vers la terre et retiennent leurs larmes?
Duncan par le malheur serait-il abattu?

DUNCAN.

Si le ciel n'eût à l'homme accordé la vertu,
Si, lorsqu'il est troublé par quelque affreux présage,
Il n'embrassait du moins sa consolante image,
Comment dans ses langueurs pourrait-il soutenir,
Accablé du présent, l'aspect de l'avenir?
Mon ame, cher Glamis, s'ouvre à toi tout entière:
Je crois, en m'avançant dans ma longue carrière,
Voyageur fatigué, vers le déclin du jour,
Enfin de mon repos entrevoir le séjour.
Il me semble, en quittant cette terre où nous sommes,
Que mes tristes regards ont assez vu les hommes.
Je crois, à la lueur d'un si triste flambeau,
Apercevoir dans l'ombre et toucher mon tombeau.
A ces frayeurs d'abord j'ai rougi de me rendre;

Mais que sert de combattre, et pourquoi se défendre?
Je n'ai plus, sans chercher d'où me vient cet effroi,
Qu'à laisser faire au sort, et qu'à mourir en roi.
Quand le sort une fois a marqué sa victime,
Rien ne change l'arrêt, injuste ou légitime;
Du lieu fatal sans crainte on la voit s'approcher,
Et, fuyant son trépas, elle court le chercher.

GLAMIS.

D'où naît dans votre cœur un si funeste augure?
D'un autre œil aujourd'hui vous voyez la nature;
Votre œil, en s'égarant sur ce sauvage lieu,
Semble dire à la terre un éternel adieu.
Quitteriez-vous Glamis avec indifférence?

DUNCAN.

On se rejoint souvent bien plus tôt qu'on ne pense.
Crois-moi, de quelques pas, à la mort destinés,
Du tombeau seulement nous vivons éloignés.
Nous vivons... Ah! je sens que des terreurs plus vives...
Mon ami, si le sort veut que tu me survives,
Si telle est du destin l'irrévocable loi,
J'exige que...

GLAMIS.

Régnez.

DUNCAN.

Tout est fini pour moi.

GLAMIS.

Trompeurs pressentimens!

DUNCAN.

Ils sont involontaires.
Te dirai-je encor plus? Les erreurs populaires,
Sans doute, en d'autres temps, objets de mon mépris,
Ont vaincu malgré moi mes timides esprits.
On prétend (et ce bruit n'a plus rien qui m'étonne)
Qu'on a vu sur nos bords la terrible Iphyctone,
Iphyctone, interprète et ministre des dieux,
Qui se montre aux mortels, et s'échappe à leurs yeux,
Qui prédit leur trépas, leur grandeur passagère,
Que le ciel rend présente aux forfaits de la terre,
Et qui semble aujourd'hui, détournant ses regards,
Ne plus voir que des morts, du sang et des poignards.
On dit que ces trois sœurs, exécrables, impies,
Dans qui le Nord tremblant reconnaît ses furies,
Ces trois sœurs qui, d'Odin ranimant les soldats,
Couraient, volaient, frappaient, hurlaient dans les combats;
Et qui, soufflant le meurtre, et la fuite et la rage,
Dans les champs de la mort présidaient au carnage:
On dit que ces trois sœurs, sous des rochers déserts,
Où gronde et le torrent et la voix des hivers,
Dans leurs flancs caverneux, quand tout dort sur la terre,
Au bruit d'un feu magique, aux accens du tonnerre,
Parmi des corps flétris et volés aux tombeaux,
Les membres déchirés, la cendre, les lambeaux,
Et tout ce qu'on redoute, et tout ce qu'on abhorre,
Préparant des forfaits qui vont bientôt éclore,
Par des mots tout puissans, des cris mystérieux,

Ébranlent la nature et l'enfer et les cieux.

GLAMIS.

Vous me faites frémir. Mais un vieillard s'avance.

SCÈNE II.

DUNCAN, GLAMIS, SÉVAR.

DUNCAN.

Toi, qui joins aux vertus l'âge et l'expérience,
Respectable vieillard, à qui j'ai confié
Le seul bien que du ciel me laissa la pitié,
Mon fils est-il vivant?

GLAMIS, avec joie.

Ciel, qu'entends-je!

DUNCAN.

Oui, lui-même,
L'héritier de mon sceptre et de mon diadème,
Malcome.

GLAMIS.

Ah! je jouis du bonheur de mon roi.

DUNCAN.

Va, je connais ton cœur. Toi, vieillard, réponds-moi.

SÉVAR.

Seigneur, de vos desseins j'ai compris l'importance;
J'ai veillé sur Malcome, et gardé son enfance.
Cru mort et cru mon fils, mes soins l'ont conservé,
Et du fer de Cador nous l'avons préservé.
Il est loin de prévoir, compagnon de mes peines,

Que c'est le sang des rois qui coule dans ses veines.
Sans doute il convenait, formé d'un si beau sang,
Qu'il ignorât surtout sa naissance et son rang.
L'orgueil l'aurait perdu. Votre sagesse insigne
Ne lui cacha ses droits que pour l'en rendre digne.
Hélas! quoique si tard, quand le destin plus doux
Voudra-t-il à la fin se déclarer pour nous!
On dit (si nous devons croire la renommée)
Que Macbeth de Cador va combattre l'armée;
Qu'il le presse, l'obsède, et peut-être aujourd'hui
Que le trône et l'état seront sauvés par lui.
Ah! si sur votre fils mon devoir et mon zèle
Ne me forçaient toujours d'ouvrir un œil fidèle,
De quelle ardeur... ce sang (j'en ai jadis versé)
Dans ces veines, seigneur, n'est pas encore glacé...
J'irais contre Cador, j'irais contre un perfide...

DUNCAN.

Il est temps, cher Sévar, que mon sort se décide:
Peut-être des combats l'impérieuse loi
Prononce à l'instant même entre Cador et moi.
Vaincu, je veux, Sévar, qu'une heureuse ignorance
A mon fils pour jamais dérobe sa naissance;
Que, pour armer ses droits, des masacres nouveaux
Ne changent plus l'Écosse en de vastes tombeaux.
Laisserai-je à mon fils, au lieu du rang suprême,
Cet orgueil impuissant d'un roi sans diadème!
Ah! plus heureux cent fois dans son obscurité,
Qu'il y goûte un bonheur qui n'est point disputé!

Mais si le ciel donnait la victoire à nos armes,
Si mon fils sur le trône, heureux et sans alarmes...
(à part.)
Que dis-je! Eh, si ce fils n'était qu'un mauvais roi!
(à Sévar.)
Si trompant mes désirs... Mon ami, réponds-moi.

SÉVAR.

Expliquez-vous, seigneur : quel intérêt vous touche?

DUNCAN.

La vérité, Sévar, doit parler par ta bouche.

SÉVAR.

Vous l'entendrez. Hé bien?

DUNCAN, à part.

Que va-t-il dire, ô cieux!
(haut.)
Réponds-moi comme ici tu répondrais aux dieux.
Quel est mon fils?

SÉVAR.

Seigneur, dans nos antres rustiques,
Je n'ai pu le former qu'aux vertus domestiques,
Aux mœurs de la nature, à la simple équité,
A voir avec respect, dans leur simplicité,
Ces mortels belliqueux, ces montagnards terribles,
Endurcis aux travaux, au seul honneur sensibles,
Qui tant de fois pour vous ont bravé le trépas,
Soldats dès le berceau, vieillis dans les combats,
Venant dans leurs foyers, après de longs services,
Montrer à leurs enfans leurs larges cicatrices.
J'ai voulu dans ses jeux qu'ennemi du repos

Il imitât surtout les fils de ces héros,
Ces fils de nos rochers, de nos forêts profondes,
Nés au bord des torrens, plus fougueux que leurs ondes,
Votre peuple en un mot suçant tout à la fois
Et l'instinct du courage et l'amour de ses rois.
Voilà de quels amis j'entourai sa jeunesse :
Ce fut là tout mon art, mon secret, mon adresse;
Je dus en faire un homme, et ne l'ai point flatté.

DUNCAN.

Tu m'as, mon cher Sévar, promis la vérité.

SÉVAR.

Je m'en souviens, seigneur.

DUNCAN.

Aura-t-il du courage ?

SÉVAR.

Ses forces quelque temps ont attendu son âge.
Enfin dans ses regards j'aperçus, enchanté,
De l'œil du montagnard l'audace et la fierté.
Je le vis tout à coup, hardi dans ses caprices,
Dompter les flots émus, franchir les précipices,
Le jour sur des rochers braver les noirs frimas,
La nuit me demander des récits de combats.
Oh ! combien de Cador il détestait les crimes !
Mais comme il gémissait sur ses tristes victimes !
« Viens, lui disais-je un jour, viens avec moi, mon fils,
« Combattre pour ton roi, mourir pour ton pays. »
A ces deux noms si chers il a versé des larmes ;
Et ses cris dans l'instant m'ont demandé des armes.

DUNCAN.

Mon cher fils !

GLAMIS.

Ah, mon prince! ah! rendez grace aux dieux
De laisser à l'Écosse un roi si précieux !
Il sera bienfaisant, populaire, sensible,
L'ami des malheureux, dans les combats terrible.

DUNCAN.

Oui ; mais il faut au crime inspirer de l'effroi,
(d'une voix ferme, et en fixant sur Sévar un œil attentif.)
Sera-t-il juste ?

SÉVAR.

Oui, prince.

DUNCAN.

Il sera donc un roi.
C'est ce mot, mon ami, qui lui seul le couronne.
Si Macbeth est vainqueur, si le destin l'ordonne,
Mon fils prendra mon sceptre, et je veux qu'aujourd'hui
Tu me jures, Sévar, de rester près de lui.
Oui, je sais que du jour il me doit la lumière ;
Mais tu formas ses mœurs, mais toi seul es son père.
O mon peuple, tes maux vont donc enfin finir !
J'entrevois ton bonheur, je n'ai plus qu'à mourir.
(On entend un gémissement douloureux.)
Quel long gémissement !

GLAMIS.

Tout mon cœur se déchire.

DUNCAN.

C'est celui d'un mortel au moment qu'il expire.

SÉVAR.

Comment interpréter ce présage odieux ?

DUNCAN.

(à Sévar.) (à Glamis.)
Séparons-nous, Sévar. Soumettons-nous aux dieux.

(Duncan et Glamis sortent d'un côté, et Sévar de l'autre.)

FIN DU PREMIER ACTE.

Nota. On peut finir cet acte en y ajoutant la scène suivante, qui servirait peut-être à augmenter la terreur du sujet. Après ce vers :

C'est celui d'un mortel au moment qu'il expire.

GLAMIS.

Si c'étaient ces trois sœurs...

(Les trois furies ou magiciennes sont cachées derrière les rochers. La première tient un sceptre, la seconde un poignard, et la troisième un serpent.)

LA MAGICIENNE qui tient un poignard.

Le charme a réussi :
Le sang coule, on combat. Resterons-nous ici ?

LA MAGICIENNE qui tient un sceptre.

Non, je cours de ce pas éblouir ma victime.

LA MAGICIENNE qui tient un poignard.

Et moi, frapper la mienne.

LA MAGICIENNE qui tient un serpent.

Et moi, venger ton crime.

LA PREMIÈRE.

Du sang!

LA SECONDE.

Du sang!

LA TROISIÈME.

Du sang!

(Elles sortent toutes ensemble du milieu des rochers, et ne se laissent apercevoir qu'un moment, ou même elles peuvent s'échapper sans être vues du spectateur.)

SÉVAR.

Quel présage odieux!

DUNCAN.

(à Sévar.) (à Glamis.)
Séparons-nous, Sévar. Soumettons-nous aux dieux.

(Duncan et Glamis sortent d'un côté, et Sévar de l'autre.)

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un palais vaste et antique, où se croisent des voûtes longues et ténébreuses. Il doit être d'un caractère terrible.

SCÈNE I.

FREDEGONDE, MALCOME, SÉVAR; TROUPE DE MONTAGNARDS.

FRÉDEGONDE.

MACBETH triomphe, amis; Macbeth par sa victoire
Rend le sceptre à Duncan, met le comble à sa gloire.
Jamais, dit-on, jamais mon intrépide époux
N'avait dans les combats porté de si grands coups.
Pour Frédegonde, ô ciel, que ce jour a de charmes!
Tout tremble à son aspect, tout fuit devant ses armes:
Il poursuit en héros ce succès éclatant;
Et Cador ne vit plus, ou fuit dans cet instant.
Son parti tout à coup a semblé disparaître.
Le cruel Magdonel, ce vil soutien d'un traître,
Dans nos vastes forêts, vers un antre écarté,
A suivi ses soldats, par leur fuite emporté.
Mais il peut, mes amis, tenter de nouveaux crimes,
Dans le sang de nos rois se choisir des victimes,

Des ombres de la nuit couvrir ses attentats;
Redoutez Magdonel, observez ses soldats;
Et, s'il osait tenter quelque attaque nouvelle,
Informez-en Macbeth, avertissez son zèle.
De là peut-être encor dépend notre destin.
Mais quel est ce guerrier?

SCÈNE II.

FRÉDEGONDE, MALCOME, SÉVAR; TROUPE DE MONTAGNARDS; LOCLIN.

FRÉDEGONDE.

C'est toi, brave Loclin!
Peins-moi de mon époux les exploits et la gloire.

LOCLIN.

Moi-même en les voyant j'avais peine à les croire.
Au milieu des forêts, des arbres renversés,
Parmi des monts, des rocs, des débris entassés,
Le coupable Cador, fier de tant d'avantages,
Par un mépris superbe insultait nos courages.
« Amis, nous dit Macbeth, le fer est dans vos mains,
« Et parmi ces remparts vous cherchez des chemins!
« Est-il quelqu'un de vous que le péril étonne?
« Nous allons à Duncan rendre enfin la couronne,
« Sauver notre pays. Mais sans trop nous flatter,
« Si la victoire est belle, il faudra l'acheter.
« Eh! ne seriez-vous plus ces Écossais terribles,

« Dévoués à vos rois, à leur malheur sensibles,
« Les amis de Macbeth, et volant aux combats
« Tels que l'aigle orgueilleux qui naît dans nos climats? »
Il s'élance à ces mots, et notre ardeur guerrière
Déja de cent rochers a franchi la barrière.
Il nous voit, l'œil en feu, par la fougue emportés,
Criant, « Vive Macbeth! » combattre à ses côtés.
La terre en un instant a rougi de carnage.
Chacun des deux partis montre un égal courage:
On se cherche, on s'attaque, et sans ordre et sans choix.
Ce n'est plus un combat, c'en est mille à la fois.
La fureur nous aveugle, et les roches frappées
De nos mains en éclats font voler nos épées.
Des poignards aussitôt arment les combattans.
On perce, on est percé sur des corps palpitans;
Je ne vois plus alors sur la terre sanglante
Que la rage qui tue, ou la rage expirante.
Déja, déja Cador semait partout l'effroi:
Macbeth vole vers lui. « Viens, dit-il, à ton roi,
« Viens payer par ta mort la peine qui t'est due. »
La victoire un moment à peine est suspendue:
Il fait tomber sa tète, et son bras furieux
La saisit dégouttante, et l'offre à tous les yeux.
L'ennemi cède alors et connaît les alarmes.
Il jette en frémissant ses drapeaux et ses armes.
Nos cris font retentir les sommets du Valda,
Les torrens de Malmor, les échos de Loda.
Dans nos sombres vallons la terreur les disperse;
Du haut de nos rochers la frayeur les renverse:

Tels tombent du torrent les flots précipités.
Et de tant de soldats pour Cador révoltés,
Qui soutinrent sa cause aux champs de la Molvide,
Vers les antres d'Olberg, sur les bords de la Clyde.
Il n'en est pas un seul qui, tombant sous nos coups,
N'ait mordu la poussière ou fléchi devant nous.

FRÉDEGONDE.

Herfort a de Macbeth partagé la victoire?

LOCLIN.

Herfort de ce combat est sorti plein de gloire :
On l'en tira mourant; mais blessé, furieux,
Il combattait encore et du geste et des yeux.
Le repos est pour lui le seul mal qu'il endure.
Puisque son roi triomphe, il chérit sa blessure.
Il n'est point d'Écossais qui, de la gloire épris,
Ne désire et combattre et mourir à ce prix.

FRÉDEGONDE.

Ah! Macbeth est vainqueur! sa gloire est mon ouvrage.
C'est moi qui la première éveillai son courage.
Il fut un temps, amis, où l'ombre et le repos
Le cachaient à lui-même et m'ôtaient un héros.
Dans l'Écosse aujourd'hui de quel titre on le nomme!
Macbeth n'était qu'un prince, et j'en fis un grand homme.
On juge bien souvent quand on croit pressentir.
Mais dit-on de son camp qu'il soit prêt à partir?
L'appareil de la gloire a-t-il pour lui des charmes?

LOCLIN.

Il voit de nos vaincus les drapeaux et les armes,
Mais d'un regard tranquille et sans être étonné.

D'une pompe guerrière il marche environné.
Dans son air, son maintien, sa victoire est écrite.
Mais si son camp l'admire et s'empresse à sa suite,
Si de son noble front notre œil est enchanté,
Ce n'est point de ses traits la grace et la fierté,
Ni de ses autres dons le brillant avantage,
Qui seuls ont subjugué nos cœurs et notre hommage;
C'est ce corps endurci, ce port audacieux,
Ce bras toujours armé, cet éclair de ses yeux,
Cette ardeur d'un héros sanglant, couvert de gloire,
Redoublant le péril pour hâter sa victoire,
Et pourtant toujours calme au milieu des hasards.
Voilà par quels attraits il charme nos regards:
Et si, dans votre rang, de superbes épouses
De la grandeur d'une autre en secret sont jalouses,
Qui d'elles ne voudrait s'honorer d'un époux
Qui met tant de lauriers, de gloire à vos genoux?

FRÉDEGONDE.

A ce noble discours, guerrier fier et terrible,
Va, je sens que Macbeth devait être invincible.
Adieu. Volons, amis, au devant de ses pas.

(Loclin sort d'un côté, Frédegonde et les montagnards sortent de l'autre.)

SCÈNE III.

MALCOME, SÉVAR.

MALCOME.

Mon père, en ce moment, vous ne les suivez pas?

SÉVAR.

(à part.)

Non, mon fils. Il est loin de percer ce mystère.
Ce nom lui cache encor que Duncan est son père.

MALCOME.

Enfin, d'un bras vengeur, Macbeth victorieux
A puni dans Cador un monstre audacieux.
Après tant de forfaits, après tant de misères,
Le combat d'Inverness a terminé nos guerres.
O trop heureux Duncan!

SÉVAR.

Mon fils, le noir soupçon
Sans doute à son bonheur doit mêler son poison.
Hélas! sans doute encor la crainte l'environne.
Si Macbeth sur son front affermit la couronne,
De l'intrépide Herfort si le bras l'a servi,
Il voit avec douleur que Menteth l'a trahi;
Que ses juges bientôt, et dès ce jour peut-être,
Vont prononcer l'arrêt qu'a mérité le traître.
Que de funestes bruits me viennent accabler!

MALCOME.

Il en est un surtout qui nous a fait trembler.

O mon père ! est-il vrai, quand nos monts s'obscurcissent,
Qu'au jour faible et douteux des astres qui pâlissent,
De noirs enchantemens aux cercueils étonnés
Ont arraché des morts, de revivre indignés ?
Est-il vrai qu'on a vu des déesses livides
Dans nos sombres forêts cacher leurs pas perfides,
En sortir tout à coup, et les mères soudain
Emporter en fuyant leurs enfans dans leur sein ;
Les pasteurs, les troupeaux, pleins d'une horreur subite,
Dans le creux des vallons précipiter leur fuite,
Des guerriers, à l'aspect de ces monstres nouveaux,
Se renverser d'effroi, cachés dans leurs drapeaux ?
Est-il vrai que les vents, les rapides nuages
Sur ce palais antique ont poussé leurs orages ;
Qu'à l'éclat de la foudre on a vu des vautours
De leurs combats dans l'air ensanglanter ses tours ?
Que peuvent annoncer ces terribles présages ?

SÉVAR.

De votre ame, mon fils, écartez ces images.
Songez plutôt, songez qu'au gré de nos souhaits
Macbeth dans ce grand jour va revoir ce palais.

MALCOME.

Ciel ! avec quel plaisir, après sa longue absence,
Il va revoir son fils, caresser son enfance !
Que n'ai-je pu, mon père, ayant servi mon roi,
Sur ses pas aujourd'hui me montrer devant toi !
Mais je t'aurais quitté. Mon sort, digne d'envie,
Enchaîne à ton destin mon bonheur et ma vie.

SÉVAR.

Ainsi, je le dois croire, une inquiète ardeur,
Un aveugle désir de gloire et de grandeur,
Ne t'arracheront pas à ma vive tendresse?

MALCOME.

Pourrais-je abandonner mon père en sa vieillesse?

SÉVAR.

Tes jours auprès de moi coulent donc sans ennuis?

MALCOME.

Je rends grace au destin qui me place où je suis.

SÉVAR.

Tu ne l'accuses pas d'être injuste et sévère?

MALCOME.

Eh! quel prince pourrais-je envier sur la terre?
Qu'on lui donne mon arc: nous verrons si sa main
Aux monstres des forêts lance un coup plus certain.
Je vis libre et caché; mon ame est calme et pure:
Connais-tu quelque sort plus doux dans la nature?

SÉVAR.

Le sceptre de l'Écosse, avec tous ses appas,
S'il pouvait t'être offert, ne t'éblouirait pas?

MALCOME.

Qui suis-je pour régner! grace au ciel, ma naissance
Me sauve des dangers de la toute-puissance.
Hélas! si Donalbain fût né dans ce séjour,
Donalbain, plus heureux, verrait encor le jour.
O toi qui me fis naître, et de qui la sagesse
Par le plus digne exemple instruisit ma jeunesse,

J'en atteste les dieux, oui, selon mon désir,
S'ils me laissaient un père et mon sort à choisir,
S'ils m'offraient à l'instant, avec le diadème,
L'honneur de devenir le fils de Duncan même :
Rendez-moi, leur dirais-je, à mes déserts borné,
Le père vertueux que vous m'avez donné.

SÉVAR, à part.

Faut-il que le devoir me condamne à le rendre !

(On entend un bruit d'instrumens de guerre.)

MALCOME.

Quel noble bruit, mon père, ici se fait entendre ?

SÉVAR.

C'est Macbeth qui revient, le front ceint de lauriers.

MALCOME.

Mon cœur frémit de joie. Oui, voilà ses guerriers.

SCÈNE IV.

MALCOME, SÉVAR, MACBETH, FRÉDEGONDE, LEUR FILS âgé de quatre à cinq ans; OFFICIERS, SOLDATS, MONTAGNARDS.

Macbeth entre en vainqueur. On porte devant lui les drapeaux qu'il a remportés dans la bataille d'Inverness.

MACBETH, d'un air distrait, à l'un de ses officiers.

Posez là ces drapeaux. Vous, que l'on m'avertisse
Si l'on a de Menteth découvert l'artifice ;
Et, quand sa trahison l'aura fait condamner,
Si le roi l'abandonne, ou veut lui pardonner.

(à part.) (à un autre de ses officiers.)
Sa mort serait trop juste. Et vous, que l'on m'assure
Si le péril d'Herfort s'accroît par sa blessure,
Et si nos soins pourront, par des secours heureux,
Conserver à l'état ce guerrier généreux.
(aux montagnards.)
Pour vous, de mes travaux compagnons héroïques,
Rentrez avec plaisir dans vos foyers rustiques;
Revoyez vos enfans, et goûtez entre vous
Des destins moins brillans, et peut-être plus doux.
(à tous.)
Que l'on me laisse; allez.
(Ils sortent tous, excepté Frédegonde et son fils.)

SCÈNE V.

MACBETH, FRÉDEGONDE, LEUR FILS.

FRÉDEGONDE.
En sortant des alarmes,
Pour le cœur d'un guerrier la nature a des charmes.
Macbeth, voilà ton fils.

MACBETH.
Oui, ses graces, ses traits
Charment par leur candeur mes regards satisfaits.
Je vois avec plaisir son aimable innocence.

FRÉDEGONDE.
D'où vient que vous semblez frémir en sa présence?

MACBETH.
Moi! je n'ai point frémi.

FRÉDEGONDE.

Cependant, entre nous,
Il convient qu'un moment je sois seule avec vous.
(appelant.) (à part.)
Qu'on vienne. Il est troublé.
(A une de ses femmes, qui se présente, en lui montrant son fils que cette femme emmène.)
Laissez-nous : qu'on l'emmène.

SCÈNE VI.

MACBETH, FRÉDEGONDE.

FRÉDEGONDE.

Macbeth, vous me cachez une secrète peine.
Craignez-vous près du roi quelque lâche envieux,
De qui votre victoire ait offensé les yeux ?

MACBETH.

Il en est un. Nolfock a déja su m'instruire
Que dans le cœur du roi sans doute il veut me nuire.

FRÉDEGONDE.

Et quel est-il ?

MACBETH.

Glamis.

FRÉDEGONDE.

Faut-il s'en étonner ?
Déja depuis long-temps j'ai dû le soupçonner.
Quoi ! ne voyez-vous pas comment sa lâche adresse
Du facile Duncan gouverne la vieillesse ?

Je sais que, le roi mort, le droit sacré du sang
L'appelle à la couronne, et l'élève à son rang.
Mais cet espoir prochain, dont son ame est ravie,
Ne l'a point préservé des fureurs de l'envie.
Sur Macbeth, illustré par tant d'heureux combats,
Il cherche à se venger d'un éclat qu'il n'a pas.
Cruel dans l'indolence, actif dans la mollesse,
Sa vile ambition s'aigrit par la paresse.
Il porte, en s'agitant, le poids de sa langueur;
Et ne peut pardonner la victoire au vainqueur.
Comment soutiendra-t-il la trop vive lumière
Du jour qui vient dans l'ombre accabler sa paupière?
Oublierais-je qu'ici, (souvenir plein d'horreur!)
Des brigands dans la nuit répandant la terreur,
D'un vaste embrasement, du meurtre et du pillage
Partout à mon réveil je rencontrai l'image?
J'étais mère, Macbeth : dans son berceau brûlant
Je courus à la flamme arracher mon enfant.
Parmi les cris, les feux, les poignards homicides,
Je le serrai tremblant de mes bras intrépides.
Il était temps encor. Mais quand dans ce palais
La fuite des brigands eut ramené la paix,
Je songeai, cher Macbeth, que j'étais encor mère;
Quand revoyant enfin mon fils et la lumière,
Lorsque je crus, hélas! au doux son de sa voix,
Le faire naître encore une seconde fois,
Dans ce trouble confus de mon ame oppressée,
Glamis vint tout à coup s'offrir à ma pensée.

MACBETH.

Mais je ne croirai pas, sans en être certain,
De ces brigands cruels qu'il ait armé la main.

FRÉDEGONDE.

Je saurai par Nolfock éclaircir ce mystère.
Il t'aime, il a des yeux, il est juste et sincère.
Nous connaîtrons bientôt quels sont nos ennemis.
Mais quoi! je vois errer vos yeux mal affermis!
De ces murs lentement ils parcourent l'enceinte.
Sur votre front, Macbeth, la tristesse est empreinte.
De quelque ennui profond seriez-vous occupé?

MACBETH.

Quel est donc, réponds-moi, l'objet qui m'a frappé?
Dans les bois d'Inverness, au milieu de ces roches
Qui de ce palais sombre attristent les approches,
Une femme a paru, fuyant sur mon chemin,
Un diadème au front, et le sceptre à la main :
Son regard m'a troublé; son air, son port terrible,
M'ont saisi tout à coup d'une crainte invincible.
Qui peut-elle être?

FRÉDEGONDE.

Hé quoi! la méconnaissez-vous?
Le grand nom d'Iphyctone est-il nouveau pour nous?
Les dieux dans leurs secrets lui permettent de lire :
Elle y voit les états se heurter, se détruire,
Les forfaits ignorés, ceux que l'on doit punir,
Et semble d'un regard dévorer l'avenir.
On vient la consulter du fond de l'Hibernie,

Des îles de Fero, de la Scandinavie.
Dans ses augustes mains un sceptre révéré
De ses prédictions est le garant sacré:
Tantôt, au bruit des vents, sous des pins solitaires,
Elle aime à consommer ses sauvages mystères;
Tantôt dans les palais sa formidable voix
Éclate, et sur leur trône épouvante les rois;
Quelquefois, dans la nuit, sous ces voûtes antiques,
Elle recueille en paix ses esprits prophétiques,
Élevant vers le ciel un œil fixe, arrêté,
Confident des décrets de la Divinité.
Elle est ici.

MACBETH.

Grands dieux!

FRÉDEGONDE.

Hé bien, que crains-tu d'elle?
C'est sans doute en ces lieux ton destin qui l'appelle.
N'a-t-elle pas prédit ta gloire, tes exploits,
Ce bras victorieux et vengeur de nos rois,
L'audace de Cador, nos discordes, nos guerres,
Donalbain expirant sous des mains meurtrières?
Je ne te parle point de ce jeune héritier
Où l'espoir de Duncan reposait tout entier,
De ce faible Malcome, emporté dès l'enfance,
Dont la mort de si près à suivi la naissance,
Dont le père, à nos yeux, a pleuré le trépas.
Si mes pressentimens ne m'éblouissent pas,
Qui sont donc, entre nous (regarde près du trône),

Ceux qu'avant toi le sang appelle à la couronne?
Menteth, qui, par Cador dans sa brigue entraîné,
Par ses juges peut-être est déja condamné :
Herfort, qui va bientôt, du moins le camp l'assure,
Malgré nos vains secours, mourir de sa blessure.
Enfin, Macbeth, enfin, après la mort du roi,
Il n'est plus que Glamis entre le trône et toi.
On pourrait se flatter... Excuse ma faiblesse ;
D'un désir curieux je ne suis point maîtresse :
Iphyctone entretient commerce avec les dieux :
Je voudrais... Qu'elle est lente à paraître à mes yeux!
Oui, du plus grand bonheur sa présence est le gage...
Elle vient, cher Macbeth, achever son ouvrage.
J'en conçois, je l'avoue, un présage flatteur.
Vois jusqu'où t'ont porté ta gloire et ta valeur!
Le peuple, le soldat, la noblesse t'adore :
Le sort a fait beaucoup, il fera plus encore.

MACBETH.

Téméraire! arrêtez.

FRÉDEGONDE.

Pourquoi, pourquoi mes yeux
Craindraient-ils de s'ouvrir sur les décrets des dieux?
Les destins sont pour nous; leurs promesses célèbres...

MACBETH.

Priez-les bien plutôt d'épaissir leurs ténèbres.

FRÉDEGONDE.

Mais d'où vient qu'Iphyctone a cherché nos forêts?
D'où vient qu'à l'instant même elle est dans ce palais?

Si sa bouche à nos vœux promettant la couronne...

MACBETH.

Malheureuse... Fuyons.

FRÉDEGONDE.

Ton corps tremble, il frissonne.

MACBETH.

Vaine erreur du sommeil, triste enfant de la nuit,
Non, je ne te crois point; ma raison t'a détruit.

FRÉDEGONDE.

Ainsi, mon cher Macbeth, vous me fermez votre ame.
L'hymen qui nous unit par la plus tendre flamme,
Votre fils au berceau, ce nom de mon époux,
Tous ces titres sacrés n'ont plus de droits sur vous.
Seul, vous entretenez une terreur profonde
Dont vous n'instruisez pas la triste Frédegonde.
D'où naissent vos chagrins? Ne verrez-vous jamais
Qu'avec des yeux troublés les murs de ce palais?
Que j'apprenne aujourd'hui cet effroyable songe.

MACBETH.

Au sortir d'un combat dans quel trouble il me plonge!
Mais juge s'il a droit d'exciter ma terreur.
Je croyais traverser, dans sa profonde horreur,
D'un bois silencieux l'obscurité perfide.
Le vent grondait au loin dans son feuillage aride.
C'était l'heure fatale où le jour qui s'enfuit
Appelle avec effroi les erreurs de la nuit,
L'heure où, souvent trompés, nos esprits s'épouvantent.
Près d'un chêne enflammé devant moi se présentent

Trois femmes. Quel aspect! Non, l'œil humain jamais
Ne vit d'air plus affreux, de plus difformes traits.
Leur front sauvage et dur, flétri par la vieillesse,
Exprimait par degrés leur féroce alégresse.
Dans les flancs entr'ouverts d'un enfant égorgé,
Pour consulter le sort, leur bras s'était plongé.
Ces trois spectres sanglans, courbés sur leur victime,
Y cherchaient et l'indice et l'espoir d'un grand crime;
Et, ce grand crime enfin se montrant à leurs yeux,
Par un chant sacrilége ils rendaient grace aux dieux.
Étonné, je m'avance. « Existez-vous, leur dis-je,
« Ou bien ne m'offrez-vous qu'un effrayant prestige?»
Par des mots inconnus, ces êtres monstrueux
S'appelaient tour à tour, s'applaudissaient entre eux,
S'approchaient, me montraient avec un ris farouche;
Leur doigt mystérieux se posait sur leur bouche.
Je leur parle, et dans l'ombre ils s'échappent soudain,
L'un avec un poignard, l'autre un sceptre à la main;
L'autre d'un long serpent serrait le corps livide:
Tous trois vers ce palais ont pris un vol rapide;
Et tous trois dans les airs, en fuyant loin de moi,
M'ont laissé pour adieux ces mots: « Tu seras roi. »

FRÉDEGONDE.

T'ont-ils réveillé?

MACBETH.

Non. Ma langue s'est glacée.
Un exécrable espoir entrait dans ma pensée.
Si loin du trône encor, comment y parvenir!

Je n'osais sans trembler regarder l'avenir.
Enfin dans mes exploits, dans ma propre innocence,
Ma timide vertu trouvait quelque assurance.
Je cherchais dans moi-même un secret défenseur ;
Et déja du repos je goûtais la douceur :
A l'instant j'ai senti, sous ma main dégouttante,
Un corps meurtri, du sang, une chair palpitante :
C'était moi, dans la nuit, sur un lit ténébreux,
Qui perçais à grands coups un vieillard malheureux

SCÈNE VII.

MACBETH, FRÉDEGONDE, SÉTON.

SÉTON.

Seigneur, sans appareil, sans garde qui le suive,
Le roi dans ce palais à l'instant même arrive.

MACBETH, pâlissant.

Ciel!

SÉTON.

Vous allez le voir.

FRÉDEGONDE, à part, avec joie.

Si tôt!

SÉTON.

Glamis le suit.
Ils vont goûter chez vous le repos de la nuit.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

MACBETH, FRÉDEGONDE.

FRÉDEGONDE.

Près du roi, sans tarder, seigneur, il faut vous rendre.

MACBETH, avec trouble.

Allons.

FRÉDEGONDE.

Ce n'est pas là le chemin qu'il faut prendre;
Vous vous trompez, Macbeth.

MACBETH, se rassurant.

Je connais mon devoir.
Allons, avec respect, tous deux le recevoir.

(Tous deux vont au devant du roi: Macbeth marche le premier; Frédegonde le suit, et continue de l'observer.)

SCÈNE IX.

MACBETH, FRÉDEGONDE, DUNCAN, GLAMIS.

DUNCAN, à Macbeth.

Oui, voilà le vainqueur dont la main aguerrie
Dans cet illustre jour a sauvé la patrie.
Sans suite, avec Glamis, je viens dans ce palais.
J'y puis dormir sans crainte.

MACBETH.

Ah! croyez qu'à jamais

Tout mon sang...

DUNCAN, à Frédegonde.

Mon aspect a paru le surprendre.

FRÉDEGONDE.

A cet excès d'honneur il n'a point dû s'attendre.
Macbeth va vous conduire à votre appartement.

DUNCAN.

Que de toi, cher Macbeth, je me plaigne un moment.
Pourquoi, venant de vaincre, et sortant des alarmes,
Quand je dois la victoire et la vie à tes armes,
N'es-tu pas accouru dans mes embrassemens
Recevoir et ma joie et mes remerciemens?
Près d'être enveloppé du bruit de ta victoire,
Tu ne veux, je le vois, qu'échapper à la gloire.
Jamais l'ambition ne corrompra ton cœur.

MACBETH.

Je mets à vous servir mes vœux et mon bonheur.

DUNCAN.

Ah! tu dois être heureux.

MACBETH.

J'ai trop sujet de l'être.

DUNCAN.

Les méchans quelquefois ont l'art de le paraître.
Vous avez un enfant, sans doute il est chéri.

FRÉDEGONDE.

C'est le fruit de mon sein; c'est moi qui l'ai nourri.

MACBETH.

Seigneur, vous soupirez!

DUNCAN.

Hélas! il me rappelle...
Mon cher fils... Donalbain, qu'une main trop cruelle...
Dis, te fais-tu, Macbeth, cet horrible tableau:
Massacrer de sang-froid un enfant au berceau?

MACBETH.

Ah, dieux!

FRÉDEGONDE.

Venez, seigneur; par ses charmes paisibles
Le sommeil va chasser ces images terribles.
Sous ces murs, près de nous, venez vous reposer.

DUNCAN.

La fatigue et la nuit semblent m'y disposer.
(à part.)
Pour moi d'un long sommeil l'heure à grands pas s'avance.

MACBETH.

Il est terrible au crime et doux à l'innocence.

DUNCAN.

Ah! qui vit sans remords, Macbeth, ne le craint pas.
(en s'arrêtant.)
Voilà donc les drapeaux conquis dans ses combats!
Ils ont coûté du sang...

GLAMIS.

Ils prouvent sa victoire.

MACBETH.

Je rends grace à Glamis, il prend part à ma gloire.

DUNCAN.

Il t'aime, cher Macbeth... A mon réveil demain

J'ai d'importans secrets à verser dans ton sein.

MACBETH.

Que toujours sur ma foi mon souverain s'assure.

DUNCAN.

Mon bonheur est bien grand. Que faut-il que j'augure?
En entrant sous ces murs, en avançant vers vous,
J'ai cru, mes chers amis, sentir un air plus doux.
Des oiseaux fortunés, volant sur mon passage,
D'un repos enchanteur m'offraient l'heureux présage.
Le ciel m'a délivré d'un noir pressentiment.

FRÉDEGONDE.

Il n'est plus d'ennemis pour vous en ce moment.
Vous ne redoutez point les embûches d'un traître.

DUNCAN.

Non, ce n'est point ici; mais le ciel est le maître.

(Macbeth et Frédegonde conduisent Duncan dans son appartement.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Il est une heure ou deux après minuit. Le théâtre n'est éclairé que par la faible lueur d'une lampe.

SCÈNE I.

FRÉDEGONDE.

Pourquoi, lorsque tout dort sous ces voûtes funèbres,
Mon époux vient-il seul consulter leurs ténèbres ?
Quelle sombre fureur, ou quel secret dessein
De terreur et d'espoir fait palpiter son sein ?
Macbeth dans sa pensée accomplit un ouvrage
Dont lui-même il a peine à supporter l'image.
Ah ! si l'ambition avait pu l'entraîner !
S'il brûlait comme moi de la soif de régner !
S'il osait... Mais que dis-je ! il est né trop timide ;
Ce n'est qu'en combattant qu'il se montre intrépide.
L'éclat d'un sceptre en vain flatterait son désir ;
Il ne sait que l'attendre, et non pas s'en saisir.
Tu n'as point, ô Macbeth, épargnant tes victimes,
L'inflexibilité qui convient aux grands crimes !
Tantôt je l'observais : il a frémi soudain

A l'aspect d'un billet qu'a repoussé sa main ;
Il l'a repris ouvert. D'où vient, prêt à s'instruire,
Que son œil égaré n'a point osé le lire ?
A ces mots seuls, « Le roi se rend auprès de vous, »
J'ai vu pâlir son front, et fléchir ses genoux.
Il n'en faut point douter, un grand objet l'enflamme.
Il rejette un espoir qui s'attache à son ame.
Nos songes sont souvent des délateurs secrets,
De nos vœux les plus sourds confidens indiscrets.
Quelque horreur que d'abord un attentat nous donne,
Son horreur diminue alors qu'il nous couronne.
Trembler de le commettre, est déja l'avoir fait ;
Et, criminel en songe, on peut l'être en effet.
Ne désespérons point. Sachons de quel mystère
Ce billet qu'il redoute est le dépositaire.
On marche : c'est Macbeth ; dans son cœur agité,
D'un œil tranquille et froid cherchons la vérité.

SCÈNE II.

FRÉDEGONDE, MACBETH.

FRÉDEGONDE.

C'est vous, mon cher Macbeth ! Quelle étonnante cause
Égare ici vos pas, quand le palais repose ?
Quoi ! me cacheriez-vous vos secrets déplaisirs ?

MACBETH.

Ah, dieux !

FRÉDEGONDE.

Permettez-moi d'expliquer vos soupirs.
Le perfide Glamis près de Duncan sommeille :
Voilà pourquoi Macbeth et s'agite et s'éveille.
Il vous est dur de voir qu'un sombre ambitieux
Dont vos exploits brillans ont fatigué les yeux,
Un courtisan flatteur jouisse sans alarmes
De la faveur d'un roi qu'ont défendu vos armes,
Qu'il insulte...

MACBETH, montrant la chambre où couche Glamis.

Il est là. Duncan, dans ses bontés,
Permet que l'insolent repose à ses côtés.
Je devrais...

FRÉDEGONDE.

Je le sais : oui, sa coupable envie,
Sans votre sang, Macbeth, ne peut être assouvie ;
Sa fureur quelque jour sur votre fils et moi...

MACBETH.

Pour frapper ce grand coup, il n'est pas encor roi.

FRÉDEGONDE.

Il le sera bientôt.

MACBETH.

Frédegonde... peut-être.
Nolfock m'a prévenu des complots de ce traître.
Il allait m'informer par quels adroits discours
Il rend suspects au roi mon zèle et mes secours :
Interrompu soudain...

FRÉDEGONDE.

Va, je peux t'en instruire;
Ce qu'il ne t'a pas dit, je saurai te le dire.
Macbeth, ton cœur se trouble, il a peine à porter
Le poids d'un grand dessein qui semble t'agiter.
Que méditeriez-vous? Répondez-moi, vous dis-je!

MACBETH.

Je ne médite rien.

FRÉDEGONDE.

Quelque soin vous afflige.
Peut-être votre songe occupe votre esprit.

MACBETH.

Je pense quelquefois à ce qu'il m'a prédit.

FRÉDEGONDE.

Vous n'auriez pas reçu de funeste nouvelle?

MACBETH.

Une lettre est venue.

FRÉDEGONDE.

Hé bien, qu'annonce-t-elle?

MACBETH.

Je ne la lirai point.

FRÉDEGONDE.

Par quels motifs secrets
Négligez-vous, seigneur, de si grands intérêts?

MACBETH.

Il est des jours d'ennuis, d'abattement extrême,
Où l'homme le plus ferme est à charge à lui-même.
Pendant l'accès mortel de nos profonds dégoûts,

Que le temps qui s'enfuit marche à pas lents pour nous !
De noirs pressentimens notre ame embarrassée
Soulève un poids fatal dont elle est oppressée.
Que cette nuit est longue !

FRÉDEGONDE.

Eh ! que ne songez-vous
A tout ce que le sort a déja fait pour vous ?
Il a de vous pourtant rapproché la couronne.

MACBETH.

Rien n'est contraire encore à l'espoir qu'il me donne.
Le reste m'est caché.

FRÉDEGONDE.

Mais enfin je ne voi
Que trois princes, Macbeth, entre vous et le roi.
Qui sait si le destin...

MACBETH.

Vain doute où je me plonge !
Si l'avenir pourtant justifiait mon songe !
Je ne sais quel espoir me flatte et m'en répond.

FRÉDEGONDE.

A ce premier oracle ose en joindre un second.

MACBETH.

Et quel est-il ?

FREDEGONDE.

Macbeth, ma faute est excusable.
Ah ! j'ai voulu sortir d'un doute insupportable.
Iphyctone découvre et prédit l'avenir.

MACBETH.

Tu l'aurais consultée ? Oh, ciel !

FRÉDEGONDE.

Pourquoi frémir ?
Je la quitte à l'instant. Sur tout ce qui te touche,
La vérité, Macbeth, a parlé par sa bouche.
Elle semblait te voir. On eût dit que les dieux,
Ainsi que tes destins, te montraient à ses yeux ;
Que ses yeux enchantés, témoins de ta victoire,
Te suivaient dans ton vol au faîte de la gloire.
« Écoute, a-t-elle dit : Dans le champ des guerriers,
« Ton noble front, Macbeth, s'est couvert de lauriers.
« Il ne te manque plus que le rang de ton maître :
« Sur cet illustre rang, qui t'éblouit peut-être,
« Voici ce que le ciel t'annonce par ma voix :
« A l'Écosse bientôt tu donneras des lois.
« Mon sceptre n'est point fait pour sceller un mensonge.
« La couronne t'attend. Souviens-toi de ton songe.
« Règne, règne, Macbeth ! »

MACBETH.

Mon doute est éclairci.
Le pouvoir du destin se manifeste ici.
« Souviens-toi de ton songe. » O ciel ! quelle puissance
De ce songe étonnant lui donna connaissance ?

FRÉDEGONDE.

N'oubliez pas, Macbeth, qu'un billet vous attend ;
Et qu'il cache peut-être un secret important.
Ce billet m'inquiète.

MACBETH.

Allons, je veux le lire ;
Et de tout aussitôt je reviendrai t'instruire.
(à part, en s'en allant.)
« La couronne t'attend. »

SCÈNE III.

FRÉDEGONDE.

Enfin je l'ai séduit.
Il court dans son ivresse où l'espoir le conduit.
Il ne m'objecte plus, dans un humble langage,
Ces timides raisons qui glacent le courage.
Des fureurs du désir son sang est allumé ;
La couronne l'enflamme, et le charme est formé.
O ciel! si de Menteth le trépas légitime
Déja par son supplice eût expié son crime!
Si l'intrépide Herfort, dans le combat blessé,
Eût expiré bientôt des coups qui l'ont percé...
Le roi, ne vivant plus, pour remplacer son maître,
Alors, avant Macbeth, je ne vois plus qu'un traître.
Ce traître est dans nos mains, donnons-lui le trépas.
Non, Glamis, non Duncan, vous n'échapperez pas.
Le sort vous a conduit dans ce palais funeste ;
Le sort a commencé, j'achèverai le reste.
Leur sommeil sera long. Ces lieux verront demain
Macbeth parler en maître, et le sceptre à la main.

Le sceptre... ah! ce bien seul pouvait remplir mon ame.
Reviens, Macbeth, reviens; même ardeur nous enflamme;
Reviens. Ce peu de sang que ta main va verser,
Quelques soins d'un moment vont bientôt l'effacer.
Frappe, et règne. Et vous, trône, ambitieuse ivresse,
Aveuglez mon époux, éclairez mon adresse!
S'il m'écoute un moment, s'il est encor tenté,
S'il penche vers le crime, il est exécuté.
O mon fils! quel espoir pour l'orgueil d'une mère!
Un jour tu seras roi.

SCÈNE IV.

FRÉDEGONDE, MACBETH.

FRÉDEGONDE.

Cher Macbeth, quel mystère,
Caché dans ce billet, n'en est plus un pour toi?

MACBETH.

Menteth n'est plus.

FRÉDEGONDE.

Qu'entends-je!

MACHETH.

Il trahissait son roi;
Il secondait Cador, la preuve en était prête:
Il a subi sa peine, et payé de sa tête.

FRÉDEGONDE.

Le destin sur Herfort aurait-il prononcé?

MACBETH.

Dans le dernier combat tu sais qu'il fut blessé;
Des coups qu'il a reçus il est mort avec gloire.

FRÉDEGONDE.

Tous deux, en même temps?

MACBETH.

Tous deux.

FRÉDEGONDE.

Puis-je le croire?
Il reste peu d'espace entre le trône et vous.

MACBETH.

Sortons...Mon sang se glace.

FRÉDEGONDE.

Hé bien, que craignez-vous?

MACBETH.

Ils dorment.

FRÉDEGONDE.

Nous veillons, et la nuit est profonde.
Ce songe...Tu m'entends.

MACBETH.

Oui.

FRÉDEGONDE.

Macbeth!

MACBETH.

Frédegonde!

FRÉDEGONDE.

Duncan près de Glamis repose en ce palais.
Quand s'éveilleront-ils?

MACBETH.

Avec le jour.

FRÉDEGONDE.

Jamais.
Voici l'instant, Macbeth ; ne vois que la couronne.
Le sort te la promet : que ton bras te la donne.
Il semblait qu'un espoir, un présage certain,
M'annonçât dès long-temps les arrêts du destin.
Il a prévu nos coups : nos coups sont légitimes.
Il a sous le fer même endormi nos victimes.
Vers ce trône éclatant, de trépas en trépas,
Plus prompt que nos désirs, il t'entraîne à grands pas.
Le temps s'enfuit, Macbeth : roi, quand Duncan sommeille,
Tu n'es plus qu'un sujet, si Duncan se réveille.
Élève, élève au ciel ton vol ambitieux ;
Las d'avoir des égaux, disparais à leurs yeux.
L'oracle s'accomplit : oui, ma grandeur s'apprête.
L'éclat de tes rayons rejaillit sur ma tête.
Quel honneur pour mon fils, et quel bonheur pour moi !
Je suis dans un instant mère et femme d'un roi.
Ah ! ne fais plus languir ma superbe espérance !
Il est temps...

MACBETH.

Mais l'honneur, mais la reconnaissance,
Mais un vieillard, un roi, mon parent, mon ami,
Ici dans mon palais, sous ma garde endormi ;
Qui, si des assassins venaient pour le surprendre,
Crierait d'abord : « Macbeth, Macbeth, viens me défendre ! »

FRÉDEGONDE, à part.

Quoi! déja le remords...

MACBETH.

Frédegonde, crois-moi :
J'ai pitié de ton fils, de moi-même et de toi.
Non, ce n'est point en vain que notre cœur frissonne :
C'est le ciel alarmé qui l'ébranle et l'étonne.
Où s'allait égarer mon esprit éperdu!
J'immolerais Duncan, moi qui l'ai défendu!
A quel prix j'achetais l'honneur du rang suprême!
Mon fils peut être heureux sans sceptre et diadème;
Pour Glamis, qu'il jouisse avec tranquillité
Du sommeil et des droits de l'hospitalité.
Ma gloire l'importune; il est barbare et traître:
Ce n'est point pour Macbeth une raison de l'être.
Tous deux à la vertu formons un prompt retour :
Tous les deux sans remords nous reverrons le jour.

FRÉDEGONDE.

Glamis sera donc roi?

MACBETH.

Grands dieux, qu'allions-nous faire?
Le trépas de Glamis devenait nécessaire.
Vainement sans sa mort j'eusse immolé mon roi;
Le fruit d'un si grand crime était perdu pour moi :
Encor contre Glamis m'eût-il fallu d'avance
De la mort de Duncan disposer l'apparence,
Être ensemble homicide et calomniateur.

FRÉDEGONDE.

D'un tel coup aisément on l'aurait cru l'auteur :
On le hait ; et, du trône héritier légitime,
C'est sur lui qu'eût tombé tout le soupçon du crime.

MACBETH.

Ton esprit, je le vois, du trône encor frappé,
Toujours du même objet est donc préoccupé ?

FRÉDEGONDE.

Je suis mère, Macbeth. Oui, ton songe, Iphyetone,
Ont tourné, malgré moi, mes yeux vers la couronne :
Et surtout, de Glamis en prévenant les coups,
J'aspirais à sauver mon fils et mon époux.
Mais je te l'avouerai, si seule et dans moi-même
Je m'étais dit jamais : « Je veux le diadème,
« Je veux que dans ce jour mon front en soit orné : »
Je suis d'un sexe faible, au fuseau destiné ;
Mais au moment d'agir, sous un dehors timide,
J'eusse eu de vingt Macbeth la vigueur intrépide.
J'ignore quel tourment m'eût été réservé ;
Mais, le projet conçu, je l'aurais achevé.

MACBETH.

O ciel ! tu frapperais le coup que je redoute ?
Sans terreur ?

FRÉDEGONDE.

Sans terreur.

MACBETH.

Et sans remords ?

FRÉDEGONDE.

Sans doute.

MACBETH.

Sans remords! sans remords... Dans ces momens affreux
Va voir si tout est calme et tranquille autour d'eux.

(Frédegonde sort.)

SCÈNE V.

MACBETH.

Que vais-je faire, ô dieux! je frémis! je frissonne!
Je sens que ma raison s'enfuit et m'abandonne.
Oui, je vois, malgré moi, qu'au meurtre destiné,
Par un pouvoir fatal ce bras est entraîné.
On dirait que ce sort, puisqu'à tout il préside,
Sur ses tables de fer grava mon parricide.
Je m'arrête, et j'y cours. Marbres silencieux,
Soyez sans souvenir, sans oreille, sans yeux!
Doublez autour de moi vos épaisseurs funèbres;
Ne sentez point mes pas glisser dans les ténèbres.
Voici l'instant.

SCÈNE VI.

MACBETH, FRÉDEGONDE.

FRÉDEGONDE.

Tout dort.

MACBETH.

Qui m'a parlé ?

FRÉDEGONDE.

C'est moi.

MACBETH.

As-tu porté tes pas dans la chambre du roi ?

FRÉDEGONDE.

Oui : j'ai tout disposé ; la porte en est ouverte.
Tout sert à nos projets ; tout répond de leur perte.

MACBETH.

Leur sommeil ?

FRÉDEGONDE.

Est profond.

MACBETH.

Ciel ! j'entends quelque bruit.
Quel mortel sous ces murs s'avance dans la nuit ?

SCÈNE VII.

MACBETH, FRÉDEGONDE, SÉTON.

SÉTON.

Les amis de Cador et Magdonel, ces traîtres,
Seigneur, de ce palais vont se rendre les maîtres.
Leurs soldats avec eux viennent d'y pénétrer.
Tout près de cette enceinte on voit leurs pas errer.
Nous entendrons bientôt éclater leur surprise ;
Leur fureur, que ces murs, que la nuit favorise,

A Glamis, à Duncan va donner le trépas.
Venez, le péril presse.

MACBETH.

Allons, je suis tes pas.
Laisse-nous.

(Séton sort.)

SCÈNE VIII.

MACBETH, FRÉDEGONDE.

MACBETH.

Ce sont eux qui se chargent des crimes.

FRÉDEGONDE.

Ils vont pour nous, Macbeth, immoler nos victimes.
A leurs coups cependant s'ils allaient échapper,
Au défaut de leurs bras, c'est à toi de frapper.

SCÈNE IX.

MACBETH, FRÉDEGONDE; UN SOLDAT qui n'est point vu.

LE SOLDAT.

Aux armes!

FRÉDEGONDE.

L'on attaque; allons, sans plus attendre,
Il faut... Vous balancez!

MACBETH.

Non, je cours le défendre!

FRÉDEGONDE, à part.

O ciel! suivons ses pas; et sachons l'entraîner
Vers le forfait heureux qui nous doit couronner.

(Elle marche sur les pas de Macbeth.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

MACBETH, croyant voir le corps de Duncan.

IL est donc toujours là! quel témoin! qu'on l'emporte.
Entrons — le voir encore! Il semble, à cette porte,
Que son corps tout sanglant est prêt à m'arrêter.
Quelle horreur! quel forfait! où fuir? où m'éviter?
(avec terreur.)
J'entends du bruit.. On vient... O supplice! ô prodige!
Quoi! de sa mort partout j'aperçois les vestiges!
Il avait bien du sang... Si je pouvais pleurer!
Loin de moi sans retour je me sens égarer.
Le désespoir... Prions: « Ciel, qui... » Tais-toi, perfide,
Ce mot vient d'expirer dans ta bouche homicide.
Mourons... Il est des dieux; je n'échapperai pas.
Je crains également la vie et le trépas.
Macbeth poursuit Macbeth. Ah! dans mon trouble extrême,
Le plus grand de mes maux est de me voir moi-même.
Je sens là des remords.

SCÈNE II.

MACBETH, FRÉDEGONDE.

MACBETH.

Malheureuse, c'est toi!
Qu'as-tu fait de Duncan?

FRÉDEGONDE.

Quels regards!

MACBETH.

Réponds-moi...
(s'interrompant avec surprise et terreur.)
Quoi! le jour ne luit point! quoi! cette voûte obscure...
Les dieux pour moi peut-être ont changé la nature.

FRÉDEGONDE.

Ah! rappelez vos sens; craignez par cet effroi
D'inspirer des soupçons sur la perte du roi.

MACBETH.

Non, je n'ai point sur lui porté ma main cruelle.
La pitié me parlait, j'étais vaincu par elle.
C'est toi, c'est toi, barbare, en empruntant ma main,
Qui viens de lui plonger un poignard dans le sein.
Mais Nolfock est vivant: c'est à lui de m'instruire.

FRÉDEGONDE.

A l'instant même ici je venais te le dire;
Il ne vit plus.

MACBETH.

J'entends. Tu l'avais fait parler.

Pour le trône, en effet, j'ai vu ton cœur brûler.
Je devrais par ta mort...

FRÉDEGONDE.

Hé bien, frappe, barbare !
Éteins, en m'immolant, le transport qui t'égare;
Je n'en murmure pas, si, revenant à toi...

MACBECTH.

Arrète donc ce sang qui coule jusqu'à moi ;
Ote-moi donc ce cœur que son forfait dévore,
Ce vieillard palpitant, ce lit qui fume encore,
Mon effroi, ma pitié, mon trouble, ma terreur,
Ces exécrables mains qui me glacent d'horreur !

SCÈNE III.

MACBETH, FRÉDEGONDE, SÉTON;
GUERRIERS ET MONTAGNARDS.

SÉTON.

Le désordre est partout, la douleur, les alarmes;
On s'étonne, on accourt, on fuit, on prend les armes.
La grandeur du forfait trouble tous les esprits.
L'un est muet d'horreur, l'autre pousse des cris.
Ils pensent voir errer sur des nuages sombres
De Glamis, de Duncan, les gémissantes ombres;
Mais, en pleurant leur sort, ils admirent le bras
Qui chassa les brigands, qui vengea leur trépas.
Tout ce peuple est déja prèt à vous reconnaître ;
Loclin lui sert de guide, il vient, il va paraître.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS; LOCLIN, GUERRIERS, PEUPLE.

LOCLIN.

Macbeth, Duncan n'est plus : j'apporte devant toi
Ce signe du pouvoir, le livre de la loi :
S'il t'assure le droit qu'il te donne à l'empire,
De tes devoirs sacrés il doit aussi t'instruire.
Ce livre inexorable, à toute heure, en tous lieux,
Offrira le reproche ou la gloire à tes yeux.
Mais l'ombre de Duncan nous demande vengeance
Des dieux dont tout mortel brave en vain la puissance.
Sur l'indigne assassin qui lui porta les coups,
Par nos vœux réunis attirons le courroux.
Quels sont les tiens, Macbeth?

MACBETH.

Qu'il meure, qu'il périsse!

FRÉDEGONDE.

Puisse le ciel bientôt nous offrir son supplice!

LOCLIN.

Le ciel reçoit vos vœux; ils seront exaucés.
Du malheureux Duncan les mânes courroucés
Du séjour de la mort sauront se faire entendre;
Ils demandent vengeance, ils la feront descendre.
(en lui présentant la couronne.)
Reçois donc, ô Macbeth, ce signe glorieux
Du pouvoir souverain que te donnent les dieux.

Qu'ils daignent sur ton front bénir le diadème!

MACBETH, à part.

Je ne puis faire, hélas! un tel vœu pour moi-même.

FRÉDEGONDE.

Que dis-tu?

LOCLIN.

Songe bien qu'ici la liberté
S'unit avec l'honneur et la fidélité;
Que la pompe des camps seule a droit de te plaire;
Qu'un roi dans nos rochers n'est qu'un chef à la guerre,
Que ce livre surtout qu'ici je te remets
Te défend d'accorder le pardon aux forfaits;
Qu'il n'en existe point pour le mortel perfide
Qui trahit son pays, jamais pour l'homicide.
Songe qu'en ce moment l'Écosse par ma voix
Te fait le défenseur, non le tyran des lois;
Qu'il leur faut obéir, pour que l'on t'obéisse.
Nous aimons la valeur, mais surtout la justice.

MACBETH.

Puissé-je, de Duncan lorsque j'ai le pouvoir,
M'acquitter comme lui d'un si noble devoir!
Ah! s'il est un mortel à sa perte sensible,
Pour qui de son trépas l'image soit terrible,
(croyant voir l'ombre de Duncan.)
Croyez que c'est Macbeth, croyez... Que me veux-tu?
Au séjour des vivans quel pouvoir t'a rendu?
Que viens-tu faire ici, fantôme épouvantable?

LOCLIN.

D'où naît cette terreur ?

FRÉDEGONDE.

Son trouble est excusable.
Le meurtre de son roi l'a trop préoccupé ;
Et d'un forfait si noir il est encor frappé.
(bas, à Macbeth.)
Est-ce à vous de frémir devant un tel prestige ?
Un guerrier... se peut-il...

MACBETH.

Il est là, là, te dis-je.

FRÉDEGONDE.

Reprenez sur vos sens un pouvoir absolu ;
Votre effroi vous abuse.

MACBETH.

Hé quoi ! n'as-tu pas lu
Écrit en traits de sang : « Point de grace au perfide,
« Jamais pour l'assassin, jamais pour l'homicide ?»

FRÉDEGONDE.

(bas.) (haut.)
Songez qu'on vous observe. Ah ! revenez à vous !
Macbeth, mon cher Macbeth... Ah! Loclin, fuyez-nous !
Vous voyez trop, hélas! dans quel trouble nous sommes.
Plaignez et la faiblesse et le malheur des hommes.

MACBETH, les regardant tous deux avec étonnement.

Vous n'avez point pâli !

FRÉDEGONDE, bas.

Suivez-moi.

MACBETH.

Non ; je sens
Que ma raison renaît et vient calmer mes sens.

LOCLIN.

Jure donc devant nous, sur ce livre terrible,
Qu'au seul bien de l'état ton cœur sera sensible ;
Que tu n'es rien ici qu'un premier citoyen,
Qui peut tout par la loi, qui sans la loi n'est rien.
Jure qu'en ce palais encor plein d'épouvante,
De Duncan égorgé calmant l'ombre sanglante,
Contre son meurtrier tu vas tout à la fois
Armer le ciel vengeur et le glaive des lois.
Ordonne qu'à l'instant son supplice s'apprête.

MACBETH, avec terreur, croyant voir l'ombre de Duncan.

Je le jure... sa mort .. Fantôme horrible, arrête !
(avec audace.)
Arrête! Hé, depuis quand, couverts de leurs lambeaux,
Des spectres déchaînés sortent-ils des tombeaux ?
Viens-tu régner encor du sein de la mort même,
Et de ton front hideux souiller le diadème ?
Et quand tu m'offriras tes yeux étincelans,
Et ta tête blanchie, et tes cheveux sanglans...

LOCLIN, avec étonnement.

Ciel !

MACBETH.

L'univers jamais n'a-t-il donc vu des crimes ?
Le cercueil autrefois renfermait ses victimes ;
La tombe était fidèle : aujourd'hui révoltés,

Les morts dans nos palais rentrent de tous côtés.

FRÉDEGONDE.

Laissez-nous, cher Loclin. Hélas! votre présence
Pourrait de ses transports aigrir la violence.
Cédez à mes désirs.

LOCLIN, aux guerriers de sa suite et aux montagnards.

Amis, retirons-nous.
La reine ainsi l'ordonne.

(Loclin se retire avec les guerriers et le peuple.)

SCÈNE V.

MACBETH, FRÉDEGONDE.

FRÉDEGONDE.

Ah, Macbeth! est-ce vous?
De vos esprits troublés n'êtes-vous plus le maître?
Dans vos sombres fureurs...

MACBETH.

J'aurai parlé peut-être.

FRÉDEGONDE.

Oui.

MACBETH.

Me suis-je trahi?

FRÉDEGONDE.

J'ai de vous, par mes soins,
Heureusement, Macbeth, écarté les témoins.

MACBETH, avec joie et un peu bas.

Ils n'ont donc point appris que je suis parricide?

FRÉDEGONDE.

On l'ignore.

MACBETH.

Aucun mot, aucun geste perfide
Ne m'est échappé ?

FRÉDEGONDE.

Non.

MACBETH, en lui montrant la couronne.

Je respire. Ah ! voilà
L'objet de tous tes vœux !

FRÉDEGONDE.

Macbeth, conservons-la.

SCÈNE VI.

MACBETH, FRÉDEGONDE, MALCOME, SÉVAR.

SÉVAR.

Seigneur, à vos vertus je dois ma confiance :
Oui, Duncan de son fils m'avait remis l'enfance.
Le voici. Ce billet que je mets dans vos mains
Vous prouve sa naissance et ses nobles destins.
Vous lui rendrez, seigneur, le sceptre de son père.
Il en est digne.

MACBETH, à part.

O ciel !

FRÉDEGONDE, à part.

Comment, par quel mystère...

MACBETH, à Sévar, après avoir lu le billet.

C'est la main de Duncan.

FRÉDEGONDE.

Vieillard, la vérité
Se fait d'abord connaître à la simplicité.
Va, l'ame de Macbeth est digne de la tienne.
(bas au garde qui vient.)
Garde, qu'auprès de nous tous deux on les retienne;
Vous m'entendez.

(Le garde sort.)

(à Sévar.)

Macbeth n'est point ambitieux.
Vieillard, cette couronne eût pu plaire à ses yeux.
Mais au fils de Duncan sans peine il va la rendre.

SÉVAR.

La vertu dans Macbeth ne doit point me surprendre.
Je ne la presse point de faire couronner
Ce sauvage orphelin que je viens d'amener.
A ce fils de Duncan j'ai donné pour culture
Les mœurs qu'en ce désert m'enseigne la nature.
C'est tout ce que j'ai pu. C'est maintenant à toi,
A lui montrer, Macbeth, le livre de la loi.
Va, ses droits et son titre, et son rang et sa vie,
Je les mets en tes mains, et je te les confie.
Je sais comme l'on traite entre cœurs généreux.

MACBETH.

Tu ne t'es pas trompé : je remplirai tes vœux.
Le malheureux Duncan ne voit plus la lumière ;
Mais son fils est vivant : je sais ce qu'il faut faire.

Des vertus de Duncan c'est le trop juste prix.

SÉVAR.

Oui, sans doute, Macbeth, les ans me l'ont appris :
Les dieux, dans les enfans, récompensent les pères.
Ce sont ces mêmes dieux, pour Duncan trop sévères,
Qui pour lui, dans son fils, par un juste retour,
Ont à la fin donné quelques marques d'amour !
(à Frédegonde.)
Compagne d'un héros, pour ce fils en ton ame
Entretiens cet amour, cet honneur qui l'enflamme.
De toi seule dépend sa faveur, son courroux.
Va, le ciel te fit mère.

(Il sort avec Malcome.)

SCÈNE VII.

FRÉDEGONDE, MACBETH.

FRÉDEGONDE.

Hé bien, que ferons-nous ?
Le sceptre te plaît-il ? Quand tu l'as osé prendre,
Quand il est dans ta main, crois-tu devoir le rendre ?

MACBETH.

Déja !

FRÉDEGONDE.

Le temps est cher, il faut nous décider.
Ce sceptre cependant est facile à garder.

MACBETH.

Comment ? explique-toi.

FRÉDEGONDE.

Ce billet est son titre;
Tu le tiens dans ta main, toi seul en es l'arbitre;
Tu peux régner, Macbeth, sans répandre de sang.

MACBETH.

Il est vrai.

FRÉDEGONDE.

Te voilà dans le suprême rang.
Anéantis ce titre, et garde la couronne.
La nuit cacha le coup, aucun ne te soupçonne.

MACBETH.

J'en conviens.

FRÉDEGONDE.

Tu verras, tranquille et sans regrets,
Malcome trop heureux rentrer dans ses forêts.
D'ailleurs, après les maux d'une guerre barbare,
Tu dois à ta patrie un roi qui les répare.

MACBETH.

Je le voudrais du moins... Duncan n'avait-il pas
Avec Glamis, dis-moi, résolu mon trépas?

FRÉDEGONDE.

Va, Nolfock me l'a dit : notre mort était sûre.
Tu sens donc dans ton cœur toujours quelque murmure?

MACBETH.

Ces souvenirs souvent reviendront me troubler.

FRÉDEGONDE

Sans doute.

MACBETH.

Ah! je le crois. Vois-tu ma main trembler?
Ce billet de Duncan renouvelle ma crainte.

FRÉDEGONDE.

Ah! tout peut aisément en réveiller l'atteinte.
Si tu cédais encore à des remords soudains!
Remets, mon cher Macbeth, ce billet dans mes mains.

MACBETH, après avoir douté pendant un instant.

Non : je veux le garder. Sans oser davantage,
De nos esprits troublés calmons un peu l'orage.
Nous nous consulterons dans un autre entretien.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

FRÉDEGONDE.

Va, garde ce billet, je n'en redoute rien.
J'empêcherai, crois-moi, qu'il ne me soit funeste.
Je tiens, je tiens le sceptre, et mon poignard me reste.
Mais j'ai vu son remords : il peut, dès cette nuit,
Voir Malcome et Sévar, et les sauver sans bruit.
Sévar, Malcome... Allons, sans tarder davantage,
Il faut sur tous les deux consommer mon ouvrage.
Ce palais par la nuit va bientôt s'obscurcir :
Voyons quels meurtriers, quels bras je dois choisir.
Tout est prévu. Régnons. Je sais ce qu'il faut faire.
N'en délibérons plus : le fils suivra le père.
Nul péril, nul tourment ne saurait m'étonner;

Je n'en connais qu'un seul, c'est de ne pas régner.
Ce n'est pas à demi qu'on aime un diadème.
Songe à Duncan, Macbeth : je suis encor la même.
Entre le trône et toi s'il faut me décider,
C'est le plus cher des deux que je prétends garder.
Mais qu'a dit ce vieillard avec son air farouche?
Quel prophétique arrêt est sorti de sa bouche?
Dans mon fils, a-t-il dit, le ciel doit justement
Placer ma récompense, ou bien mon châtiment.
Ah! si mon fils...Grands dieux! Quel est donc ce mystère?
Que m'annoncent ces mots: «Va, le ciel te fit mère»?
Je ne sais, mais je tremble, et crois, dans ma terreur,
Qu'un poignard invisible est entré dans mon cœur...
Vain effroi, taisez-vous! Je rendrais la couronne!
Allons, que le coup parte, avant qu'on le soupçonne.
Sceptre, par un forfait je veux te conserver;
Et, s'il y faut mon bras, je saurai l'achever.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

MACBETH.

Où suis-je! qu'ai-je fait! seul, sous ces voûtes sombres,
D'un pas faible et tremblant j'erre parmi les ombres.
Je sens donc la terreur. Macbeth... Ce n'est plus lui.
Tel il était hier! tel il est aujourd'hui!
En vain je le demande, en vain je le rappelle.
Je connus un Macbeth, noble, vaillant, fidèle,
Défenseur de l'état, défenseur de son roi;
Ce Macbeth généreux n'est donc plus avec moi.
Allons, délivrons-nous d'un affreux diadème.
Si je pouvais encor redevenir moi-même...
Jamais... D'un poids fatal mon cœur est oppressé.
Voilà d'horribles mains... Hé quoi! ce sang versé
Ne se taira donc plus! sous ces voûtes impies
Je crois que la vengeance a posté les furies.
Duncan me suit partout, il me glace d'effroi.
Mort pour tout l'univers, il est vivant pour moi.
Ah! quand son fils repose, égaré, solitaire,

Le sommeil pour jamais a fui de ma paupière :
Et je l'invoquerais par des vœux superflus !
Duncan m'a dit tout bas : « Tu ne dormiras plus. »
Allons, voyons mon fils. O céleste vengeance!
Je n'oserai jamais aborder l'innocence.
O mon fils! si ces dieux, en me cachant leurs coups,
Sur toi, sur ton enfance, étendaient leur courroux...
Une secrète horreur de tout mon cœur s'empare.
Non : l'homme impunément ne fut jamais barbare.
Il est des dieux vengeurs dont l'œil partout le suit.
En vain, nous entourant des voiles de la nuit,
Nous espérons tromper cet œil qui toujours veille.
Au moment du forfait la justice sommeille;
Mais soulevant son voile après l'acte inhumain,
Elle apparaît terrible, et le glaive à la main.
Quel tourment de traîner des jours tissus d'alarmes,
De ne plus voir d'objets qui nous offrent des charmes,
De se lever la nuit dans d'horribles transports,
Sans pouvoir de son sein arracher le remords!
Il vaudrait mieux cent fois, affranchi de son crime,
Dans le fond d'un cercueil remplacer sa victime.
Duncan, dans le tombeau tu ne sens plus d'effroi;
Il n'est plus de Cador ni de Macbeth pour toi;
Des complots éternels n'assiégent plus ta vie.
Le croirais-tu, Duncan? c'est ton sort que j'envie.
N'élève plus ta voix vers ce ciel outragé!
Puisque je vis encor, tu n'es que trop vengé.

Allons; à l'héritier remettons la couronne.
Ma criminelle épouse au sommeil s'abandonne;
J'ai caché mon dessein; j'ai fait tout préparer;
Avec Loclin, ici, le peuple doit entrer.
Méritons mes remords. O ciel! quelqu'un s'avance.

SCÈNE II.

MACBETH, MALCOME.

MACBETH.

C'est vous, prince, c'est vous! dans ce profond silence,
Sous ces voûtes, la nuit, qui peut vous amener?

MALCOME.

Hélas!

MACBETH.

Où courez-vous?

MALCOME.

Non, je ne puis régner.
Laissez-moi m'échapper de ce palais funeste.

MACBETH.

Mais le trône est à vous.

MALCOME.

Hé bien, je le déteste.
Je ne veux point quitter mes tranquilles forêts.

MACBETH.

Qui peut donc exciter ces sensibles regrets?

MALCOME.

Le vertueux Sévar qui m'a servi de père.

MACBETH.

Mais Duncan fut le vôtre.

MALCOME.

Ah ! dans un sort vulgaire

Si le ciel plus propice eût caché son destin,
Il n'eût jamais senti le fer d'un assassin.

MACBETH.

Plaignez les criminels, le remords les déchire.

MALCOME.

Qu'est-ce que le remords ?

MACBETH.

Je pourrais vous le dire...

Ignorez-le toujours. Mais, prince, quels attraits
Vous entraînent enfin vers vos tristes forêts ?
Quel charme trouviez-vous dans ce désert horrible ?

MALCOME.

Tout ciel est agréable où notre ame est paisible.

MACBETH.

Quels étaient vos plaisirs ?

MALCOME.

La paix, la liberté,

Parmi mes compagnons la douce égalité,
Par d'utiles travaux la pauvreté vaincue,
L'innocence en danger par mes mains défendue,
Quelquefois un mortel de sa route écarté
A qui j'offrais l'asile et l'hospitalité.

MACBETH, à part.

Ah, dieux!

MALCOME.

Dans nos déserts, qu'importe la richesse?
J'exerçais librement ma force et mon adresse.
Mon cœur sous l'humble toit où je fus apporté
D'un facile bonheur s'est toujours contenté.
Sévar a su m'apprendre à fléchir sans murmure
Sous le jong qu'à tout homme imposa la nature.
Mes rochers me sont chers; et ces tristes palais
A mes yeux sans douleur ne s'offriront jamais.

MACBETH.

Mais à régner enfin l'Écosse vous appelle.

MALCOME.

Bien mieux que moi, Macbeth, vous règnerez sur elle.
On ne m'a point instruit aux grands devoirs des rois;
Je n'ai jamais connu que mon arc, mon carquois.
Puis-je lever les yeux vers cet honneur insigne?

MACBETH.

Prince, voilà pourquoi vous en serez plus digne.
Nourri dans les forêts et dans la pauvreté,
Le ciel auprès de vous plaça la vérité.
Jamais un courtisan n'a pu par son adresse
Du rang suprême encor vous inspirer l'ivresse.
Votre devoir est grand : osez l'envisager.
Dans votre état obscur vous avez dû songer
Quel est de ce devoir le caractère auguste.
Il veut qu'on soit vaillant, qu'on soit bon, qu'on soit juste.

Hé bien ! est-il emploi plus touchant et plus beau ?
Écoutez vos penchans, marchez à ce flambeau.
Si vous aimez le peuple, et savez le défendre,
Votre cœur vous a dit tout ce qu'il faut apprendre.
Oui, le peuple l'ordonne, il lui faut obéir;
Moi-même je vous veux forcer à le servir.
(à part, avec transport.)
Je suis encor moi-même. O moment plein de charmes!
Je te rends grace, ô ciel! tu m'as rendu les larmes!

MALCOME.

De mon père, Macbeth, vous plaignez les malheurs;
Vous l'avez défendu, vous lui donnez des pleurs.

MACBETH.

Ah, prince! croyez-moi, j'ai besoin d'en répandre.
Mais le sceptre est à vous, c'est à moi de le rendre.
Oui, prince, je vous l'offre; et je l'aurai quitté
Avec plus de plaisir que je ne l'acceptai.
Ce palais est plongé dans une nuit profonde :
Gardez-vous en marchant d'éveiller Frédegonde,
Et n'interrompez pas un sommeil que cent fois
Les souvenirs du jour ont troublé chez les rois.
(Il sort.)

SCÈNE III.

MALCOME.

Que veut-il dire? Allons, puisque le ciel l'ordonne,
De la main de Macbeth recevons la couronne.

Hélas! quels tristes soins vont bientôt m'agiter!
O vertueux Sévar, faudra-t-il te quitter!
Mais, mon père, est-ce vous? Que venez-vous m'apprendre?

SCÈNE IV.

MALCOME, SÉVAR.

SÉVAR.

Macbeth va revenir; il faut ici l'attendre.
Des pas semblent vers nous s'approcher dans la nuit.
On marche : allons, Malcome, observons tout sans bruit.

(Malcome sort.)

SCÈNE V.

SÉVAR.

Mais, que prétend Macbeth? rendra-t-il la couronne?
Un effrayant pouvoir partout nous environne;
Je lis dans ses décrets, et tout est éclairci.
Il n'en faut point douter, ces trois sœurs sont ici.

SCÈNE VI.

SÉVAR, MALCOME.

MALCOME.

O mon père!

SÉVAR.

Hé bien, qu'est-ce?

MALCOME.

Ah, grands dieux! Frédegonde...
Je n'ai jamais senti de terreur si profonde.
L'air tantôt caressant, et tantôt inhumain,
Elle approche, un poignard, un flambeau dans la main.
Mais ce qui fait horreur, c'est, quand son esprit veille,
Que son corps à la fois parle, agit et sommeille.
La voici.

SCÈNE VII.

SÉVAR, MALCOME, FRÉDEGONDE.

FRÉDEGONDE.

(Elle entre endormie, un poignard dans la main droite, et un flambeau dans la main gauche. Elle s'approche d'un fauteuil. Levant les yeux au ciel avec l'expression d'une crainte douloureuse.)

Dieux vengeurs!

(Elle s'assied, pose le flambeau sur une table, remet le poignard dans son fourreau.)

SÉVAR, bas.

Un forfait la poursuit.

Écoutons.

FRÉDEGONDE, avec joie et un air de mystère.

Ce grand coup fut caché dans la nuit.

La couronne est à nous. Macbeth, pourquoi la rendre?

(avec le geste d'une femme qui porte plusieurs coups de poignard dans les ténèbres.)

Sur le fils à son tour...

SÉVAR.

Ciel! que viens-je d'entendre!

FRÉDEGONDE, en s'applaudissant, et avec la joie de l'ambition satisfaite.

Oui, tout est consommé, mes enfans règneront.

(avec la complaisance et le plaisir de la tendresse maternelle.)

Que j'essaie, ô mon fils! ce bandeau sur ton front.

(tâchant de rappeler un souvenir vague à sa mémoire.)

Qui m'a donc dit ces mots: «Va, le ciel te fit mère?»

(avec serrement de cœur.)

S'ils éprouvaient les coups d'une main meurtrière!

(très tendrement.)

O ciel!

(portant sa main à son nez avec répugnance.)

Toujours ce sang!

(très tendrement.)

Je verrais leur trépas!

(avec larmes.)

Moi, leur mère!

(avec terreur, se grattant la main.)
Ce sang ne s'effacera pas !

(avec la plus grande douleur.)
O dieux !

(en se grattant la main vivement.)
Disparais donc, misérable vestige !

(avec la plus tendre compassion.)
Mon fils ! mon cher enfant !

(se grattant la main plus vivement encore.)
Disparais donc, te dis-je !

(se grattant la main avec un dépit furieux.)
Jamais, jamais, jamais !

(comme si elle sentait un poignard dans son sein.)
Mon cœur est déchiré.

(avec de longs soupirs, les plus douloureux, et tirés du plus profond de son cœur.)
Oh, oh, oh !

(Son front s'éclaircit par degrés, et passe insensiblement de la plus profonde douleur à la joie et à la plus vive espérance.)
Quel espoir dans mon sein est rentré ?

(tout bas, comme appelant Macbeth pendant la nuit, et lui montrant le lit de Malcome qu'elle croit voir.)
Macbeth ! Malcome est là.

(avec ardeur.)
Viens.

(croyant le voir hésiter, et levant les épaules de pitié.)
Comme il s'intimide !

(décidée à agir seule.)
Allons.

(avec joie.)
Il dort.

(avec la confiance de la certitude, et dans le plus profond sommeil.)
Je veille.

(Elle regarde le flambeau d'un œil fixe; elle le prend et se lève.)
Et ce flambeau me guide.

(Elle marche vers le côté du théâtre par lequel elle doit sortir. S'arrêtant tout à coup avec l'air du désir et de l'impatience, croyant entendre sonner l'heure.)
Sa mort sonne.

(avec la plus grande attention, immobile, le bras droit étendu, et marquant chaque heure avec ses doigts.)
Une... Deux.

(croyant marcher droit au lit de Malcome.)
C'est l'instant de frapper.

(Elle tire son poignard et se retire, toujours dormant, sous l'une des voûtes.)

SCÈNE VIII.

SÉVAR, MALCOME.

MALCOME.

A son poignard, ô ciel, tu m'as fait échapper!
Mais mon malheureux père, hélas! fut sa victime.

SÉVAR.

Prince, vous avez vu quel est le poids du crime!

MALCOME.

J'aimerais mieux cent fois expirer sous sa main,
Que de cacher jamais un tel cœur dans mon sein.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS; MACBETH, LOCLIN; GUERRIERS, SOLDATS et PEUPLE.

(Il f it jour.)

MACBETH.

Guerriers, peuple, soldats, c'est en votre présence
Que de Malcome ici j'atteste la naissance :
Le voilà; de Duncan reconnaissez le fils.
Aux mains de ce vieillard cet enfant fut remis;
Ce billet est ma preuve; et, signé par un père,
Lui seul de sa naissance éclaircit le mystère;
Sévar ainsi que moi peut encor l'attester :
Oui, ce sceptre est à lui; oui, je dois le quitter.

SÉVAR.

O grandeur ! ô noblesse !

LOCLIN.

O sentiment auguste !

MACBETH.

Pourquoi s'en étonner ? je n'ai fait qu'être juste.
Mais il me reste encor... vous en allez juger,
Un coupable à confondre, un grand crime à venger;
Vous connaissez le crime; à peine par nos armes
Duncan victorieux voit finir ses alarmes,
Que par un coup affreux cet hôte infortuné,
Chez moi, dans ce palais, périt assassiné.
Combien nous avons plaint cette auguste victime

J'ai trouvé, découvert, saisi l'auteur du crime.
O quel plaisir pour vous ! que son sang odieux
Bientôt venge Duncan, et le venge à vos yeux !
Je vais dans un instant vous montrer le coupable.
Son lâche meurtrier, ce monstre détestable...

SÉVAR.

Achève : quel est-il ?

LOCLIN.

Quel est son assassin ?

MACBETH.

C'est moi qui cette nuit l'ai tué de ma main.

LOCLIN.

Non, je ne te crois pas.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS ; FRÉDEGONDE, *égarée, échevelée.*

FRÉDEGONDE.

O crime ! ô meurtre ! ô rage !
Oui, j'ai tué mon fils, sa mort est mon ouvrage !

MACBETH.

Mon fils ? ah, malheureuse !

FRÉDEGONDE.

Oui, j'ai versé son sang.
Donnez-moi vingt poignards pour me percer le flanc,
(apercevant Malcome.)
Le mien me manque ! O ciel ! c'est Malcome ! ô surprise !

SÉVAR.

Les dieux ont fait manquer ton horrible entreprise.

LOCLIN.

Va, Malcome est vivant; va, Macbeth m'a remis
Ce billet de Duncan; connois, connois son fils!

FRÉDEGONDE.

Je vois tout; mon sommeil... Le ciel dans sa colère
A massacré mon fils par la main de sa mère!
Vers Malcome croyant diriger mon chemin,
C'est sur mon propre fils qu'il a conduit ma main.
Oh! donnez-moi la mort!

LOCLIN.

Non, tu vivras, cruelle,
Ce sera ton tourment: qu'on se saisisse d'elle.

(Elle tombe sur un fauteuil, des gardes l'entourent.)

Ciel! fais que ce berceau devant ses yeux fumant
Soit pour ce monstre impie un éternel tourment!
Que ce fils, tour à tour mort et vivant pour elle,
Expire chaque nuit sous sa main maternelle;
Que ce fils, tant de fois pressé dans son berceau,
Pour le rougir encor reprenne un sang nouveau;
Qu'elle brise en mourant ce berceau qu'elle abhorre,
Et descende aux enfers pour l'y trouver encore!

MACBETH.

Guerriers, je l'avouerai, recherchant ma vertu,
Avant de m'accuser, j'ai long-temps combattu;
Enfin j'ai triomphé: compagnons de ma gloire,
N'oubliez pas du moins ma dernière victoire!

Je sens que, malgré vous, loin d'un monstre odieux,
Avec horreur, mépris, vous détournez les yeux;
Mais le ciel seul me reste, et c'est lui que j'implore.
Oui, ma tête vers lui peut se lever encore;
Depuis que j'ai moi-même avoué son trépas,
Duncan ne revit plus, il n'est plus sur mes pas.
Ces mains m'épouvantaient, je souffre leur présence;
Je n'osais plus prier, j'ai trouvé l'espérance.
Ciel! tu m'as pardonné, tu calmes mon effroi;
L'aveu qui me confond m'élève jusqu'à toi;
Je me couvre à tes yeux du remords de mon crime;
Il épure, il consacre, il pare ta victime.
Daigne accepter mon sang qui demande à couler,
Et permets que mon bras te la puisse immoler.

(Il se tue.)

FIN DE MACBETH.

VARIANTES

DE LA TRAGÉDIE DE MACBETH.

A la scène IX du deuxième acte, Duncan, après ce vers :

Recevoir et ma joie et mes remerciemens.

Mais ce palais jaloux demandait ta présence.
Revolant vers les tiens avec impatience,
Tu t'es hâté, Macbeth, modeste et triomphant,
De revoir tes foyers, ta femme, ton enfant.
Après tant de combats, dépouillant ton armure,
Tu viens te reposer au sein de la nature.
La guerre a ses honneurs, l'hymen a ses appas;
Et lorsque ton nom seul fait voler sur tes pas
Tous les cœurs empressés d'un peuple qui t'adore,
Lorsqu'en espoir déja leur œil cherche et dévore
Le front jeune et pensif où mille exploits guerriers
Demandent à la fois place à tant de lauriers,
Près d'être enveloppé du bruit de ta victoire, etc.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE IX.

SÉVAR, MALCOME, MACBETH.

MACBETH, à voix basse et mystérieusement.

Venez, le temps est cher, et la nuit nous seconde.
Suivez mes pas.

SÉVAR, à Malcome.

Allons.

(Macbeth les emmène sous une des voûtes.)

SCÈNE X.

SÉVAR, MALCOME, MACBETH; PLUSIEURS ASSASSINS.

(Cette scène se passe sous une voûte hors de la vue du spectateur.)

UN DES ASSASSINS, dans la coulisse.

Nous servons Frédegonde.

UN AUTRE ASSASSIN, aussi dans la coulisse.

Que Malcome périsse...

UN AUTRE ASSASSIN, aussi dans la coulisse.

Et tombe sous nos coups!

MACBETH, avec un long soupir.

O ciel !

(Il sort de la coulisse, et s'avance soutenu par Malcome et Sévar.)

MALCOME.

Hé quoi, Macbeth! quoi, vous mourez pour nous!
Vous avez donc reçu, courant pour nous défendre,
Le coup d'un assassin posté pour nous surprendre !

SCÈNE XI.

SÉVAR, MALCOME, MACBETH, LOCLIN;
GUERRIERS, PEUPLE.

LOCLIN.

(Il entre tout à coup avec les guerriers et le peuple.)

Ciel! Macbeth expirant!

MACBETH.

Amis, écoutez-moi;
Reconnaissez Malcome; oui, voilà votre roi!
Ce billet de Duncan atteste sa naissance.
Pour le faire périr, pour garder sa puissance,
A l'instant même ici, dans ses cruels desseins,
Frédegonde en secret payait des assassins.
Le ciel m'a secondé. J'ai sauvé la victime.
Loclin, sers de tes rois l'héritier légitime;
Prends ce billet... Sévar, et vous, mon prince... hélas!
Je meurs... Je te rends grace, ô ciel! de mon trépas.

SCÈNE XII.

SÉVAR, MALCOME, MACBETH, LOCLIN, FRÉDEGONDE; GUERRIERS, PEUPLE.

(Frédegonde entre tout à coup éveillée et interdite.)

LOCLIN, à Frédegonde.

Monstre, vois ton époux!

FRÉDEGONDE.

Ciel! Macbeth! ô surprise!

LOCLIN.

Les dieux ont fait manquer ton horrible entreprise.
Va, Malcome est vivant; va, Macbeth m'a remis
Ce billet de Duncan. Connais, connais son fils!

FRÉDEGONDE.

O fureur!

LOCLIN.

Oui, ces dieux vont punir tous tes crimes.
Mais viens-tu d'immoler de nouvelles victimes?
Ciel! de quel meurtre encor ton bras est-il fumant?

FRÉDEGONDE, regardant ses mains.

Ah! courons vers mon fils.

(en regardant vers le lit de son fils.)

Ciel! son berceau sanglant!
Je vois tout... mon sommeil... le ciel, dans sa colère,
A massacré mon fils par la main de sa mère!

(allant vers le berceau dont elle écarte les rideaux.)

Ah ! s'il vivait encor ! si quelque mouvement
M'annonçait que...

(tâtant le corps de son fils.)

Mort! mort! ô douleur! ô tourment !
Je le suivrai.

(Elle se poignarde, et tombe auprès du berceau.)

LOCLIN.

Sa mort vient d'apaiser la terre.
Le ciel s'en applaudit.

(on entend le tonnerre rouler.)

Entendez son tonnerre!
Du souffle d'une impie il épure ces lieux :
Sa voix parle au coupable et dit qu'il est des dieux.

FIN DES VARIANTES.

JEAN-SANS-TERRE,

OU

LA MORT D'ARTHUR,

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES,

Représentée pour la première fois en 1791.

AVERTISSEMENT.

Je me suis aperçu, aux représentations de cette tragédie, lorsqu'elle était en cinq actes, que les deux derniers n'intéressaient que faiblement; mais c'est le public, que le sentiment ne trompe jamais, qui m'a ouvert les yeux; c'est lui, et lui seul, qui m'a fait connaître cette faute essentielle, à laquelle peut-être j'ai été entraîné, sans le savoir, par l'affection même dont je m'étais passionné pour mon sujet. J'aurais dû penser que, du moment où Arthur, cet enfant si aimable et si malheureux, est privé de la vue, c'est, en quelque sorte, pour le public, comme s'il était privé de la vie. Il semble que la lumière du jour, en s'éteignant pour lui, fasse disparaître en même temps l'intérêt de la pièce pour le spectateur. J'ai donc pris le parti de la resserrer en trois actes, et de courir à grands pas vers le dénoûment, en hâtant la mort d'Arthur et de sa mère. J'ai fait périr ce prince par la main du roi son oncle, parcequ'en effet ce roi perfide et barbare le poignarda lui-même, et qu'il m'eût été impossible de démentir l'histoire sur un fait aussi connu; mais j'ai cru devoir le punir, en quelque façon, en lui faisant annoncer par Hubert une mort funeste et terrible, qu'il trouverait dans une coupe empoisonnée; et j'ai suivi en cela Shakespeare, qui le fait expirer devant les spectateurs, par ce genre de mort, dans les douleurs les plus cruelles.

On n'ignore point que c'est Shakespeare qui m'a fourni la scène où le roi Jean engage Hubert à brûler les yeux du jeune Arthur avec un fer rouge, et celle où Hubert tâche, mais en vain, d'éluder cette horrible commission. Ces deux scènes sont dignes du pinceau de ce grand poëte, quand il excelle; et c'est la seconde de ces deux scènes où Arthur parle avec tant de charme et d'éloquence à Hubert, qui m'a comme forcé, par la vive émotion dont elle m'a pénétré, à faire passer ce sujet sur notre théâtre.

Il ne me reste plus qu'un désir à former : c'est que l'intérêt du sujet suffise actuellement pour soutenir, pour animer tout l'ouvrage; c'est qu'instruit par le public d'une faute capitale, j'aie été assez heureux pour la corriger, et couvrir, s'il se peut, en partie du moins, les autres fautes qui me sont échappées. Au reste, je ne puis trop remercier les acteurs qui ont représenté cette pièce. Sans parler des talens de chacun d'eux en particulier, et de ce que je leur dois de reconnaissance, pouvais-je, dans le rôle d'Arthur, de ce jeune prince, à qui je donne dix ou douze ans, souhaiter une voix plus tendre, une figure plus charmante que celle de mademoiselle Simon? Pouvais-je surtout désirer plus de grace, plus d'ame, plus d'intelligence? Que pouvait-il me manquer dans le rôle d'Hubert, puisque c'est M. Monvel qui l'a rendu? Par quelles nuances délicates sait-il allier les tons les plus voisins du familier avec les accens les plus mâles ou les plus déchirans de Melpomène! Par quelles ressources prodigieuses se met-il toujours en mesure avec des moyens faibles, sans jamais rien faire perdre

aux effets les plus larges et les plus frappans de la scène tragique! Quelle obligation ne lui ai-je pas dans le personnage d'Hubert! C'est pour Arthur qu'il respire; c'est pour Arthur qu'il craint et qu'il espère. Il ne veille, il ne parle, il ne se tait, il ne dissimule que pour lui. Il est pour lui, dans cette tour funeste, comme une seconde Providence, toujours attentif, toujours présent sur les pas d'un tyran soupçonneux et féroce, qui rôde dans ses cachots, et semble y flairer ses victimes. Quelle affection! Quelle inquiétude! Quelle vigilance! L'ame d'Hubert ou de M. Monvel est partout. Cet acteur extraordinaire sent toutes les passions, se transforme dans tous les personnages. Voilà le secret des Dumesnil et des Le Kain. Comme eux, il répand de tous côtés, et dans les moindres détails, ce charme d'une création perpétuelle, cette énergie douce ou brûlante de la nature, ce feu de la vie qui le consume lui-même, et dont il anime si heureusement ses propres ouvrages.

NOMS DES PERSONNAGES.

JEAN, roi d'Angleterre, surnommé Jean-Sans-Terre.

CONSTANCE, duchesse de Bretagne, veuve de Godefroi, frère du roi Jean-Sans-Terre, et mère d'Arthur, sous le nom d'Adèle.

ARTHUR, jeune prince, âgé de dix ans, fils de Godefroi et de Constance, neveu du roi.

HUBERT, commandant en chef de la tour de Londres.

NÉVIL, commandant en second dans cette tour.

KERMADEUC, vieillard Breton.

Un officier.

Un soldat.

Personnages muets.

Gardes du roi Jean.

Troupe de soldats.

Peuple.

La scène est en Angleterre, dans la tour de Londres.

JEAN-SANS-TERRE,

OU

LA MORT D'ARTHUR.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une grande salle de la tour de Londres, sur laquelle ouvrent plusieurs prisons.

SCÈNE I.

HUBERT.

Le roi paraît troublé. Que craint-il? Et pourquoi
Veut-il s'entretenir avec Névil et moi?
Assiégé de terreurs, tremblant pour sa couronne,
Est-ce encor des complots, des forfaits qu'il soupçonne?
Haï de ses sujets, timide et furieux,
Tout est piége, révolte ou poignard à ses yeux.
Triste sort d'un tyran mal sûr du diadème!
Plus son peuple frémit, plus il frémit lui-même.
Faut-il qu'en cette tour (devoir trop rigoureux!)
J'observe de si près les pleurs des malheureux!
N'importe : demeurons dans ce séjour du crime

Peut-être j'y pourrai sauver quelque victime.
Auprès d'un roi cruel, de son peuple ennemi,
L'innocence à toute heure a besoin d'un ami.

SCÈNE II.

HUBERT, LE ROI JEAN, NÉVIL; GARDES.

LE ROI, à ses gardes.

Sortez.
(Ils se retirent.)
De cette tour, Hubert, ma confiance
Vous remit dès long-temps la garde et la défense.
Vous, Névil, dans ce fort vous commandez sous lui:
J'y viens chercher moi-même un asile aujourd'hui.
(Il s'assied. Hubert et Névil prennent place à ses côtés.)
Parmi ces prisonniers, qu'il faut craindre sans doute,
Il en est un surtout, amis, que je redoute.

HUBERT.

Et qui?

LE ROI.

Ce jeune Arthur, le fils de Godefroi,
Ce seul fils de mon frère, et qui crut être roi.

NÉVIL.

Ciel! qu'entends-je? en mourant, quoi! Richard, votre frère,
N'a-t-il pu vous léguer le sceptre d'Angleterre?
A son neveu, sans doute, il vous a préféré;
Mais il en eut le droit, et ce droit est sacré.
Seul, entre Arthur et vous, du sceptre il fut l'arbitre.

Son testament enfin n'est-il pas votre titre?
Couronné sous nos yeux, sur votre trône assis,
Vos droits depuis long-temps ne sont plus indécis.
A la mort de Richard, s'il eût vu la lumière,
Godefroi, votre aîné, succédait à son frère.
Sans débats sur le trône il eût d'abord monté;
Mais son fils, mais Arthur en put être écarté.
Il le fut par Richard; et, dès ce moment même,
Son choix a consacré vos droits au diadème;
Et je ne comprends pas comment dans votre cœur
Il entre quelque doute ou la moindre terreur.

HUBERT.

Sire, c'est un principe établi sur la terre,
Qu'un fils dans tous ses droits représente son père.
Ainsi, le jeune Arthur, le fils de Godefroi,
Par les droits de son père eût été notre roi;
Mais Richard (je le veux), soit raison, soit caprice,
Vous a transmis son rang sans blesser la justice.
Oublions le passé : mais n'entendez-vous pas,
Pour réclamer Arthur, le vœu de ses états?
Vous-même examinez, voyez ce qu'ils prétendent;
C'est leur prince, leur duc que leurs cris redemandent.
Ah! c'est le retenir trop long-temps parmi nous :
Il est à ses sujets, sire, il n'est point à vous.
Rendez-leur cet enfant.

NÉVIL.

Mon avis est contraire.
Arthur est de la paix un garant nécessaire.
Dans les plaines d'Anjou quand votre bras guerrier

Vainquit ses généraux, l'arrêta prisonnier,
Riche d'un tel otage, et dédaignant la gloire,
Vous vîtes dans lui seul le fruit de la victoire.
Dans Londres sur vos pas vous l'avez amené;
Songez comme on plaignit ce prince infortuné,
Comme on voulut bientôt vous enlever ce gage.
De ses sujets, dit-on, ce complot fut l'ouvrage.
Plus d'un Breton alors fut jeté dans la tour.
Il faut d'un tel complot craindre encor le retour.
Vous connaissez ce peuple. Ici, tout est orage :
Ce prince est dans vos mains, gardez cet avantage.
On peut vouloir encor l'enlever aujourd'hui,
Et cette tour, du moins, vous répondra de lui.

HUBERT.

Sire, hé quoi! cet enfant (je vous parle sans feinte)
Peut-il à votre cœur inspirer tant de crainte?
De lui si quelque chose était à redouter,
Ce serait son malheur, qu'on aime à raconter.
Sire, m'en croirez-vous? Sensible à sa misère,
Rendez-lui, sans tarder, les états de sa mère.
Qu'il retourne en Bretagne, où ses tristes sujets
L'appellent chaque jour par leurs justes regrets.
Si Constance respire, après sa longue absence,
Elle ira, près d'un fils, bénir votre clémence,
Sans vouloir vainement défendre, à l'avenir,
Des droits qu'elle abandonne, et ne peut soutenir.

LE ROI.

Hé bien! c'est cet enfant qu'il faut que je redoute.
Ce n'est point un vain bruit, une erreur que j'écoute :

On en veut à mon trône; on vient de m'informer
Qu'en sa faveur bientôt un parti doit s'armer.

NÉVIL.

Et que prétendrait-il? Croit-on que l'Angleterre
Place au trône un enfant privé de la lumière?
Car enfin, c'est un bruit qui, par vos soins semé,
S'est répandu partout, et partout confirmé.
Sire, ce bruit heureux, quoiqu'il soit infidèle,
Éteindra des Anglais et l'amour et le zèle.
Ne vous alarmez point. Quel que soit ce parti,
Vous savez leur complot, il est anéanti.

LE ROI.

Mais le peuple est extrême et facile à séduire.

NÉVIL.

Il lui faut plus d'un jour pour vous ôter l'empire.

HUBERT.

Il s'emporte aisément.

NÉVIL.

Il obéit toujours.

HUBERT.

Mais vous n'avez pas, sire, entendu leurs discours.
« Quand Arthur est exclus du trône d'Angleterre,
« Hé pourquoi, disent-ils, lui faire encor la guerre?
« Fallait-il que son oncle, outrageant leur destin,
« S'armât contre une veuve et contre un orphelin?
« Né du sang de nos rois, est-ce pour la misère,
« Pour les murs d'un cachot qu'Arthur est sur la terre?
« Qu'a donc fait cet enfant, ce prince infortuné?

« Hélas! est-ce un forfait pour lui que d'être né?
« Dix ans, voilà son âge; et sa triste paupière
« N'ouvre plus dans ses yeux passage à la lumière.
« Ses yeux, quand le jour luit, privés de son flambeau,
« Semblent déja couverts de la nuit du tombeau.
« Encore si sa mère, en aidant sa faiblesse,
« Donnait à cet enfant ses soins et sa tendresse!
« Mais elle est loin de lui, sans asile, sans cour;
« C'est en vain qu'il l'appelle, en appelant le jour. »
Ainsi ce bruit trompeur qu'a semé votre adresse,
Le rend encor plus cher, touche, émeut, intéresse;
Et les mères surtout, en regardant les cieux,
Ne le nomment jamais que les larmes aux yeux.
Non, sire, le pouvoir, la force n'est pas sûre.
Craignez d'aigrir les cœurs, et d'armer la nature.
Renvoyez en secret ce prince en ses états:
La justice le veut; ne la repoussez pas.

LE ROI.

Il n'est pas temps encore. Hubert, je vais attendre
Un de ces factieux qu'on doit bientôt surprendre.
(Il se lève.)
Vous, Névil, suivez-moi. Vous, Hubert, de ce pas,
Allez voir cet enfant, et ne l'instruisez pas.
Tous ces droits incertains, et qu'on agite encore,
Il est à souhaiter, Hubert, qu'il les ignore.
Qu'aucun autre que vous ne s'approche de lui.
(Il sort avec Névil.)

SCÈNE III.

HUBERT.

Cher Arthur, quel sera ton destin aujourd'hui?
Croirai-je enfin pour toi que le ciel se déclare?
Mais, hélas! je crains tout d'un roi sombre et barbare
Noble et jeune captif qu'on prive de son rang,
A quoi tiennent tes jours? A la peur d'un tyran.
Va, je te servirai jusqu'à ma dernière heure.
(en regardant la porte de la prison d'Arthur.)
O le sang de mes rois, est-ce là ta demeure?
Dieu! soustrais son enfance à de perfides coups!
Mais ouvrons. Ma main tremble.

SCÈNE IV.

HUBERT, ARTHUR.

ARTHUR.

Ah, cher Hubert, c'est vous!
Savez-vous de ma mère au moins quelque nouvelle?

HUBERT.

Non : je n'ai rien appris, et tout se tait sur elle.

ARTHUR.

Tout se tait!

HUBERT.

Vous pleurez.

ARTHUR.

Ah ! je tremble toujours.
Daigne le ciel la plaindre et veiller sur ses jours !
Mais pour moi, cher Hubert, hélas ! je lui demande
De me laisser mourir.

HUBERT.

Votre tristesse est grande.
Vous haïssez donc bien cette sombre prison ?

ARTHUR.

Jugez vous-même, Hubert ; voyez si j'ai raison.
Dites : n'est-il pas dur, quand le ciel me fit naître
Pour vivre en un palais, libre, heureux et sans maître,
D'être ainsi sous ces murs ? Ah ! sans vos soins si doux,
Je serais mort cent fois.

HUBERT.

Mais vous m'aimez donc, vous ?

ARTHUR.

Si je vous aime... Hubert, quand je vous vis paraître,
Je n'étais pas d'abord jaloux de vous connaître.
Mais lorsque j'eus enfin pu lire dans vos yeux...

HUBERT.

Hé bien, qu'y vîtes-vous ?

ARTHUR.

Je rendis grace aux cieux.
J'y lus qu'un jour (mon cœur m'avertissait d'avance)
Vous m'aimeriez.

HUBERT.

(à part.)

Sans doute. O l'aimable innocence!

ARTHUR.

Dites-moi, cher Hubert, avez-vous des enfans?

HUBERT.

L'hymen ne m'a jamais fait de si chers présens.

ARTHUR.

Ah! je les eusse aimés. Oubliant mes misères,
J'aurais, parmi nos jeux, cru vivre avec mes frères.
Hubert...

HUBERT.

Vous m'observez.

ARTHUR.

Je pense que vos traits
Montrent toujours votre ame, et n'ont trahi jamais.

HUBERT.

Et ceux du roi?

ARTHUR.

Du roi!

HUBERT.

Dites.

ARTHUR.

Puis-je connaître...
Hubert... si...

HUBERT.

Répondez. Ils vous font peur, peut-être.

ARTHUR.

O si quelque ennemi l'animait contre moi !
Si je pouvais, Hubert, m'échapper !

HUBERT.

(à part.) (haut.)
Ciel ! Hé quoi!
Y songiez-vous, Arthur ?

ARTHUR.

Ah ! déja dans moi-même...
J'ai regardé partout, et...

HUBERT.

Prince, je vous aime.
Gardez-vous d'y penser. Prenez garde. Le roi...

ARTHUR.

Il me tuerait peut-être, Hubert ! Oui, je le croi.
Si pourtant vous m'aidiez...

HUBERT.

Silence! il faut se taire.
(à part.)
Non jamais, ce bonheur, nous ne l'aurons.

ARTHUR, à part.

J'espère.
Vous venez de vous dire, à vous-même, à l'instant :
« Non jamais, ce bonheur, nous ne l'aurons. »

HUBERT.

Comment!

ARTHUR.

Oui : vous avez dit, « nous. » Oh ! si j'osais tout dire...

HUBERT.

Hé bien, Arthur, parlez. Vous devez m'en instruire.

ARTHUR.

Mais votre bouche, au moins, n'en parlera jamais,
A mon oncle surtout.

HUBERT.

Oui, je vous le promets.

ARTHUR.

Il me faut un serment, je le veux.

HUBERT, à part.

Quel mystère!

(haut.)
Un serment! et par qui?

ARTHUR.

Jurez-moi par ma mère.

HUBERT.

Oui, je jure par elle. Allons, instruisez-moi.

ARTHUR.

Ah! c'est le ciel, Hubert, qui m'inspira, je croi.

HUBERT.

Parlez.

ARTHUR.

Dans mon berceau, ma mère, à ma naissance,
Se plut d'un don bien cher à parer mon enfance,
D'une croix que toujours, fidèle à son dessein,
Avec respect, Hubert, je portai sur mon sein.
Elle m'a dit souvent, lorsque j'ai pu l'entendre :
« Puisse ce signe heureux, mon cher fils, te défendre,

« Te protéger toujours ! » Dans ma captivité,
Un espoir à mon cœur enfin s'est présenté.

HUBERT.

J'entends.

ARTHUR.

Sur cette croix, pour me faire connaître,
J'ai gravé ces trois mots, qui toucheront peut-être :
« Anglais, sauvez Arthur ! »

HUBERT.

Et l'avez-vous ?

ARTHUR.

Oh, non!
Je l'ai fait aussitôt tomber de ma prison.

HUBERT.

Quel était votre espoir ?

ARTHUR.

Qu'un mortel né sensible,
Tel que vous, cher Hubert, de cette tour horrible,
Avec quelques amis, voudrait bien me tirer.

HUBERT.

Arthur, à cette erreur n'allez pas vous livrer.

ARTHUR.

Oui, vous avez raison. Ah ! s'il était possible !
Si ces pierres, ce mur n'était pas insensible !
Mais d'où viennent mes pleurs? Qui les fait donc couler...
Votre main, cher Hubert! Je sens mon corps trembler.
La mort est sur mes pas, la terreur m'accompagne.
Oh ! si vous m'emmeniez au fond de la Bretagne !

Si notre fuite... Hubert, ayez pitié de moi.
Voyez à vos genoux le fils de Godefroi,
Le sang des souverains.

HUBERT.

On vient, cachez vos larmes.

ARTHUR.

Hubert! mon cher Hubert!

HUBERT.

Rentrez.

(Il le renferme dans sa prison.)

SCÈNE V.

HUBERT.

Avec quels charmes
Il vient de me parler! O mon Dieu! si ta croix
Pouvait de sa prison le tirer cette fois!
C'est toi qui dans les fers, inspirant son enfance,
Lui fis par cette croix tenter sa délivrance;
Ton œuvre est commencée, achève, éclate enfin!
Ne t'es-tu pas nommé le dieu de l'orphelin?
Oh! si ta croix tombée entre des mains fidèles...

SCÈNE VI.

HUBERT, LE ROI JEAN.

LE ROI.

On vient de découvrir le chef de ces rebelles.
Sous ces murs, par mon ordre, on l'amène enchaîné.
Dans les états d'Arthur on prétend qu'il est né.
C'est un mortel sans nom, courbé par la vieillesse.
Sa bouche avouera tout par crainte ou par faiblesse.
Avec art cependant il faut l'interroger.

HUBERT.

Sire, d'un pareil soin vous pouvez me charger.

LE ROI.

Mais il est dans ces lieux une femme inconnue,
Parmi les noms obscurs dans la foule perdue,
Qui d'un premier complot servait la trahison,
Quand un parti d'Arthur attaqua la prison.
D'autres soins occupé, tout ce que j'ai su d'elle,
C'est qu'elle est jeune encore, et qu'on la nomme Adèle.
J'aurais pu dans l'instant la punir du trépas ;
Mais elle vit, Hubert, je ne m'en repens pas.
Ce chef de conjurés la connaîtra peut-être.
La Bretagne, dit-on, tous deux les a vus naître.
Permets-leur de ma part un facile entretien ;
Entends, sans être vu, leurs discours, leur maintien.

L'un par l'autre, en un mot, tâche de les surprendre.
Ah! c'est encor d'Arthur que je dois me défendre.
Cherchons les criminels, découvrons leurs complots;
Et de leur sang après faisons couler les flots.

(Il sort avec Hubert.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

HUBERT, CONSTANCE, sous le nom d'Adèle; KERMADEUC.

HUBERT.

Étranger, oui, le roi craint d'être trop sévère,
Et sans doute votre âge adoucit sa colère.
Madame, dès long-temps prisonnière en ces lieux,
Le jour doit à la fin vous paraître odieux.
Le roi plaint votre sort, et, malgré son injure,
(à tous les deux.)
Il veut vous rendre au moins votre prison moins dure.
Vous pourrez vous parler, et, sous ces murs, tous deux
Goûter le seul plaisir qui reste aux malheureux.
(Il sort.)

SCÈNE II.

CONSTANCE, sous le nom d'Adèle; KERMADEUC.

KERMADEUC.

J'ignore les ennuis que votre ame renferme,
Madame; mais des miens je touche enfin le terme.

Je sens que chaque jour m'approche du tombeau,
Et du soleil pour moi fait pâlir le flambeau.
La terre me rappelle. Il est temps de lui rendre
Ce corps presque détruit que son sein va reprendre;
Mais vous, madame, vous! à la fleur de vos ans,
Vous aurez à gémir, à soupirer long-temps.
Dans nos malheurs pourtant, madame, je rends grace
Au destin moins cruel qui près de vous me place.
Quoiqu'ici pour nos jours je craigne avec raison,
Je tremblerais bien plus dans une autre prison.
Vous connaissez Pomfret.

CONSTANCE.

Pomfret! ce lieu terrible,
Ce château si fatal, sanglant, inaccessible;
Où tant de grands, de rois ont reçu le trépas;
Où le tyran nous frappe, et ne se montre pas;
Où tant d'ordres secrets, ou plutôt tant de crimes,
Sans bruit et sans péril immolent ses victimes.
Si le roi m'envoyait sous ces murs odieux,
Je crois que de terreur je mourrais à ses yeux.

KERMADEUC.

C'est ici, par pitié, que le ciel nous rassemble.
Dans nos malheurs, du moins, nous gémirons ensemble;
Mais vos yeux, je le vois, ont versé bien des pleurs;
Leur éclat fut souvent flétri par les douleurs.
Que je plains votre sort!

CONSTANCE.

Votre pitié me touche.

Hélas! mes longs malheurs m'avaient fermé la bouche.
Qu'il est doux pour ce cœur, qui trop long-temps s'est tu,
D'entendre encor du moins l'accent de la vertu !

KERMADEUC.

Madame, pardonnez : je me trompe sans doute ;
Mais plus je vous regarde, et plus je vous écoute,
Plus je me sens troublé, plus je crois dans vos traits
Démêler... Vaine erreur !

CONSTANCE.

Ah, parlez !

KERMADEUC.

Non jamais
Mes yeux, mes tristes yeux ne reverront Constance.

CONSTANCE.

Quoi ! vous la connaissez !

KERMADEUC.

Hélas ! dans son enfance
Je l'ai vue à sa cour, quand son père autrefois
A ses nobles Bretons dictait encor ses lois.
Il n'est plus ; et sa fille, errante, malheureuse,
Dérobe ou traîne au loin son infortune affreuse.
Ma souveraine, hélas ! n'a plus dans l'univers
Que la fuite, ses pleurs, et peut-être des fers.

CONSTANCE.

Vous êtes donc instruit de toute sa misère ?

KERMADEUC.

Le plus grand de ses maux, madame, est d'être mère.
Ah! si vous aviez vu, dans des temps plus heureux,

Arthur, son jeune Arthur, cet enfant généreux,
De graces et d'esprit étonnant assemblage,
Et déja de nos ducs annonçant le courage !
Oui : j'étais prêt pour lui, je ne m'en repens pas,
Dans un projet trop juste, à braver le trépas.

CONSTANCE.

Un projet! ciel! qu'entends-je! Écoutez, je suis mère...
Un enfant... Ah! parlez, expliquez ce mystère;
Ne me déguisez rien.

KERMADEUC.

Madame, écoutez-moi.
Au pied de cette tour, dans un muet effroi,
Je déplorais le sort de la triste Constance,
Les malheurs de son fils, son sort, son innocence.
Je cherchais sous quels murs, facile à s'alarmer,
Son tyran soupçonneux avait pu l'enfermer.
Hélas! est-il vivant, me disais-je en moi-même?
Tandis que, m'égarant dans ma tristesse extrême,
Je laissais mes regards, errant sur leurs contours,
Parcourir l'épaisseur de ces antiques tours,
J'y découvris dans l'ombre une étroite ouverture,
Par où, dans ces cachots, ranimant la nature,
Le soleil, chaque jour, vient, par ses premiers feux,
Consoler la langueur et l'œil du malheureux,
Du malheureux qui semble oublier sa misère,
Et du moins un moment sourit à sa lumière.
Une main en jeta, prompte à se dérober,
Un objet inconnu que mon œil vit tomber.

Je cours. Ciel ! qu'aperçois-je! ô fortuné présage !
De la foi des chrétiens le sacré témoignage,
Une croix sur laquelle, immobile et surpris,
En cachant mes transports, je lus ces mots écrits...

CONSTANCE.

Hé bien! quels sont ces mots? Hâtez-vous de répondre.

KERMADEUC.

« Anglais, sauvez Arthur! » Vous semblez vous confondre.
D'où vous vient tout à coup ce prompt saisissement?

CONSTANCE.

Il serait dans ces murs!

KERMADEUC.

Et qui donc?

CONSTANCE.

Mon enfant!
Arthur, mon cher Arthur!

KERMADEUC.

Quoi! c'est vous! c'est Constance!
C'est vous, ma souveraine! O ciel! ô providence!

CONSTANCE.

Quels étaient vos desseins, vieillard trop généreux?

KERMADEUC.

Tirer votre cher fils de son cachot affreux,
Armer tous vos Bretons, soulever l'Angleterre,
Le rendre à son pays, à son peuple, à sa mère.

CONSTANCE.

Ah! je l'avais tenté ce courageux dessein;
Le ciel, qui l'a trahi, l'avait mis dans mon sein.

Du moins, dans mon malheur, à mon secret fidèle,
J'ai déguisé mes traits, j'ai pris le nom d'Adèle.
Sous d'humbles vêtemens, dans mon adversité,
J'ai porté le mépris, des fers, la pauvreté.
Mais je n'en gémis point, puisque mon fils respire.
Il est, il est ici.

KERMADEUC.

Tremblez de l'en instruire.

CONSTANCE.

L'avez-vous cette croix, cet instrument sacré
Du plus grand des projets par le ciel inspiré ?

KERMADEUC.

Craignant d'être surpris, ma prudence et mon zèle
L'ont remise à Kerbeck, mon compagnon fidèle.
Cette croix dans ses mains va grossir un parti
Qui, malgré nos revers, n'est point anéanti.
Ce signe des chrétiens soutiendra leur courage.
Oui, j'en conçois l'espoir; oui, j'en crois mon présage.

SCÈNE III.

CONSTANCE, sous le nom d'Adèle ; KERMADEUC, HUBERT.

(Hubert paraît tout à coup.)

CONSTANCE, à Kermadeuc.

O ciel ! qu'avons-nous dit ? Ah ! mon fils est perdu !
On sait tout.

HUBERT.

Oui, madame, et j'ai tout entendu.

CONSTANCE, bas à Kermadeuc.

Hélas! j'avais déja conçu quelque espérance.

KERMADEUC, bas à Constance.

Nous-mêmes nous avons averti la vengeance.

CONSTANCE, à Hubert.

Ils nous ont entendus, ces murs silencieux?

HUBERT.

Ces murs ont, en tout temps, des oreilles, des yeux.

CONSTANCE.

Vous savez de nos maux la déplorable histoire?

HUBERT.

Et si je les plaignais, daigneriez-vous m'en croire?

CONSTANCE.

Vous, qui dans cet instant...

HUBERT.

J'ai paru vous trahir;
Mais votre sort me touche, et je viens vous servir.

CONSTANCE.

Hélas! que dites-vous? Et sur ce témoignage...

HUBERT.

De ma sincérité désirez-vous un gage?
Je veux moi-même ici seconder vos desseins,
Délivrer votre fils, ce vieillard que je plains;
Vous sauver tous les trois.

CONSTANCE.

Qu'entends-je? Puis-je craindre

Que si long-temps, hélas! vous consentiez à feindre?
Par de cruels devoirs à votre état lié,
Vous êtes donc encor sensible à la pitié?

HUBERT.

Ne suis-je pas un homme?

CONSTANCE.

Ah! jamais sur la terre,
Les tyrans n'éteindront ce sacré caractère.
Avec ce sentiment, hélas! tout cœur est né;
L'homme gémit partout sur l'homme infortuné.

KERMADEUC.

Comment nous échapper de cette tour funeste?

HUBERT.

J'y commande, il suffit. Je me charge du reste.

CONSTANCE.

Ah! plaignez les terreurs d'un vieillard consterné,
Que vos rares bienfaits ont d'abord étonné.
Oui, vous allez sans doute achever votre ouvrage.
Pourtant, si vous vouliez m'en donner quelque gage;
Si vous sentiez combien dans ce cœur palpitant
S'irrite le désir d'embrasser mon enfant!

HUBERT.

Non. Je vous ai compris. Perdez cette espérance.

CONSTANCE, bas à Kermadeuc.

Sa voix m'a fait frémir. Que faut-il que je pense?
(à Hubert.)
Puis-je au moins dire un mot, et vous interroger?
Êtes-vous père?

HUBERT.

Moi ! ce nom m'est étranger.

CONSTANCE.

(à part,) (haut.)
Je n'en obtiendrai rien. Du moins, si votre adresse
M'aidait à soulager le vœu de ma tendresse !
Un moment, sous ce voile, immobile témoin,
Si je pouvais le voir et l'entendre de loin !
Ce bonheur sur mes maux répandrait quelques charmes;
Je me dirais du moins, en répandant des larmes,
« Je suis donc mère encor ! c'est mon fils que je vois.
« Voilà son air, son port, et son geste, et sa voix. »
Hélas ! vous méritiez sans doute d'être père.
Sa prison n'est pas loin. Vous voyez, je suis mère.
Oh ! daignez seulement ne pas me le cacher.
Me refuserez-vous ?

HUBERT.

Je vais vous le chercher.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

CONSTANCE, sous le nom d'Adèle; KERMADEUC.

CONSTANCE.

Auprès des malheureux, sous ces voûtes terribles,
Le ciel a quelquefois placé des cœurs sensibles.
Il a plaint nos malheurs, il ne peut nous trahir.

KERMADEUC.

Non: je ne le crois pas.

CONSTANCE.

Il cède à mon désir.
Je vais revoir mon fils.

KERMADEUC.

Mais de votre tendresse,
Madame, en ce moment rendez-vous la maîtresse.

CONSTANCE.

Je le serai.

KERMADEUC.

L'on vient.

CONSTANCE.

Je tremble.

KERMADEUC.

Ah! dans ces lieux,
Sous ce voile, avec soin, cachez-vous à ses yeux.

(Elle se retire dans un enfoncement.)

SCÈNE V.

CONSTANCE, sous le nom d'Adèle; KERMADEUC, HUBERT, ARTHUR.

(Hubert amène le jeune prince.)

ARTHUR, à Kermadeuc.

Vieillard, vous dont j'honore et l'âge et la sagesse,
Est-il vrai qu'à mon sort votre cœur s'intéresse?

KERMADEUC.

Souffrez qu'avec respect, et touchant votre main,
Je m'incline en pleurant devant mon souverain.

ARTHUR.

Que faites-vous? hélas! dans l'état où nous sommes,
Le ciel me dit assez qu'il fit égaux les hommes.
C'est bien plutôt à moi, par de justes tributs,
D'honorer le premier votre âge et vos vertus.
La Bretagne, vieillard, dit-on, vous a vu naître.
Mais pour moi, j'ai perdu l'espoir d'y reparaître.
Mon peuple est-il heureux?

KERMADEUC.

Il sent tous vos malheurs,
Et le seul nom d'Arthur lui fait verser des pleurs.

ARTHUR, à part.

Qu'il est doux d'être aimé. Sentiment plein de charmes!
Si je pouvais un jour les payer de leurs larmes!
J'eus une mère, hélas! vous avez vu sa cour.
On ne sait ni son sort, ni quel est son séjour.
Peut-être elle n'est plus.

KERMADEUC.

Pourquoi perdre espérance?
Le ciel peut vous la rendre, et plutôt qu'on ne pense.

ARTHUR.

Quel bonheur! cher Hubert, l'espérez-vous aussi?
Je voudrais bien la voir, mais ce n'est pas ici.
Dites-moi : pensez-vous qu'elle respire encore?

HUBERT.

Je vous l'ai déja dit, tout son peuple l'ignore.

ARTHUR.

Ah! si...

HUBERT.

Rassurez-vous.

ARTHUR.

Si tel est mon malheur,
Je n'ai plus, cher Hubert, qu'à mourir de douleur.
Ma mère!

CONSTANCE.

Oh, dieu!

ARTHUR.

Ma mère!

CONSTANCE.

O contrainte cruelle!

ARTHUR.

Viens près de moi.

CONSTANCE.

Je meurs.

ARTHUR.

C'est Arthur qui t'appelle

CONSTANCE.

Hé bien, courons... Je cède à mon saisissement.

HUBERT, bas.

Contenez ces transports.

CONSTANCE.

O constance! ô tourment!
Arthur! mon cher Arthur!

ARTHUR.

Que viens-je ici d'entendre?

CONSTANCE, bas.

C'est ta mère.

HUBERT, bas.

Arrêtez.

CONSTANCE.

Je ne puis m'en défendre.

HUBERT, à Kermadeuc.

J'entends du bruit. On vient. Allons: retirez-vous.
(à Arthur.)
Suivez-moi, je le veux. Madame, laissez-nous.

(Elle sort cachée sous son voile, et regardant toujours son fils.)

SCÈNE VI.

HUBERT.

Ils sont sortis. Ce bruit m'aura trompé peut-être.
Non, d'un si doux transport mon cœur n'est plus le maître.
Quelle mère! et quel fils! Qu'aperçois-je? le roi!

SCÈNE VII.

HUBERT, LE ROI.

LE ROI.

Mon chagrin, cher Hubert, m'amène près de toi.

HUBERT.

Quoi donc?

LE ROI.

De l'amiral la triste mort s'approche.
Peut-être n'est-il plus... Je me fais un reproche.

HUBERT.

Sur quoi?

LE ROI.

Lorsque toujours tu m'as si bien servi,
C'est de n'avoir encor rien fait pour mon ami.

HUBERT.

J'ai rempli mon devoir quand je vous fus fidèle.

LE ROI.

Tous nos sujets pour nous n'ont pas le même zèle.
Laisse-moi faire, Hubert : oui, bientôt, je le vois,
Je pourrai m'acquitter de ce que je te dois.
Hé bien! ces prisonniers? cette femme inconnue,
Quelle est-elle?

HUBERT.

Je l'ai long-temps entretenue :
C'est une femme obscure, et faible, et sans secours,

Dans l'ombre et dans l'oubli traînant ici ses jours.
Quand on voulut d'Arthur vous arracher l'enfance,
De ce premier complot on lui fit confidence;
Et, dès qu'il fut connu, vos ordres, dans ces lieux,
L'ont, dans le même instant, soustraite à tous les yeux:
Des projets avortés d'une troupe imprudente,
J'ose vous en répondre, elle était innocente.
Vous pourriez, moins sévère, et sans crainte aujourd'hui,
Par pitié pour tous deux, la laisser près de lui.

LE ROI.

Mais ce vieillard?

HUBERT.

Je n'ai rien tiré de sa bouche.
Il se tait froidement sur tout ce qui le touche.

LE ROI.

Il faut, mon cher Hubert, les observer tous deux.

HUBERT.

Sire, plus que jamais je veillerai sur eux.

LE ROI.

Mais en douté-je, Hubert? N'ai-je pas vu ton zèle?
Partout, dans tous les temps, tu m'es resté fidèle.
Mon ami, je le sais, je peux compter sur toi.
Névil cherche à me plaire, il ferait tout pour moi;
De mes moindres chagrins il comprendrait la cause.
Mais, Hubert, c'est sur toi que mon cœur se repose.
Sur toi... Je t'aime, Hubert.

HUBERT.

Croyez, sire...

LE ROI.

Aujourd'hui,
Si mon front t'a paru triste et chargé d'ennui,
Ce n'est pas sans sujet; la foudre est sur ma tête.
Déja, pour m'assurer d'un port dans la tempête,
J'ai doublé les soldats, les postes de la tour;
J'en ai fait mon rempart, mon espoir, mon séjour.
Avec Névil et toi j'en défendrai la porte.
Je veux qu'aucun mortel n'y pénètre et n'en sorte.

HUBERT.

Que craignez-vous?

LE ROI.

Le peuple examine mes droits.
Il a souvent exclus, repris, chassé ses rois.
Ce peuple, ces complots, ce vieillard, tout me gêne.
J'entends l'Anglais qui gronde et frémit dans sa chaîne.
C'est cet Arthur encor que l'on veut délivrer.

HUBERT.

Ah! pour lui vainement on ose conspirer.

LE ROI.

Malheur aux criminels! leur péril est extrême.
Je ne suis point encor lassé du diadème.

HUBERT.

Mais vous régnez.

LE ROI.

Hubert, je vois sur mon chemin
Un serpent qui...

HUBERT.

Parlez.

LE ROI.

Qui m'épouvante.

HUBERT.

Enfin?

LE ROI.

Qui s'accroît tous les jours...Qui vit dans ce lieu même...
Que tu connais.

HUBERT.

Arthur?

LE ROI.

C'est lui. Le rang suprême,
Le jour, tant qu'il vivra, me seront odieux.
Je crois le voir, l'entendre, à toute heure, en tous lieux.
Il faut de ce tourment qu'enfin je me délivre.

HUBERT.

Vous voulez donc sa perte, et qu'il cesse de vivre?

LE ROI.

Oh, non! je ne veux point ordonner son trépas.
Il n'est point nécessaire.

HUBERT.

Il ne mourra donc pas?
Mais... quels sont vos désirs?

LE ROI.

Tu sais que l'Angleterre
Croit ses yeux dès long-temps fermés à la lumière;
Qu'il ne peut plus régner. Si, combattant pour lui,

Le peuple dans la tour me forçait aujourd'hui;
S'il voyait, d'un faux bruit reconnaissant la fable,
Que de régner sur eux il est encor capable;
Par son amour pour lui, par sa haine pour moi,
Arthur, n'en doute pas, serait bientôt leur roi.
Il faut, mon cher Hubert, sans que rien nous retienne,
Il faut que ce faux bruit...

HUBERT.

Achevez.

LE ROI.

Qu'il devienne
Vrai, vrai. Tu m'as compris, tu peux tout dans ce lieu;
Tu ne veux point sa mort. Sauve ton maître. Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

HUBERT.

L'ai-je bien entendu! C'est là ce qu'il désire.
Un enfant!... Quelle horreur!... A peine je respire.
Par quels détours... ô ciel! il a cru me gagner!
Un semblable forfait peut-il s'imaginer!
Arthur, dans ta prison, pour charmer ton enfance,
Il te restait du moins le jour et l'espérance.
Le jour, ce bien si cher! Comment, ô justes cieux!
Comment porter le fer dans de si jeunes yeux!
Cette idée... O terreur! Je frémis, je m'égare.
Loin de moi tout à coup il a fui, ce barbare!

Il a craint que... Courons : cherchons à le toucher.
Calmons surtout sa peur prompte à s'effaroucher.
Qui sait...Peut-être...Allons. Arthur, dans ta misère,
Dieu m'a donné pour toi des entrailles de père.
Mais ce n'est point assez : dans un péril si grand,
O ciel ! apprends-moi l'art de fléchir un tyran.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

HUBERT.

Quoi! je trouve partout un obstacle invincible!
Le roi fuit mes regards ; ce monstre est invisible!
Je n'ai pu lui parler ; Névil est avec lui.
Cher Arthur, c'est ta mort qu'on prépare aujourd'hui!
De quelques jours du moins s'il différait son crime,
Je parviendrais peut-être à sauver la victime.
Mais il est inquiet, défiant, soupçonneux.
S'il se chargeait lui seul du ministère affreux...
Oui, c'est la mort d'Arthur qu'il demandait peut-être.
Et Névil, instrument des désirs d'un tel maître,
Névil, ce courtisan de la faveur épris,
Qui court à la fortune et l'achète à tout prix;
S'il trouvait, ce Névil, un moment si funeste,
Le roi n'a qu'à parler, par un mot, par un geste,
Il y verra d'Arthur l'arrêt et le trépas.
Il briguera ce meurtre, et n'hésitera pas.
Je n'en saurais douter, si tu ne perds la vue,
O mon prince, tu meurs, et c'est moi qui te tue!

Oui, par pitié... je dois, il le faut... Non, jamais.
Soleil, cache le jour à de pareils forfaits !
Cher enfant... Il s'approche. Ah ! contre tant de charmes,
Dans mon cœur déchiré, comment trouver des armes?
Que faut-il faire, ô ciel !

SCÈNE II.

HUBERT, ARTHUR.

ARTHUR.

Que ce moment m'est doux !
Ma joie, en vous voyant, renaît auprès de vous.
Vous êtes triste, Hubert ?

HUBERT.

Oui.

ARTHUR.

D'où vient ce nuage ?
J'ai cru que j'avais seul la tristesse en partage.
Si j'étais libre, Hubert, comme un simple berger,
Aucun chagrin, je crois, ne viendrait m'affliger.
Je vivrais, même ici, content et sans me plaindre.
Mais mon oncle me craint, je dois aussi le craindre.
Hélas ! qu'ai-je donc fait ? Est-ce ma faute à moi,
Hubert, si je suis né le fils de Godefroi ?
Ah! plût au ciel, Hubert, que vous fussiez mon père!
Car vous m'aimeriez, vous.

HUBERT.

Moi!

ARTHUR.

Quel regard sévère !
Vous aurais-je offensé ?

HUBERT.

Non.

ARTHUR.

Pourquoi donc, hélas !
Votre œil est-il changé, si le cœur ne l'est pas ?
D'où vient donc que pour moi vous n'êtes plus le même ?
N'aimez-vous plus Arthur autant qu'Arthur vous aime ?

HUBERT.

Qui vous a dit...

ARTHUR.

Sur moi tournez des yeux plus doux :
Les miens se plaisent tant à s'arrêter sur vous!

HUBERT, à part.

O douleur ! ô pitié !

ARTHUR.

Vous avez quelque peine,
Hubert; j'en sais la cause, et crois que c'est la mienne.

HUBERT.

Comment...

ARTHUR.

Dans ma prison, au travers de ces murs,
Où l'œil peut pénétrer par des détours obscurs,
J'ai vu...

HUBERT.

Quoi ?

ARTHUR.

(La terreur est encor dans mon ame)
Un fer que des soldats rougissaient dans la flamme.
Est-il vrai, cher Hubert? Par ce fer quelquefois
On dit que de la vue on a privé des rois.
Ces soldats me font peur; leur front dur et barbare...
Hélas! dans cette tour qu'est-ce donc qu'on prépare?

SCÈNE III.

HUBERT, ARTHUR; DEUX SOLDATS.

(Ces deux soldats paraissent tout à coup.)

ARTHUR.

Les voilà! Cher Hubert, sauvez-moi! Justes cieux!
Je crois qu'en ce moment ils m'arrachent les yeux.

UN SOLDAT.

Faudra-t-il le lier?

ARTHUR, aux soldats.

Je vais être immobile.
Tenez, me voilà doux, soumis, muet, tranquille.
Ah! ne m'attachez pas. Hubert, défendez-moi!
Je suis le fils d'un prince, et le neveu d'un roi.
J'ai perdu mes états, ma liberté, ma mère.
Laissez-moi du soleil voir encor la lumière.
Oh! laissez-moi mes yeux. Voyez, le feu s'éteint.
Le fer s'est refroidi; c'est le ciel qui me plaint;
Ce fer, ce feu, pour moi n'ont plus rien de terrible.
Hubert, vous qui m'aimiez, seriez-vous insensible?

Mais non, vous soupirez, votre œil est sans courroux.
Des pleurs... Hubert Hubert !

HUBERT.

Soldats, retirez-vous.

ARTHUR.

J'ai revu mon ami. Son cœur vient de se rendre.

HUBERT, aux soldats.

Je me charge de tout. Je crois devoir suspendre
Pour quelque temps encor l'ordre que j'ai reçu.

ARTHUR.

Je m'étais bien douté que vous seriez vaincu.

HUBERT.

Silence !

ARTHUR.

Hubert !

HUBERT.

Sortez.

ARTHUR.

Hubert !

HUBERT.

Sortez, vous dis-je !
Vous, soldats, laissez-nous.

(Les soldats emmènent Arthur.)

SCÈNE IV.

HUBERT.

O charmes ! ô prodige !
Quel cœur à la pitié ne se serait rendu ?

Mais ce tigre qui veille... Hélas! il est perdu
Ah! si sa mort au roi n'était pas nécessaire!
S'il cessait d'écouter sa fureur sanguinaire!
Si, dans la crainte enfin de son propre danger,
Il retenait le fer dont il veut l'égorger!
Que dis-je? Ai-je oublié qu'il s'arma contre un père,
Qu'il chercha, le perfide, à détrôner son frère,
Richard, qui lui légua, par ce fourbe trompé,
Le sceptre des Anglais sur Arthur usurpé?
Il craint sans doute, il craint que tout Londre en alarmes
Pour la mère et le fils ne prenne enfin les armes.
Il va les éloigner; il va, ce tigre affreux,
Sous les murs de Pomfret les immoler tous deux.
Non, non : à sa pitié je ne dois point m'attendre.
Plus il versa de sang, plus il en doit répandre.
Et depuis quand les rois, par l'orgueil emportés,
Pour un meurtre de moins se sont-ils arrêtés?
Quel frein enchaînerait ses barbares caprices?
Névil, voici l'instant de placer tes services;
Tu dois en profiter : mais peut-être qu'ici
Son œil jaloux m'observe... O terreur! le voici.

SCÈNE V.

HUBERT, NÉVIL.

NÉVIL.

Monsieur, le roi dans vous voit un sujet fidèle,
Et d'un ordre secret a chargé votre zèle.

HUBERT.

Si cet ordre est secret, monsieur, qui vous l'a dit?

NÉVIL.

Le roi.

HUBERT.

L roi!

NÉVIL.

Lui-même.

HUBERT, à part.

O ciel!

NÉVIL.

Il vous prescrit
De ne pas l'accomplir. Et déja sa prudence
A fait venir, sans bruit, Arthur en sa présence.
Cet enfant est à craindre, et dans ces jours d'effroi,
Il peut de quelque trouble inquiéter le roi.
Si son péril le veut, si l'état le demande,
Peut-être il usera d'une rigueur plus grande.

HUBERT.

Plus grande! et la raison?

NÉVIL.

On vient de l'informer
D'un bruit qui court dans Londre, et qui doit l'alarmer.

HUBERT.

Et quel est donc ce bruit?

NÉVIL.

Que Constance y respire,
Qu'Arthur, a par le sang, des droits à cet empire.

Si ce bruit se confirme, hélas! je plains son sort;
Mais le roi dans l'instant le condamne à la mort.

HUBERT.

Si ce bruit l'abusait, s'il n'était qu'un vain songe,
Perdra-t-il un enfant sur la foi d'un mensonge?

NÉVIL.

Si ce bruit n'est point vrai (telle est sa volonté),
Le premier ordre alors doit être exécuté.

HUBERT.

Mais par qui?

NÉVIL.

Je l'ignore; et le roi veut lui-même
Guider les coups secrets de son pouvoir suprême.
Il a choisi les mains dont il veut se servir.
De ce qu'il aura fait on viendra m'avertir.

SCÈNE VI.

HUBERT, NÉVIL; UN OFFICIER.

NÉVIL, à l'officier.

Arthur est-il vivant?

L'OFFICIER.

Il vit... mais... je m'égare...
Dans ses yeux...

HUBERT.

Juste ciel!

L'OFFICIER.

Hélas! un fer barbare...

HUBERT.

Mais qui veillera donc, dans ce triste séjour,
Sur cet enfant privé de la clarté du jour?

L'OFFICIER.

Le roi veut, par vos mains, le confier au zèle
D'une femme inconnue, et que l'on nomme Adèle.
Prisonnière en ces lieux, elle peut aisément
Servir de conductrice à cet illustre enfant.
Auprès de vous bientôt vous la verrez se rendre
Pour se charger du prince et d'un devoir si tendre.
Ce jeune prince, hélas! se tait dans ses douleurs,
Et de ses yeux flétris verse encor quelques pleurs.
Il souffre sans murmure, il se plaint en silence.
Dans son air, dans son port, dans sa noble constance,
On reconnaît les mœurs, l'esprit de ses aïeux,
Et ce calme innocent qu'il portait dans les yeux.
On le conduit ici. Votre pitié fidèle
Voudra bien le remettre entre les mains d'Adèle.
Je me retire.

(Il sort.)

NÉVIL.

Allons: je vais trouver le roi.

(Il sort en même temps que l'officier, mais par un autre côté.)

SCÈNE VII.

HUBERT.

Ai-je assez contenu mon horreur, mon effroi !
Oh! maintenant, mes pleurs, coulez sans vous contraindre !
Des regards du méchant vous n'avez rien à craindre.
Dès son aurore, hélas ! ô mon prince ! ô mon roi !
L'astre brillant du jour est donc éteint pour toi !
Est-ce là l'héritier du sceptre d'Angleterre ?
Oh, ciel ! dans quel état le rendrai-je à sa mère !

SCÈNE VIII.

HUBERT, CONSTANCE, sous le nom d'Adèle.

CONSTANCE.

Dois-je croire qu'ici les cieux moins inhumains
Vont remettre par vous mon enfant dans mes mains ?
Ciel ! avec quel plaisir ses yeux verront sa mère !
Vous soupirez !

HUBERT.

Madame...

CONSTANCE.

Ah ! parlez ; quel mystère...

HUBERT.

Je ne puis.

CONSTANCE.

Je le veux.

HUBERT.

Vous mourriez dans mes bras.

CONSTANCE.

Dans mon cœur par ce mot vous portez le trépas.

HUBERT.

Non.

CONSTANCE.

Dites tout, Hubert, et s'il faut que j'expire...

HUBERT.

Votre fils...

CONSTANCE.

Achevez. Il n'est plus !

HUBERT.

Il respire.
Mais, hélas! dans ses yeux, ô crime! affreux séjour!
Un fer rouge et brûlant vient d'éteindre le jour.

CONSTANCE.

Je me meurs... O mon fils... Quel monstre! je succombe!
Arthur! mon cher Arthur! mon enfant!

HUBERT.

Ah! la tombe
Va s'ouvrir pour tous deux.

CONSTANCE.

Le ciel me vengera.
J'armerai l'Angleterre, et Londres m'entendra.
Frémis, tyran, frémis! On verra mes misères.
Mon enfant dans les bras, j'appellerai les mères.
Je me meurs, je me meurs... O jour! fuis de mes yeux,

Puisque mon cher Arthur ne peut plus voir les cieux!

HUBERT.

Madame, ah! dans mon sein laissez couler vos larmes!

CONSTANCE.

Hubert, est-il bien vrai? Quoi! ses yeux pleins de charmes,
Ses yeux, d'un fer barbare ont senti la rigueur!
Ce fer, ce fer brûlant est entré dans mon cœur!

HUBERT.

Madame, au nom d'un fils, au nom de la nature,
Par ce ciel qui bientôt va venger votre injure,
Écoutez le conseil que j'ose vous donner.
Le forfait est affreux, il me fait frissonner;
Mais un autre plus grand peut vous atteindre encore.
Songez qu'un tigre ici nous cherche et nous dévore.
S'il vous connaît, hélas! vous verrez dans l'instant
Tomber sous son poignard votre fils palpitant.
Vous allez voir ce fils. Contraignez-vous, madame;
Renfermez vos douleurs, vos sanglots dans votre ame:
Qu'il ignore à jamais, ce prince infortuné,
Que c'est de votre sang, dans ce sein qu'il est né.
A vos traits maintenant il ne peut vous connaître;
Mais, hélas! votre voix l'avertira peut-être.
S'il s'en souvient encor, s'il en était frappé,
Par vous-même, à l'instant, qu'il en soit détrompé.
Sous les yeux d'un tyran, tremblez qu'une imprudence
Ne découvre sa mère au fer de la vengeance.
Un seul mot, un soupir peut vous perdre tous deux.
Conservez-vous du moins cet enfant malheureux.

Hélas! à vous aimer vous trouverez des charmes.
Vous guiderez ses pas, il essuiera vos larmes.
Vous paierez son amour par les plus tendres soins.
Il vivra sans vous voir, mais il vivra du moins.
Allons : efforcez-vous de cacher ce mystère.
Oubliez, s'il se peut, que vous êtes sa mère.
Allons : promettez-moi...

CONSTANCE.

Je le promets.

HUBERT.

Grand Dieu!
Son fils va s'approcher, va paraître en ce lieu.
Donnez-lui le pouvoir de cacher sa tendresse!

CONSTANCE.

Je le promets. Mon fils!

HUBERT.

Vous l'allez voir, princesse.

CONSTANCE.

Mon fils, mon fils!

HUBERT.

Je sors, et vais vous le chercher.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

CONSTANCE, sous le nom d'Adèle.

Je crois déja, je crois l'entendre s'approcher.
Mon Dieu, si j'ai sur lui placé, dès sa naissance,

Le signe des chrétiens et de notre espérance,
Ce signe dont la foi de ses nobles aïeux
Planta sur ton cercueil l'étendard glorieux,
Hélas! je n'ai point pu te servir par les armes;
Mais je mets à tes pieds et mes fers et mes larmes;
J'y mets un cœur de mère. Ah! je le sens frémir.
Le voilà. J'ai promis. Dieu, daigne m'affermir.

SCÈNE X.

CONSTANCE, sous le nom d'Adèle; HUBERT, ARTHUR.

ARTHUR, conduit par Hubert.

Cher Hubert, guidez-moi. Quand il luit sur la terre,
Hélas! du jour en vain je cherche la lumière.
Demain, à son retour, je ne la verrai pas.
Que ne m'ont-ils plutôt fait souffrir le trépas!
Mais dites, cher Hubert (au moins je le désire),
Est-ce vous dont la main doit ici me conduire?
M'aimerez-vous toujours? Je ne puis vous quitter.

HUBERT.

Cher prince!

CONSTANCE.

O ciel!

ARTHUR.

Hubert, qui peut nous écouter?
Oui, l'on a dit, « O ciel! » et je viens de l'entendre.
Quelle est donc cette voix et si douce et si tendre?

HUBERT.

C'est la voix d'une femme.

ARTHUR.

Ah! je m'en suis douté.
J'en ai connu d'abord la sensibilité.
Elle souffre peut-être.

HUBERT.

Oui. C'est une étrangère,
Qui gémit comme vous, comme vous prisonnière.

ARTHUR.

Je la plains. Quel sujet l'amène parmi nous?

HUBERT.

Le roi, pour vous servir, l'attache auprès de vous.

ARTHUR.

Vous me quitterez donc?

HUBERT.

Ma tendresse assidue
Reviendra chaque jour jouir de votre vue.

ARTHUR.

Vous me le promettez?

HUBERT.

Oui.

ARTHUR.

Madame, pardonnez;
Je dois aimer Hubert: mais où suis-je? ah! daignez
Me prêter votre main, elle me sera chère.
(en la prenant.)
Je crois, en la touchant, m'appuyer sur ma mère.

CONSTANCE.

De vous avec plaisir, prince, je prendrai soin.

ARTHUR.

Vous le voyez, madame, hélas! j'en ai besoin.

CONSTANCE.

Que pour vous de pitié mon cœur se sent atteindre!

ARTHUR.

Si j'étais votre fils, vous seriez trop à plaindre.

CONSTANCE.

Si le ciel vous daignait rendre une mère?

ARTHUR.

Oh! non,
Je ne la verrai plus.

CONSTANCE.

Ah! dans votre abandon,
Je la remplacerai par le plus tendre zèle.

ARTHUR.

Vous êtes mère aussi, vous me tiendrez lieu d'elle.

CONSTANCE.

Ah! je la suis déja. Cher prince, à vos malheurs
Je donnerai mes jours, mes nuits, mon sang, mes pleurs.
Dieu! que je suis pour vous loin d'être une étrangère!
Arthur! mon cher Arthur!

ARTHUR.

C'est la voix de ma mère.
J'ai cru, dans cet instant, l'entendre me nommer.

HUBERT.

Prince, que dites-vous?

ARTHUR.

Mon cœur se sent charmer.
Madame... est-il bien vrai... Je doute si je veille.
Ah! ce nom retentit encore à mon oreille.
« Arthur, mon cher Arthur! » elle parlait ainsi.
Oui, je cherche ma mère, et ma mère est ici.

HUBERT.

Non, prince, croyez-moi.

ARTHUR.

C'est moi que j'en veux croire.

HUBERT.

Vous avez de sa voix dû perdre la mémoire.

ARTHUR.

Mais, madame, pourquoi ne répondez-vous pas?

CONSTANCE.

Si j'étais votre mère, eh! le tairais-je... Hélas!

ARTHUR.

Vous l'êtes.

CONSTANCE.

Non.

ARTHUR.

Je doute... O supplice! ô mystère!
Cieux! rendez-moi le jour pour connaître ma mère.

CONSTANCE.

Hé bien, oui, c'est mon nom; ce seul bien m'est resté.
C'est ce flanc malheureux, ce sein qui t'a porté.
Je goûte enfin, mon fils, oubliant toute injure,
Le plaisir le plus doux qu'on doive à la nature.

ARTHUR.

Ma mère!

CONSTANCE.

O mon Arthur! je peux donc te nommer!

ARTHUR.

Votre Arthur, sans vous voir, peut encor vous aimer.

HUBERT.

On vient, cachez vos pleurs, et taisons ce mystère.

ARTHUR.

Je veillerai sur moi : prenez soin de ma mère.

SCÈNE XI.

CONTANCE, sous le nom d'Adèle; HUBERT, ARTHUR; UN OFFICIER.

L'OFFICIER, à Hubert.

Le roi veut vous parler. Il sort d'entretenir
Un nouveau conjuré que l'on vient de saisir.
Jamais son triste front ne fut plus redoutable.
Mais, vous, Arthur, Adèle, et ce vieillard coupable,
Que de fers, dans ces murs, son ordre a fait charger,
Il veut vous voir tous quatre, et vous interroger.
J'ignore son dessein.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

CONSTANCE, sous le nom d'Adèle; HUBERT, ARTHUR.

HUBERT.

O Dieu! quel peut-il être?

(à Constance)

Emmenez cet enfant. Le tyran va paraître.

SCÈNE XIII.

CONSTANCE, sous le nom d'Adèle; HUBERT, ARTHUR, LE ROI, KERMADEUC, NÉVIL, SOLDATS.

LE ROI, suivi de Névil et de soldats.

(à Constance et à son fils.)

Restez tous deux.

(Il fait signe à Névil et aux soldats de sortir; Névil et les soldats obéissent.)

CONSTANCE, à part.

Je tremble.

HUBERT, à part.

O toi, ciel, instruis-nous
Pour dérober la mère et le fils à ses coups.

LE ROI, à Kermadeuc.

Vieillard, de mes soupçons dissipe le nuage.
Je veux te délivrer. Je plains tes fers, ton âge;

Mais je veux être instruit. Je compte sur ta foi.
Que cherchais-tu dans Londre? Est-ce un asile?

KERMADEUC.

Moi!
Je n'en ai pas besoin.

LE ROI.

Qu'y venais-tu donc faire?

KERMADEUC.

C'est mon secret.

LE ROI.

Je veux pénétrer ce mystère.

KERMADEUC.

Tu ne le sauras point.

LE ROI.

Les rois (l'ignores-tu?)
De se faire obéir ont toujours la vertu.

KERMADEUC.

Je sais mourir.

LE ROI.

Crois-moi, vieillard dur et farouche,
Les supplices bientôt pourront t'ouvrir la bouche.

KERMADEUC.

Je sais souffrir.

LE ROI.

Peut-être. Et le tourment plus fort...

KERMADEUC.

Un Breton brave tout, la douleur et la mort.

LE ROI. (à part.)

Nous verrons: réponds-moi. Je pourrai le surprendre.

(tout à coup.)
Connais-tu cette croix que l'on vient de me rendre?

KERMADEUC.

Moi... je ne réponds plus.

LE ROI.

Tu vas mourir. Soldats!

ARTHUR, effrayé pour le vieillard.

Ah! mon oncle, écoutez...

LE ROI, à part.

Que veut-il dire?

ARTHUR.

Hélas!

LE ROI.

Enfant, hé quoi! de vous cette croix est connue?
Touchez-la.

ARTHUR.

Je ne puis en juger par la vue.
(la tâtant.)
Oui, c'est elle.

LE ROI.

(à part.) (bas.)
Qu'entends-je? Hubert, écoute bien.

HUBERT, bas.

Je suivrai tout par ordre, et je ne perdrai rien.

LE ROI.

Jeune prince, approchez. Vous allez tout me dire.
Oui, je n'en doute pas. Allons, il faut m'instruire.
La simple vérité, voilà ce que je veux.

ARTHUR.

Vous n'affligerez point ce vieillard malheureux?

LE ROI. (à Constance.)

Non. Je vous le promets. Vous frémissez, madame

CONSTANCE.

J'admirais cet enfant, la bonté de son ame,
L'intérêt qui l'émeut pour ce vieillard.

LE ROI.

Hé bien !
D'où vous vient cette croix? Parlez.

ARTHUR.

Je m'en souvien :
C'est de ma mère, hélas!

LE ROI.

Oui; mais je viens d'y lire :
« Anglais, sauvez Arthur ! » Qui sut donc les écrire,
Ces mots?

ARTHUR.

C'est moi.

LE ROI.

J'entends : mais pour quelle raison?

ARTHUR.

J'étais las de gémir dans ma triste prison.
Chaque jour augmentait le poids de ma misère;
J'y soupirais pensif, j'y regrettais ma mère;
Je l'appelais la nuit : « Croix sainte, entends mes vœux!
« Sauve, hélas! lui disais-je, un enfant malheureux. »
Un espoir vint me luire; et, par ma main tracée,
Sur cette croix enfin j'explique ma pensée,
Et du haut de la tour j'ose alors la jeter.

LE ROI.

Mais encor, quel espoir avait pu vous flatter?
Vouliez-vous des Anglais animer la colère?

ARTHUR.

Ce projet convient-il, hélas! à ma misère?
Je voulais seulement leur rappeler mon nom,
Et ne plus voir enfin les murs de ma prison.

LE ROI, à Kermadeuc, brusquement.

Cette croix est tombée entre tes mains, perfide?

KERMADEUC.

Qui te l'a dit?

LE ROI.

Kerbeck, à qui ta main timide
L'a remise en secret lorsque l'on t'a saisi.
Il m'a tout avoué; ton complice est ici.

KERMADEUC.

Hé bien, connais-moi donc. Je ne suis point un traître.
J'ai tout fait, je l'ai dû, pour délivrer mon maître.
Je respectais ton trône, et ne l'attaquais pas.
Je voulais rendre Arthur mon prince à ses états.

LE ROI.

Comment règnerait-il, quand, privés de lumière,
Ses yeux...

KERMADEUC.

Va, nous l'aimons; sa race nous est chère.
N'a-t-il pas pour régner les droits de ses aïeux?
Qu'importe que le jour soit éteint pour ses yeux?
Il en reste un plus pur dont il verra la flamme;

Et ce jour qui lui manque, il l'aura dans son ame.

LE ROI.

De ta vertu, vieillard, mon cœur est pénétré.
Hé bien, vis près d'Arthur, n'en sois plus séparé.
Cette femme, à tous deux prodiguant sa tendresse,
Va servir son enfance, et servir ta vieillesse.

KERMADEUC.

C'est du moins un bienfait que je tiendrai de vous.
Nos malheurs réunis pèseront moins sur nous.
Nous mourrons tous ici, nos vœux vous le demandent.

LE ROI.

Non, vous n'y mourrez point; d'autres lieux vous attendent.
Vous y pourrez tous trois consoler vos douleurs.

CONSTANCE.

Où doit-on nous conduire?

LE ROI.

A Pomfret.

CONSTANCE.

Ciel! je meurs.

LE ROI.

D'où lui vient, cher Hubert, cette pâleur mortelle?
Je ne sais, mes soupçons se sont tournés sur elle.

HUBERT.

Le seul nom de Pomfret a produit sa terreur.
Ce nom chez les Anglais fut toujours en horreur.
L'habitude à ces lieux attache sa misère.
Elle est faible, crédule, et, de plus, elle est mère :
Et le cœur d'une mère est si prompt à trembler!

LE ROI.

Femme, je plains ton sort, et veux te consoler.
Sois libre, oublie enfin les douleurs qu'il te coûte :
Va retrouver ton fils.

CONSTANCE.

Il ne vit plus, sans doute.

LE ROI.

Peux-tu délibérer? Hé quoi! de ta prison
Crains-tu donc de sortir?

CONSTANCE.

Dans mon triste abandon,
A mes fers, à ces murs, je suis accoutumée;
Et mon ame à l'espoir pour jamais est fermée.

LE ROI.

C'en est trop : dans mes mains remettez cet enfant.

CONSTANCE.

Ne me l'enlevez pas.

LE ROI.

Ciel! Qu'entends-je?

CONSTANCE.

O tourment!

LE ROI.

Enfant, femme, vieillard, ici tout est complice.
Je le veux, je l'ordonne; Hubert, qu'on le saisisse.

HUBERT.

Madame, au nom des cieux, ne le retenez pas.

CONSTANCE.

Il faudra, tout sanglant, l'arracher de mes bras.

HUBERT.

Le roi veut...

CONSTANCE.

Non jamais.

HUBERT.

Redoutez sa colère.

(lui arrachant l'enfant avec violence.)

Il veut être obéi.

ARTHUR.

(Il s'échappe des mains d'Hubert ; il reste sans guide, éperdu, les bras levés vers le ciel, ne sachant où se jeter.)

Ciel ! où suis-je? ah, ma mère!

LE ROI.

Sa mère!

CONSTANCE.

Oui, je la suis, il tient de moi le jour.
C'est Arthur, c'est mon sang, l'objet de mon amour.
Mais vous, Hubert, mais vous, qui preniez sa défense,
Vous m'arrachez mon fils, vous trahissez Constance ;
Vous servez sans rougir un tyran furieux
Qui par un fer brûlant vient d'outrager ses yeux.
J'ai tout su par vous seul.

LE ROI.

Tu me trompais, parjure!

HUBERT.

Oui, je servais le ciel, l'honneur et la nature,
La veuve d'un héros, le fils de Godefroi.
Dans quel état, barbare, as-tu réduit mon roi!
Enfant, à qui le ciel prodigua tant de charmes,

Pour la dernière fois sois baigné de mes larmes.
Voilà, voilà ta mère! Ah! vois-tu, malheureux,
Ces voûtes s'indigner à ton aspect affreux,
Ces pierres, ces anneaux, moins durs que tes entrailles
S'élever contre toi du sein de ces murailles?
Non : je n'invoque plus, pour payer tes forfaits,
Cette foudre qui gronde et ne punit jamai s.
Cieux, frappez les tyrans par un autre tonnerre!
Du sort de cet enfant instruisez l'Angleterre!
Qu'à ce bruit chaque mère, au lieu de s'affliger,
Croie avoir sur lui seul un enfant à venger!
Pour déchirer tes yeux par un juste supplice,
Qu'un fer entre leurs mains étincelle et rougisse!
Ou plutôt, que tes yeux, de ton ombre alarmés,
Ne se rouvrent jamais, par la terreur fermés!
Règne, mais en tremblant, muet, pâle, immobile,
Rampant sous ces cachots pour chercher un asile,
Séchant, mourant enfin de l'éternel effroi
Que réserva le ciel aux tyrans tels que toi.

LE ROI.

Holà! soldats, à moi!

SCÈNE XIV.

CONSTANCE, HUBERT, ARTHUR, LE ROI, KERMADEUC, NÉVIL; SOLDATS.

LE ROI, en montrant Hubert et Kermadeuc.

Nevil, qu'on les saisisse!

(en montrant Hubert.) (en montrant Hub. et Kerm.)
Commandez à sa place, et hâtez leur supplice.
(à Constance et à son fils.) (aux soldats.)
Vous, restez dans ces lieux ; et qu'ils n'en sortent pas.
(à part.)
J'ai maintenant surtout besoin de leur trépas.
(Il lui parle à l'oreille.)
On vient. Névil, écoute.
(On emmène Hubert et Kermadeuc.)

SCÈNE XV.

CONSTANCE, ARTHUR, LE ROI, NÉVIL;
SOLDATS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER, au roi.

On crie, on court aux armes :
Le peuple est en fureur, la ville est en alarmes.
On veut sauver Arthur.

LE ROI, à Névil.

Il suffit. Viens, suis-moi.
Névil, je vais combattre, et je compte sur toi.
(Il sort d'un côté, et Névil de l'autre.)

SCÈNE XVI.

CONSTANCE, ARTHUR.

ARTHUR.

On me laisse avec vous.

CONSTANCE.

Ah! ce ciel que j'implore
Me permet donc, mon fils, de t'embrasser encore!

Mais le roi (j'en frémis) de quelque ordre secret
Vient de charger Névil; c'est sans doute un forfait.
Dieu nous laisserait-il tous les deux sans défense?

ARTHUR.

Eh! qui de ses décrets peut avoir connaissance?

CONSTANCE.

Il nous protégera.

ARTHUR.

Mais s'il ne le fait pas!
S'il avait dans ce lieu marqué notre trépas!

CONSTANCE.

O mon fils!

ARTHUR.

Faut-il donc en sentir tant d'alarmes!
La mort finit nos maux, la mort tarit nos larmes.
Je bénis ces cachots où je fus enfermé.
A l'attendre du moins ils m'ont accoutumé.
Ma mère, dites-moi: Dieu près de lui rassemble
Tous les cœurs vertueux, trop heureux d'être ensemble.
S'il me place en ce jour avec vous dans les cieux,
Pour vous revoir encor me rendra-t-il mes yeux?

SCÈNE XVII.

CONSTANCE, ARTHUR, KERMADEUC.

KERMADEUC.

Venez, suivez mes pas. Nos soldats en furie
Au perfide Névil ont arraché la vie.

Hubert s'est joint au peuple, Hubert combat pour vous.
Le tyran est vaincu, ne craignez plus ses coups :
Nous l'avons désarmé. C'est en vain, dans sa rage,
Qu'il cherchait dans la foule à s'ouvrir un passage.
Le peuple, les soldats, accablent tour à tour
Ce tigre frémissant qu'on entraîne à la tour.
Venez braver aussi ce tyran qu'on abhorre;
Montrez-lui votre fils, puisqu'il respire encore.
Tous les deux, sans péril, vous pouvez l'approcher.
Ne fuyez plus.

CONSTANCE.

Moi, fuir! ah! je cours le chercher.
Sortons, volons.

(Elle se précipite avec son fils sur les pas de Kermadeuc.)

SCÈNE XVIII.

UN OFFICIER.

O jour de douleur et de joie!
Constance! Arthur! venez. C'est Hubert qui m'envoie.
Mais je les cherche en vain. Que sont-ils devenus?

SCÈNE XIX.

L'OFFICIER; HUBERT.

L'OFFICIER, avec le transport de la joie et de la confiance.

Je le vois, cher Hubert, on nous a prévenus.
Eh! qui ne briguerait la douceur et la gloire

D'apprendre à la vertu l'instant de sa victoire!

HUBERT.

La gloire en est au ciel!

L'OFFICIER.

Et le bonheur pour vous.
Goûtez, goûtez enfin un triomphe si doux.
Oui, vous sauvez Arthur, sa mère, tout l'empire.
C'est le ciel qu'on bénit, c'est le ciel qu'on admire.
Voyez-vous ce tyran? Le peuple, les soldats,
Les mères en fureur accompagnent ses pas.

SCÈNE XX.

UN OFFICIER; HUBERT, LE ROI, KERMADEUC;
SOLDATS, PEUPLE.

HUBERT, au roi.

Hé bien, tyran! hé bien! le ciel punit tes crimes.
Et du moins à tes coups j'arrache deux victimes.

LE ROI, en montrant les corps de Constance et d'Arthur, qui ont été frappés sous l'une des voûtes.

Les voici toutes deux. Ma main, ma propre main
(en montrant le poignard sanglant qu'on vient de lui arracher, et qui est entre les mains d'un soldat.)
De ce poignard caché leur a percé le sein.

HUBERT.

Barbare!

KERMADEUC.

Qu'as-tu fait?

HUBERT, à Kermadeuc.

Point de cris, point de larmes.

(en retenant le peuple et les soldats qui font un mouvement vers le roi.)

Anglais, dans son vil sang ne souillez point vos armes!

(au roi.)

Tigre, es-tu satisfait? Vois-tu ces corps sanglans,
Massacrés par ta main, l'un sur l'autre expirans?
Vois-tu ce jeune enfant qu'embrasse encor sa mère,
Et ses yeux où ta rage éteignit la lumière?
Tu ne l'as pas voulu, mon Dieu, que cette croix,
Par qui ce noble enfant t'implora tant de fois,
M'aidât à le sauver des mains de ce barbare!
Hélas! il eût montré la vertu la plus rare;
Il eût été prudent, juste, intrépide, humain;
L'état n'eût point gémi sous son sceptre d'airain.
Dieu d'un si cher trésor a privé l'Angleterre,
Et pour le rendre au ciel il l'enlève à la terre.
J'adore ses desseins; qu'il soit béni! Mais, toi,
Le moment est marqué, tyran, pâlis d'effroi.
Tu voudras jusqu'au bout te livrer à ta rage,
Et régner, comme un tigre, au milieu du carnage.
Mais Dieu t'a réservé le plus affreux trépas;
Et tes soins prévoyans ne t'en sauveront pas.
Je vois, je vois déja de ta bouche perfide
S'approcher le breuvage et la coupe homicide.
J'entends déja tes cris. Tu sentiras soudain
Tous les maux des enfers rassemblés dans ton sein,

Tous ses poisons vengeurs d'accord pour te détruire,
Et le feu qui dévore, et le fer qui déchire.
Dans ton sein entr'ouvert, de tes mains arraché,
Par ces poisons brûlans ton cœur sera séché ;
Il paraîtra, ce cœur, sous l'œil de tes victimes,
Que partout sous ces murs entassèrent tes crimes.
Tous ces mânes sanglans, sortis de leurs tombeaux,
Viendront, près de ton lit, contempler tes lambeaux ;
Et dans ce même instant où ton effroi commence,
L'Éternel sur tes pas a placé sa vengeance.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

Suite de l'Extrait du Catalogue de Ladvocat.

Poésies de M. le comte Anatole de Montesquiou; 2e édition; 1 joli vol. in-18. 3 fr. 50 c.

Élégies de Properce, traduites par Denne Baron; 1 vol. in-18, pap. fin gr.-raisin. 4 fr.
Par la poste, 4 fr. 50 c.

Odes, par Victor Hugo; 1 vol. in-18, gr.-raisin satiné, orné d'une jolie gravure; deuxième édition. 4 fr.
— Le même, vélin, fig. avant la lettre. 8 fr.

Odes sacrées, Idylles et Poésies diverses, par M. le comte de Marcellus, pair de France, 1 vol. in-18, de plus de 350 pages. 4 fr.
Par la poste, 5 fr.

Poèmes et Chants élégiaques, par Alex. Guiraud, 1 vol. in-18, gr.-raisin satiné, orné de jolies grav.; 2e édition. 4 fr.
— Le même, gr.-raisin vél, fig. avant la lettre. 8 fr.

Amours françaises, poëmes, suivis de trois Chants élégiaques, par M. Frédéric Soulié; 1 joli vol. 4 fr.
Par la poste, 4 fr. 50 c.

Chansons, par M. Francis; 1 joli vol. in-18, gr.-r. 3 fr.
Par la poste, 3 fr. 50 c.

Chansons et Poésies diverses, par M. Désaugiers; 3 vol. in 18. 6 fr.

Nouvelles Odes, par M. Victor Hugo; 1 vol in-18, gr.-raisin satiné, orné d'une jolie grav.; 2e édit. 4 fr.
— Le même, gr.-raisin vél., fig. avant la lettre. 8 fr.

Imprimerie de Rignoux, rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, n° 8.